This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

Henry Dawkins Esqr.

Digitized by Google

Vat. Fr. II A. 187

Digitized by Google

Digitized by Google

L'AVENTURIER FRANÇOIS,

OU

MÉMOIRES

DE

GRÉGOIRE MERVEIL,

QUATRIEME ÉDITION.

Per varios casus, & tot discrimina rerum
Venimus.

VIRG.

TOME SECOND.

A LONDRES,
Et se trouve à PARIS,
Chez { QUILLAU l'aîné, rue Christine ;
La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques ;
BELIN, rue Saint-Jacques ;
MÉRIGOT le jeune, quai des Augustins ;
DE SENNE, au Palais-Royal ;
Et les Libraires qui vendent les Nouveautés.

M. DCC. LXXXV.

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1961
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE PREMIER.

JE me laiſſai porter dans le vaiſſeau ſans dire un mot, ſans faire le moindre mouvement. J'étois immobile, j'étois mort. Je quittois ma patrie, la terre qui m'avoit nourri, le ciel qui m'avoit vu naître; enfin, je perdois ma Julie : pouvoit-il reſter de la vie au fond de mon cœur? Abymé dans l'anéantiſſement, je n'avois pas la force de me déſeſpérer. On me plaça ſur le tillac, dans un endroit où je n'incommodois perſonne. Je n'eus que la force de me tourner du côté de la terre, ſur laquelle je ne ceſſai de fixer les yeux, inanimé d'ailleurs.

Digitized by Google

Toutes mes facultés étant ſuſpendues, la mer, ſur laquelle je me trouvois pour la premiere fois, ne fit aucun effet ſur moi. Je ne bus ni ne mangeai; je ne donnai aucun ſigne de vie tant que la terre fut viſible. Elle diſparut enfin. Alors je crus de nouveau perdre ma Julie. Je pouſſai un ſoupir, & mon cœur défaillit. On me porta dans un endroit ſombre, ſur un chalit. J'y reſtai vingt-quatre heures, le viſage enfoncé dans l'oreiller, verſant un torrent de larmes, ſans remuer. Enfin la nature me ſollicita de manger, & je la ſatisfis. Tous les jours je paſſois la journée entiere au fond de ce gîte obſcur, dans la même immobilité. Le ſoir je montois ſur le tillac; je ſoupirois en plein air; je regardois la lune, & je méditois en ſilence dans le calme de la nuit. Nous avançâmes de cette maniere, ſans que je m'en apperçuſſe, juſqu'à la mer Atlantique. Nous côtoyâmes l'Afrique: nous deſcendîmes au Sénégal, à la Côte-d'or, à la triſte Côte des eſclaves. Nous débarquâmes dans tous ces endroits; je vis des ſauvages, des negres, de hideuſes créatures, à peine offrant la figure humaine. Y avoit-il là de quoi me dédommager de la perte de Julie?

De là nous devions aller au Bréſil; mais un vent très-violent nous pouſſa vers le ſud-oueſt. Nous paſsâmes malgré nous la ligne, &, au bout de quelques jours, le

Digitized by Google

tropique du capricorne; & nous sentions que, si cela duroit, nous devions aller échouer vers les terres Australes. Perdus dans ces mers, nous y fûmes bientôt enchaînés par un calme, image de la mort, & nous nous vîmes long-temps menacés de périr d'inanition. Mon amour pour la vie se réveilla, quand je n'eus plus de quoi manger. Il me fâchoit très-fort de mourir autrement que d'amour. Mais un zéphyr qui commença bientôt à souffler, nous amena promptement un corsaire, qui s'empara de nous; ce que nous prîmes pour une bonne fortune. Nous ne fîmes aucune résistance, trop heureux d'être pris pour avoir du pain. Ces coquins se pressèrent cependant moins de nous donner des vivres, que des coups. Nous étions étendus sur le tillac, chargés de fers, & très-légers du côté de la nourriture. Ils délibérerent froidement devant nous s'ils nous jetteroient dans la mer, ou s'ils nous laisseroient vivre. Il fut décidé qu'on ne perdroit pas de bons aliments pour rassasier une canaille affamée. On nous dépouilla scrupuleusement; & je vis jeter dans la mer, l'un après l'autre, tous mes compagnons, à qui l'on daignoit auparavant lier les mains. Mon tour arrive: l'on vient à moi pour me faire la même cérémonie. On m'ôte mes fers, à dessein de me lier avec une vieille corde. Dès que j'eus les mains li-

Digitized by Google

bres, je donnai deux terribles coups de poings à mes bourreaux, & je m'élançai dans la mer. Ils firent de grands éclats de rire, & me tirerent quelques coups de fusil, que j'esquivai en plongeant. Mes compagnons, garrottés, se débattoient tant qu'ils pouvoient, & quelques-uns se soutenoient sur l'eau; les corsaires s'amusoient cruellement de nos efforts, & rioient sur-tout beaucoup quand ils en voyoient quelques-uns avalés par des requins. Tous disparurent bientôt. Pour moi, j'avois les bras libres, je nageois en pleine eau. Les brigands se divertirent quelque temps de ma peine; enfin je disparus à leurs yeux, & ils disparurent aux miens.

Tout en nageant, je disois en moi-même: « me voilà perdu, au milieu d'une » mer sans bornes; rien dans l'estomac, » rien sur le corps, sans forces pour me » soutenir, ayant perdu jusqu'à l'espéran- » ce, sur-tout ayant perdu ma Julie. D'où » vient cependant que je me débats contre » la mort? pourquoi ne me laisse-je pas » aller doucement dans son sein qui m'est » ouvert? » Ces raisonnements ne m'empêchoient pas de nager. Pour comble de maux, la mer étoit grosse; je montois avec les vagues, je descendois avec elles, & j'étois prêt à croiser enfin les bras, pour ne pas tant me fatiguer à fuir un trépas inévitable.

Digitized by Google

Tout-à-coup, du haut d'une vague, je crois appercevoir quelque chose de bleuâtre au bord de l'horizon. « Est-ce un nuage ? » est-ce la terre, me dis-je? Et je retombe dans un fond, & je remonte sur un flot, mais sans me retrouver de long-temps assez haut pour voir de nouveau l'objet bleuâtre. Enfin je le révois, & j'en perds la vue sur le champ : l'espoir renaît, je retrouve mes bras & je nage avec ardeur vers la terre que j'ai cru découvrir; mais elle paroissoit à une prodigieuse distance. Comment y aborder ? j'étois déja épuisé ; je descendois malgré moi vers le fond. Bientôt je sens le sol sous mes pieds ; c'étoit une roche à fleur d'eau, sur laquelle je tombois; j'en gagne le sommet, qui s'élevoit au-dessus de la mer; je m'y repose ; de là j'apperçois distinctement la terre à peu de distance, & je tressaille de joie. Quelques coquillages que je saisis à la pointe de la roche, me restaurent légérement. Enfin la mer se calme. Je reprends un peu de forces, & je me remets à nager: je vais en haut, je vais en bas ; j'avance, je recule ; je me débats contre les flots, qui se jouent long-temps de mon foible individu; enfin je suis jeté sur la rive.

Cette rive étoit nue : j'étois nu ; j'apperçus, dans une espece de bourbier plein d'eau salée, ma triste nudité. Il n'y avoit pas la moindre production terrestre ni

Digitized by Google

marine sur le bord de la mer, & je ne découvris pas un filet d'eau douce pour me désaltérer. Je pouvois me vanter d'être l'homme le plus rigoureusement pauvre de l'univers; je ne jouissois exactement que de l'air & de la lumiere. La nuit vint bientôt m'enlever ce dernier trésor; mais tandis qu'elle approchoit, il tomba une pluie assez abondante; je la laissai tomber; je la reçus à nu sur ma peau; je ne craignois pas la pluie. J'eus soin de faire un petit creux dans le sable, où l'eau vint s'amasser; &, pendant qu'il pleuvoit, je profitai de la foible lueur qui restoit, pour tâcher de déterrer quelques coquillages sur le bord de l'eau. J'en trouvai enfin quelques-uns; je les ouvris comme je pus; je les dévorai. Je revins ensuite à mon petit creux, que j'avois bien remarqué pour ne pas le perdre; il s'y trouvoit un peu d'eau douce; j'en humai le plus qu'il me fut possible, & je me sentis l'estomac lesté vaille-que-vaille. Il falloit chercher à me nicher pour passer la nuit; car il faisoit froid, & j'étois dans le cas de ne rien perdre des moindres impressions de l'air. Je tremblois comme le feuillage le plus mobile. Je m'éloignai du rivage, sans rencontrer un seul arbre. Enfin, j'en vis un à demi-dépouillé, par un effet de l'automne qui régnoit dans cette isle. J'observai sur la terre une partie de sa chevelure tombée & dis-

Digitized by Google

perſée : je ramaſſai les feuilles en un monceau, & je m'y enterrai comme je pus, implorant le ciel de tout mon cœur, afin qu'il détournât loin de moi les pas des bêtes féroces, qui ſe promenent ordinairement la nuit dans les déſerts. L'obſcurité ne fut jamais plus épaiſſe ; je n'appercevois exactement aucun objet dans la nature. Je me couvris le mieux que je pus de mes brouſſailles mouillées. Partie avec leur ſecours, partie avec celui de mon haleine, je vins à bout de me réchauffer un peu, & je m'endormis.

On n'exigera pas que je rende compte exactement de ce qui ſe paſſa pendant mon ſommeil. Il me ſembla que j'entendois des hurlements de bêtes fauves, & que je ſentois de temps en temps paſſer ſur moi je ne ſais quoi de peſant, qui pouvoit être quelque tigre ou quelque lion ; au moins je me repréſentois ces terribles objets dans des ſonges pénibles. Mais je ceſſai bientôt de rêver, & je dormis enfin comme on n'a jamais dormi au ſermon du capucin le plus bénigne.

J'ignore combien dura mon ſommeil ; je ſais que le froid m'éveilla. Je me ſentois tranſi, quoique j'euſſe un poids conſidérable ſur le corps. Il avoit neigé, ſans doute, la plus grande partie de la nuit, & l'on voit ſous quel fardeau j'étois enterré. Je m'en débarraſſai péniblement. Je

Digitized by Google

regardai tout autour de moi, je ne vis que de la neige : c'étoit au moins de quoi me ſauver des tourments de la ſoif. Je m'éloignai de la mer, & j'apperçus bientôt des arbres dans le lointain ; j'y courus, je vis un bois fort touffu, où j'eus de la peine à percer, tant les branches & les rejetons, étroitement entrelacés, formoient un obſtacle impénétrable. Il y avoit là heureuſement de la ſéchereſſe. Je trouvai par terre beaucoup de brouſſailles ; je ramaſſai deux morceaux de bois pourri : à force de les frotter l'un contre l'autre, comme j'avois oui dire que faiſoient les Indiens, je vins à bout d'en tirer des étincelles. Je raſſemblai du bois ſec & des feuillages arides, que j'allumai aiſément ; mais j'eus ſoin de me poſter hors de la forêt, pour n'y pas mettre le feu.

Je me chauffai tant que je pus ; mais, quand on eſt nu, il eſt bien difficile d'avoir exactement chaud, pendant une ſaiſon froide. Je fis cuire certains fruits, moitié ſecs, moitié pourris, que je trouvai par terre, & que je ne connoiſſois pas, dans l'idée que le feu leur ôteroit toute mauvaiſe qualité, s'ils en avoient quelqu'une. Je fis même rôtir du grain qui me parut à peu près ſemblable à du bled, ce qui le rendit crouſtillant & mangeable. Je me procurai de cette maniere un repas, qui, aſſaiſonné par ma faim, me parut déli-

Digitized by Google

cieux. Une eſpece de palmier, dont j'eus bien de la peine à ouvrir l'écorce, me fournit une liqueur aſſez agréable, que je humai le mieux qu'il me fut poſſible.

Etant bien reſtauré du côté de la nourriture, il s'agiſſoit de me couvrir ; mais de quoi ? J'apperçus une eſpece de laine attachée à des buiſſons, ce qui m'annonça que je pourrois par la ſuite, rencontrer les bêtes qui y laiſſoient ainſi leur toiſon. Je ramaſſai tout ce que j'en trouvai, & n'en ayant pas aſſez pour m'habiller, j'y joignis des feuilles ; je collai tout cela enſemble, avec de la gomme que les arbres me fourniſſoient abondamment. J'en compoſai une eſpece de feutre, que je foulai le mieux qu'il me fut poſſible avec de gros cailloux. J'ajuſtai, non ſans peine, autour de mon corps cette plaiſante étoffe ; & bientôt je marchai le plus qu'il me fut poſſible, pour reconnoître le pays, m'éloignant peu du rivage. Je tuai dans ma courſe, à coups de pierre, un petit animal aſſez ſemblable à un lievre. Le ſoir, ayant fait du feu, j'attachai ma viande, pour la cuire, aux filaments d'une plante qui me ſervit de ficelle, & qui me mit dans le cas de faire tourner mon rôti devant le feu. Je le mangeai de bon appétit ; je bus du vin de palmier & de l'eau de pluie. J'arrangeai enſuite ſur un arbre, un lit de branchages, de feuillages & d'her-

Digitized by Google

bages, où je dormis en sûreté, sans crainte de tomber, ni d'être dévoré par les bêtes féroces.

Le lendemain, je pêtris comme je pus deux vaſes de terre très-informes, que je fis cuire. Je remplis l'un d'eau & l'autre de vin de palmier. Ce travail, avec quelques heures de courſe & de chaſſe, & les ſoins de ma cuiſine, remplit ma journée.

Les jours ſuivants je recommençai la même vie, avançant toujours, couvert de mon feutre, chargé de mes deux pots de terre. Je trouvai enfin un petit grès fort dur, oblong, aminci d'un côté, & repréſentant groſſiérement la lame d'un couteau. Cela me fit naître une idée heureuſe. Je réfléchis qu'étant obligé de caſſer & de déchirer tout, faute d'inſtrument tranchant, je ne pouvois abſolument me paſſer de ce meuble. Je pris mon grès; j'allai ſur le bord d'un ruiſſeau, où je l'aiguiſai le mieux que je pus ſur d'autres grès; je parvins à lui donner un tranchant aſſez aigu. J'en fis uſage ſur le champ, pour tailler avec effort un morceau de bois, où je l'incruſtai & l'emmanchai, & je me fis ainſi un couteau de pierre, qui me fut d'une très-grande utilité.

Je fis aiſément de la ficelle avec des herbages que je tordis, & j'en compoſai

Digitized by Google

un filet, avec lequel j'attrapois, quand je voulois, du poiſſon, que je faiſois cuire dans l'eau ſalée & le vin de palmier, le tout dans mes vaſes de terre. Je taillois de petites baguettes, j'attachois au bout les arrêtes les plus aiguës des poiſſons, & j'en faiſois ainſi des fleches. Je n'eus pas de peine à me former un arc, & j'abattis aiſément du gibier : de ſorte qu'en peu de jours je parvins à me procurer une nourriture aſſez abondante en gras & en maigre, avec du fruit pour deſſert. Me voilà déja avec un habit, un arc, des fleches, un filet, des vaſes, & un couteau.

Je pourſuivois toujours mon voyage dans les terres ; mais il falloit traîner avec moi tout cet attirail ; ce qui n'étoit pas aiſé. De plus, j'étois obligé de m'arrêter chaque jour pour faire du feu, chercher mon manger, l'apprêter, & ſatisfaire à tous les beſoins de la vie. Je ne tardai pas à me fabriquer des haches, toujours avec des pierres aiguiſées. Je tuai des animaux d'un aſſez gros volume, que j'écorchai. Je me fis des habits de leurs peaux, après les avoir préparées, le mieux qu'il me fut poſſible, avec une eſpece d'huile que je tirai d'un certain fruit huileux, en le pilant: de cette maniere, je rendis ces peaux ſouples, & moins promptes à ſe ſécher. Je me trouvai ainſi beaucoup mieux vêtu

Digitized by Google

qu'auparavant. Notez que, pour coudre ces habits, je fis aiſément du fil, tel quel, avec des filaments de plantes; une petite arrête de poiſſon, que je perçai à la tête, me ſervit d'aiguille.

Je jouois ainſi le petit Robinſon; & le lecteur va craindre peut-être de ſe trouver enfermé vingt-huit ans avec moi dans une iſle, à l'inſtar de ce fameux voyageur Anglois : mais qu'on ſe raſſure; je ne reſtai pas ſi long-temps dans ma retraite; j'y fus actif, & je ne m'appeſantirai pas ſur une ſituation qui, dans l'original, eſt fort intéreſſante, mais dont la copie ne peut ſe ſauver que par une marche plus rapide & plus expéditive.

Il y avoit déja long-temps que j'appercevois des montagnes qui me paroiſſoient fort hautes; j'y arrivai bientot; je grimpai au ſommet avec la légéreté d'un chevreuil. J'apperçus une perſpective immenſe, mais que la mer terminoit de tous côtés; d'où je conclus, avec une ſecrete rage, que j'étois dans une iſle; & je me dis alors : « Me voilà donc enfermé dans cet » affreux déſert; plus d'eſpoir de revoir » ma Julie. » A cette idée je frappai la terre de mes pieds indignés, & je tombai ſur l'herbe. Je reſtois immobile, étendu ſur la terre, dans une eſpece de ſtupeur. Je ne voulois plus ſortir de cette place; j'invoquois la mort. Enfin, je me laſſai

Digitized by Google

de cette posture ; je me relevai ; je regardai autour de moi. Ma prison, c'est-à-dire mon isle, pouvoit avoir une cinquantaine de lieues de tour. « Après tout, me dis-» je, il me semble que je n'y suis pas trop » à l'étroit ; & puisque je m'y vois seul, » j'y suis roi du moins. Je regne sur un » assez grand pays ; personne ne me trou-» blera dans mon travail. Je vivrai, & je » travaillerai ; je construirai un vaisseau ; » je m'embarquerai, & j'irai revoir ma » Julie. » Dans ce doux espoir, je saute avec transport : mon appétit me sollicite ; je tue une espece de petit chevreuil que je fais cuire, & je le mange avec des fruits & du grain rôti. Un palmier me fournit une liqueur fort agréable. Pour connoître exactement tout mon empire, je prends le parti de continuer tout le tour de l'isle, dont la montagne occupoit à peu près le centre. Je finis cette tournée au bout d'un mois, & je reconnus un pays où il y avoit des sites admirables ; mais je ne rencontrai pas un seul de mes semblables. Je trouvai peu d'animaux féroces, & je vins aisément à bout de les détruire. La bête la plus dangereuse de l'isle, étoit le serpent à sonnettes ; mais je l'entendois venir de loin, & je savois très-bien m'en défaire. Je vis enfin des troupeaux d'animaux bêlants, qui ressembloient beaucoup à nos moutons : je rassemblai les plus

Digitized by Google

beaux, à qui j'appris aiſément à me ſuivre; ſous la garde d'un chien muet, intelligent & fidele, mais qui ne pouvoit aboyer; ce qui lui étoit commun avec ſes confreres d'Amérique, ſoumis par la nature au ſilence le plus rigoureux.

Le lait de mes brebis me fit une nourriture précieuſe, & je filai leur laine, pour en former par la ſuite des eſpeces d'étoffes. Je trouvai encore d'aſſez gros animaux, qui me ſervirent à porter & traîner mon bagage. Je voyois le pays ſûr, puiſque j'y étois ſeul. Le climat paroiſſoit fort doux; je ne voulus donc pas perdre mon temps à me bâtir une maiſon; & avec des pieux & des peaux couſues enſemble, je me fis une tente aſſez commode, qui me mit dans le cas d'aller planter mon logement par-tout où il me plairoit. Mon lit étoit compoſé de peaux aſſez chaudes. Je poſſédois déja des richeſſes, & je les faiſois voiturer à mon gré. N'ayant pas de quoi enfermer mes innocents troupeaux, & les ſachant accoutumés au grand air, je les attachois à la belle étoile. Au bout de quelques mois enfin, j'avois déja ſu me procurer pluſieurs commodités de la vie. Il ne me manquoit plus que de la compagnie: que dis-je? j'avois celle de mes brebis & de mon chien fidele: eſt-on plus heureux dans celle des hommes?

Je me propoſois de conſtruire un vaiſ-

Digitized by Google

feau ; mais ce chef-d'œuvre exigeoit bien du temps ; &, pendant cette longue opération, je voulois me procurer ma subsistance. D'ailleurs, combien d'instruments il me falloit forger pour travailler à ce bâtiment ! combien de choses pour le lester ! J'avois besoin de toile pour en former les voiles, & pour m'habiller. Je vins à bout de composer un métier de tisserand ; je filai d'une plante semblable au chanvre, & j'en fis une toile assez fine, que j'étendis sur l'herbe pour la blanchir. J'eus l'adresse de me tailler & de me coudre des chemises supportables, en me dispensant de faire de la mousseline pour les garnir ; mais je fabriquai du drap, qui approchoit de celui des soldats pour la finesse, & je m'en formai des habits tels quels. Je me tricotai des bas & des bonnets, & je me fis des souliers avec le cuir des bêtes que je tuois. Le besoin & la réflexion m'apprenoient tous ces métiers. Je sus faire jusqu'à un tour pour tourner, tant mes instruments que mes vases. Je me composai une petite vaisselle de terre, qui avoit des formes ; je trouvai même une composition pour la vernisser. Je brûlois de pouvoir écrire mes pensées, & une infinité de vers que j'adressois à ma Julie. Le fiel d'un certain poisson me servit d'encre, une écorce d'arbre, très-mince & très-souple, me tint lieu de papier ; avec une pierre fort tranchante,

Digitized by Google

je taillai des plumes de fort jolis oiseaux, & j'écrivis ainsi tout au long mes rêveries amoureuses ; ce qui ne m'empêchoit pas de graver, sur les rochers & sur le tronc des arbres, le nom de mon amante, & son chiffre entrelacé avec le mien. On sent qu'un homme qui produit tant de choses, n'a pas manqué de se procurer une lampe, de l'huile & des meches pour s'éclairer, & de se faire des tables & des chaises. Ce fut même en formant les planches qui composoient mes tables, que je me préparai pour la construction de mon vaisseau. Il m'avoit déjà fallu faire une scie, un rabot, une besaiguë, & tous les autres outils de menuisier & de charpentier, le tout avec des cailloux aiguisés ; car je n'avois aucun métal. Je trouvai enfin une mine d'or ; &, quoique je n'eusse jamais travaillé à l'exploitation des mines, avec le temps j'en sus tirer de l'or assez pur. J'en formai mes ustensiles les plus communs, uniquement par fusion ; c'est-à-dire en les jetant au moule ; car je n'avois pas ce qu'il falloit pour les forger. Je vins même à bout de fabriquer une espece de fusil ; on devine aisément que je ne perçai ni ne soudai le canon, & que je me contentai de le jeter en fonte. Il n'étoit pas armé comme les nôtres ; je n'avois pas d'acier, mais je sus composer un phosphore, une poudre, comme on en vend

Digitized by Google

aux écoliers dans une petite bouteille, qui prend feu d'elle-même à l'air ; par ce moyen je mettois aisément le feu à ma poudre : oui, ma poudre, j'en fus faire aussi ; je découvris une soufrière qui me fournit tout ce qu'il falloit pour cela. Enfin, je parvins à composer une pendule d'or ; j'employai beaucoup de temps à cet ouvrage ; car n'ayant point de limes, je ne suppléois qu'avec les plus grandes peines à ce malheurex outil. De temps en temps je dessinois, & même je peignois, avec des terres & d'autres objets, d'où je tirois des couleurs ; je ne tardai pas à faire le portrait de Julie ; je modelai même sa statue en terre, & j'en tirai des plâtres, dont j'ornai plusieurs endroits de mon empire, auquel je donnois aussi une reine. Les travaux des arts ne m'empêchoient pas de cultiver l'agriculture. Je semai du grain, dont je me fis de bon pain, & des légumes qui me firent des mets agréables. J'exprimai le fruit d'un certain arbre ; en le pilant, je m'en composai une liqueur douce & forte, qui contribuoit à entretenir ma gaieté. On conçoit qu'avec tant d'occupations, le temps fuyoit assez rapidement pour moi ; &, grace à mon activité, à peine m'ennuyois-je, quoique seul dans un désert, & loin de ma Julie.

Malgré tant d'ouvrages que je viens de détailler, j'avois préparé tous les ma-

Digitized by Google

tériaux pour conſtruire mon vaiſſeau. J'avois abattu des arbres, ſcié des planches, & fabriqué en or, tous mes ferrements. La mouſſe & le goudron ne me manquoient pas. Je fis enfin le deſſein de ce vaiſſeau ſi long-temps médité ; je voulus qu'il fût aſſez grand pour ſoutenir la mer, aſſez petit pour que je puſſe le conduire moi ſeul.

Je me mis au travail vers la fin de l'été; j'y procédai avec une ardeur inconcevable; mais, comme je fus obligé de faire aller de front pluſieurs ouvrages qui m'étoient néceſſaires, ou ſimplement utiles & agréables, il ſemble que la conſtruction de mon vaiſſeau n'auroit pas dû avancer bien vîte ; je le terminai cependant en moins d'un an. Ce fut principalement pendant ce temps que je fis, pour varier mes occupations, le portrait de Julie & ſa ſtatue, dont je viens de parler ci-deſſus. Je m'étois rappellé aiſément ſes traits adorés ; &, depuis que j'eus ſu les repréſenter, je mis toujours devant mes yeux ces portraits chéris. La peinture étoit au chevet de mon lit ; la ſtatue s'élevoit comme une idole devant mon chantier ; je la regardois pendant mon travail, & je ſentois l'ardeur pétiller juſqu'au bout de mes doigts. Alors je redoublois de force & de courage ; je ſemblois faire hommage à cette ſtatue adorée de tout ce que je poſſédois, de tous

Digitized by Google

mon empire où j'aurois voulu la couronner. Enfermé seul sous une tente, je contemplois le portrait de ma Julie, & je me passionnois : je baisois mille fois cette chere image ; je lui adressois les discours les plus touchants. Il me sembloit la voir remuer, voir sa statue se changer en elle-même ; alors je redoublois mes baisers dévorants. Je prenois une lyre que j'avois su composer ; je montois sur une colline solitaire qui se miroit dans l'océan, & sur laquelle brilloit aussi un plâtre de la statue chérie. Aux rayons paisibles de l'astre des nuits, à la lueur scintillante des étoiles, dans le silence de la nature, un saint enthousiasme me saisissoit. Je chantois mon adorable Julie, en m'accompagnant de ma lyre ; je croyois voir toute la nature s'attendrir & partager ma douce mélancolie ; je me plongeois alors dans une rêverie délicieuse ; je croyois appercevoir ma Julie ; le moindre zéphyr me paroissoit son haleine ; au moindre bruit je tournois la tête pour la voir ; je tendois les bras pour l'embrasser. Moments adorables, qui ne renaîtront jamais pour moi, dont on ne peut jouir qu'en se trouvant seul au monde !

Je finis aussi en miniature le portrait de ma divinité ; je le portois toujours avec moi dans mon sein ; je le regardois, je le baisois amoureusement dans mes promenades solitaires. O quelles sublimes idées

Digitized by Google

m'inſpiroit le grand ſpectacle de la nature! Comme je m'égarois dans les mondes, pendant le cours de la nuit étoilée! comme je ſentois mon ame élevée, épurée, dans un pays dont j'étois le maître, où je n'étois obligé de connoître aucune maniere de feindre ni de ramper, où nul, en m'approchant, n'aviliſſoit ou ne ſouilloit mon être! Julie n'étoit pas le ſeul objet que j'adorois; j'oſois m'élever juſqu'à mon Dieu; je n'eus jamais de ſi grandes idées de l'Etre ſuprême. Je le contemplois dans le grand ſpectacle de l'univers. Je chantois la nature, je la peignois, je l'étudiois, depuis l'aſtre juſqu'à l'inſecte, depuis les terres & les mers juſqu'au brin d'herbe. La peinture, la poéſie, la muſique, l'aſtronomie, toutes les ſciences, tous les arts s'uniſſoient pour verſer des délices ſur tous mes inſtants; & l'amour, en rendant mon cœur ſenſible, répandoit à mes yeux, ſur tous les objets, un nuage tendre, un preſtige enchanteur qui me faiſoit délicieuſement ſoupirer. O jours de ma ſolitude! qui pourroit croire que je vous regrette aujourd'hui dans le centre des plaiſirs & de la ſociété.

Nos lecteurs de Paris, qui ſavent tout, qui jugent à merveille de toutes les ſituations, qu'ils n'ont jamais éprouvées, qui calculent parfaitement la portée de la nature dans tous les pays qu'ils n'ont pas vus;

Digitized by Google

ces lecteurs, dis-je, décideront que je me vante de mille choſes que je n'ai pu faire, & de mille ſenſations que je n'ai pu connoître ; mais s'ils ne veulent pas me croire, qu'ils ſe tranſportent dans la même ſolitude & la même ſituation que moi, & qu'ils voient alors ce que la nature & le beſoin leur feront exécuter.

On ſentira du moins qu'avec tant de reſſources dans la tête & dans les bras, je ne pouvois guere m'ennuyer. Je jouiſſois d'ailleurs d'une force ſinguliere. Mes travaux avoient perfectionné mon tempérament ; & la ſanté floriſſante dont je jouiſſois faiſoit couler dans tous mes membres un baume ſalutaire, un eſprit de vie, qui répandoit autour de moi la ſérénité ſur toute la nature.

Enfin, mon petit vaiſſeau ſe trouvant achevé, je le lançai facilement à l'eau, dans une petite baie entourée de bords fort ombragés, où il ſe trouvoit à l'abri des vents & des orages. J'étois pourvu de cordages & de tout ce qu'il falloit pour l'armer ; j'eus quelque peine à dreſſer les mâts ; mais j'en vins à bout, à l'aide d'une machine que je compoſai pour cela. J'avois fait des voiles & un pavillon brillant. Mes proviſions étoient nombreuſes & choiſies ; il ne me manquoit rien. Je poſſédois juſqu'à une bouſſole, oui, une bouſſole. J'avois trouvé dans l'iſle une pierre d'aimant ; & ma dé-

Digitized by Google

plorable adreſſe avoit tué une pauvre hirondelle, qui portoit un billet attaché ſous ſon aile avec une aiguille. Une amante envoyoit, ſans doute, cette miſſive à ſon amant, qui pouvoit être dans les pays d'outre-mer, & croire qu'elle n'exiſtoit plus. Le billet diſoit en effet : « O mon cher » de Loiville, en quelque endroit que tu » reſpires, ſi jamais ce bel oiſeau tombe » entre tes mains, ſache que ta Clariſſe » vit encore, & qu'elle vit pour toi. » Je regrettai d'avoir tué la tendre volatile ; & je me promettois bien de chercher l'amant, pour l'inſtruire de l'exiſtence de ſon amante. J'attrapai même une autre hirondelle vivante ; j'attachai le billet à ſon aile, & je profitai de l'aiguille pour faire ma bouſſole.

Mon vaiſſeau étoit aſſez grand ; rien n'y manquoit pour l'utilité, & même la commodité. J'y embarquai ce que j'avois de plus précieux ; &, avant tout, le portrait & la ſtatue de ma ſouveraine. Mes effets étoient nombreux ; je ſouriois en les contemplant ; tous étoient mon ouvrage. Et en effet, ma petite vanité ne paroiſſoit-elle pas excuſable ? J'étois entré, il y avoit environ quatre ans, dans mon iſle, ſans avoir preſque rien dans l'eſtomac, & rien exactement ſur mon individu, ne poſſédant pour toute propriété qu'un appétit dévorant : je me vois, au bout de ce court eſpace, vêtu d'une chemiſe,

Digitized by Google

chemiſe, d'un habit de drap, avec des bas & des ſouliers. J'ai tous les uſtenſiles & toutes les proviſions qui me ſont néceſſaires, juſqu'à une horloge, une eſpece de fuſil, une bouſſole, des écrits, des mémoires; j'ai le portrait de ma chere amante: enfin, j'ai un vaiſſeau bien pourvu de tout; & c'eſt moi qui ai fait tout cela!

Il fallut enfin quitter mon déſert. Je voulois aller voir mes ſemblables, & voler vers ma Julie. Qui le croiroit? Je tenois à mon iſle; je la parcourus de nouveau preſque toute entiere, avant mon départ. Je grimpai ſur les montagnes; je revins & m'arrêtai vingt fois ſur les lieux où j'avois eu des ſenſations ſi douces, en penſant à mon Dieu & à ma Julie. Il me ſembloit que je perdois tous ces plaiſirs en quittant cet aſyle. Je chantai de nouveau ma maîtreſſe; je fis répéter mes vers & ſon nom à tous les échos du pays: quand j'eus la force enfin de venir ſur le bord pour m'embarquer, j'y trouvai mes innocents agneaux, qui paroiſſoient me pleurer. Il me ſembla que je quittois autant d'amis; je les embraſſai tous, les uns après les autres, en pleurant, en leur adreſſant les adieux les plus tendres. J'embarquai avec moi ceux qui m'étoient les plus chers, avec mon chien. Il fallut abandonner ce ſéjour enchanté; je me mis à genoux, j'adorai l'Etre ſuprême; je baiſai la terre avec onction,

Digitized by Google

& je restai quelque temps délicieusement collé sur elle. Les pleurs me viennent encore aux yeux, quand je me rappelle les adieux attendrissants que je fis à cette terre hospitaliere ; adieux que l'écho répéta vingt fois avec un ton plaintif qui retentit encore dans mon cœur. Oh ! si je n'avois dû aller rejoindre ma Julie, je serois peut-être resté dans cette solitude !.... Enfin, je prends mon parti ; je m'élance sur mon vaisseau, je coupe le cable, je manœuvre, je sors de la baie, me voilà en pleine mer.

Où aller ? je voyois le chemin ouvert de tous les côtés, & c'étoit là mon embarras. Je m'apperçus que de l'horizon méridional souffloit un vent agréable, qui devoit venir de la terre. Il me sembloit même que j'en respirois l'air vital. Je voyois venir de ce côté, des oiseaux qui s'éloignent peu du rivage. Comme j'étois dans la latitude méridionale, je jugeai que les terres, que je soupçonnois exister dans le voisinage, devoient être les terres australes. Je voguai de ce côté là. Le vent me secondoit ; à tous moments je regardois mon isle, & toujours en soupirant. Elle s'éloignoit ; elle devenoit vaporeuse & bleuâtre : enfin, je la perdis entiérement de vue ; & j'en gémis, comme en voyant un ami rendre son dernier soupir.

TAYLOR INST. OXFORD
Digitized by Google

LIVRE SECOND.

J'AVANÇAI pendant cinq jours vers le midi, avec un vent assez favorable. A mesure que j'avançois, j'appercevois toujours des signes plus manifestes d'une terre voisine; au point que je voyois de temps en temps flotter sur l'eau des herbes & des branches fraîches, qui ne pouvoient venir de bien loin. Nouveau Colomb, j'en concluois que j'allois découvrir incessamment une terre nouvelle. Le ciel étoit couvert, je me persuadois que, s'il eût été serein, j'aurois dû voir la terre. Enfin je crus appercevoir une terre desirée; mais il ne manqua pas de me survenir tout-à-coup une violente tempête. Je n'en fus point surpris; la fortune s'est toujours plue à me disputer d'une main les présents qu'elle m'offroit de l'autre. La mer étoit très-grosse; le vent me poussoit vers les rochers, & j'étois en danger de périr. Je manœuvrois avec une fatigue de forçat. Je vis bientôt très-distinctement le rivage, du haut d'une vague; mais, hélas! fallpit-il mourir à la vue? « O mon ISLE! pourquoi t'ai-je quitté? » me disois-je. » Enfin le vent me poussa très-violemment vers la terre; mais il ne

briſa point mon vaiſſeau contre un rocher; il ne m'engloutit point dans les abymes de la mer; il ſe contenta de m'enterrer dans le ſable. Je m'y trouvai auſſi immuablement établi, que le palais le plus maſſif. Il fallut renoncer à ſe débarraſſer de là. Je jetai ma petite chaloupe en mer; je la chargeai de proviſions ſuffiſantes; je dis adieu, juſqu'au revoir, à mon cher vaiſſeau. Je m'avançai ſur ma nacelle vers l'embouchure d'un grand fleuve, & j'entrai dans le canal. Les bords m'en parurent charmants; mais je n'appercevois ni maiſons ni habitants. Pourvu de vivres, je ne craignois pas la diſette; d'ailleurs, voguant ſur un fleuve, je ne riſquois pas de m'égarer, & je pouvois toujours redeſcendre quand il me plairoit, pour retrouver mon vaiſſeau. Je remontai l'eſpace de ſix jours, trouvant toujours le canal large & preſque droit; mais point de traces d'habitation.

Bientôt je parvins à un endroit où le fleuve ſe ſéparoit en deux bras; l'un deſcendoit vers l'oueſt, l'autre étoit celui que j'avois parcouru. A quarante pas plus haut, je voyois une cataracte qu'il ne m'étoit pas poſſible de franchir. Il falloit retourner par le même chemin ſur mes pas, ou entrer dans l'autre bras qui étoit auſſi très-large & très-beau. Je pris ce dernier parti. Je n'avois pas vogué deux heures de ce côté, que le courant devint très-rapide, au point qu'il

Digitized by Google

m'entraînoit, & qu'il m'étoit impossible de rebrousser chemin : cet incident m'inquiétoit beaucoup ; je cherchois au moins à gagner le bord ; mais la rapidité des eaux, qui augmentoit toujours, ne me le permettoit pas. « Après tout, me disois-je, » le courant me conduira toujours à la » mer, & il ne me sera pas difficile, » en côtoyant vers l'est, de rejoindre mon » vaisseau. »

En faisant ces réflexions, j'appercevois, dans le fond de la perspective, une montagne bleuâtre, vers laquelle je descendois comme un trait ; elle s'approchoit, s'agrandissoit : « & par où va donc le fleuve, me » disois-je ? cette masse énorme doit l'arrê- » ter. Sans doute qu'il se détourne au pied » du mont, & qu'il le côtoie, pour se » rendre plus promptement à la mer vers » le nord. » La montagne déja voisine devenoit immense. J'en distinguois les *anfractuosités*, & je ne voyois rien qui m'indiquât que le fleuve fît un détour. Bientôt j'apperçois dans la roche une vaste ouverture qui s'élargit à vue d'œil, justement vis-à-vis de moi. Le courant m'y entraînoit avec une violence irrésistible. Je vois bientôt que le fleuve s'y engouffre, & je m'y engouffre avec lui. Me voilà sous une voûte immense, inégale ; tantôt haute, tantôt basse. Je suis à tous moments soufflété par des branchages qui ont leur racine

Digitized by Google

dans le rocher. Quelquefois le roc descendant jusqu'à la surface de l'eau, m'écrase, & me force de me coucher à plat ventre dans ma nacelle.

Cependant le jour diminuoit sous cette voûte sombre, dont l'entrée, déja éloignée, ne me paroissoit plus que comme une petite lucarne. Tout-à-coup une branche pointue perce mon habit, & j'y reste accroché. Ma chaloupe s'enfuit sous moi; je la retins avec mes pieds : me voilà suspendu par le dos sur l'abyme, retenant à toutes forces ma nacelle; bientôt elle m'échappe & je veux la suivre; mais, avant que je me sois décroché, elle est déja hors de la portée de ma vue; & ma situation est devenue plus pénible, parce que je suis à présent suspendu par les mains, & qu'il me faut un effort continuel pour me soutenir. Je reste long-temps dans cet état, le courant trop rapide ne me permettant pas de me livrer à sa violence. Je n'en pouvois plus de lassitude; j'allois tomber. Bientôt je vois passer, auprès de moi, une branche d'arbre assez considérable, qui m'accroche encore, je me laisse emporter par ce rameau flottant; il me soutient; je me recommande à la providence, & je m'abandonne au cours de l'eau. Bientôt je me trouve enfoncé si avant sous la roche, qu'il ne me reste plus le moindre soupçon de clarté, au milieu d'un courant furieux; perdu dans

Digitized by Google

cette ravine, privé de la lumiere, je ne renonce pas encore à la vie.

A mesure que j'avance, j'entends toujours plus distinctement un bruit qui s'accroît, & devient épouvantable. Il n'y a pas moyen de s'y tromper, c'est une cataracte où l'eau doit tomber de très-haut, à en juger par le tintamarre qu'elle fait. « Mon » Dieu, me dis-je à moi-même, que » vais-je devenir ? » J'embrasse avec un redoublement de transport la branche qui me soutient. Je me recommande de nouveau à Dieu. Le bruit devient cent fois plus épouvantable, il mugit sous les cavernes; il doit assourdir de cent lieues. Je m'écrie : » m'y voilà, m'y voilà; ô Dieu ! » Je fais le saut, & je perds connoissance.

Pour peindre ce moment, je crois me rappeller que je me sentis d'abord précipité dans un abyme; j'entendois confusément comme le bruit de cent mille marteaux; mais je tombai enfin dans un état parfaitement semblable à la mort. J'ignore combien de temps j'y restai. Quand je rouvris les yeux, j'étois suspendu par les pieds, & j'entendois parler beaucoup de monde autour de moi. En m'éveillant je pousse un profond soupir; ceux qui m'environnent me détachent sur le champ, avec de grandes exclamations : je conçus que, m'ayant sauvé du fleuve, ils m'avoient suspendu la tête en bas, pour me faire

Digitized by Google

rendre l'eau que j'avois avalée. Je les regarde; ils me regardent de même, je leur fais des signes de reconnoissance, ils m'en font de joie.

Ces hommes avoient à mes yeux une figure assez étrange : j'en devois avoir une aussi étrange à leur vue. Ils tenoient chacun un flambeau, dont ils m'éclairoient lugubrement. Je vis sur notre tête la voûte qui me parut infiniment plus haute. Nous étions sur le bord du fleuve, qui couloit beaucoup plus paisiblement que dans le lieu de sa chûte; j'entendois au dessus de nous le bruit de la cascade, mais dans un lointain fort profond. Ce qu'il y a de singulier, c'est que je tenois encore embrassé un morceau de la branche qui m'avoit soutenu : il paroissoit qu'on avoit scié le reste, que je vis en effet à mes pieds; mais on n'avoit pu, dans mon évanouissement, me forcer, à lâcher prise. On me fit signe de laisser tomber le morceau de bois. J'eus peine à en détacher mes bras, qui étoient devenus roides comme des barres de fer. Bientôt je retombai en foiblesse & sans connoissance.

On ne tarda pas à me rendre une seconde fois l'usage de mes sens. Je regardai autour de moi : on m'avoit étendu sur de la cendre chaude; j'étois entouré de bonnes gens, qui me rendoient du fond du cœur tous les services qui étoient en leur pouvoir.

Digitized by Google

J'ignorois leur langage ; mais l'expreſſion de la plus pure humanité me ſembloit peinte ſur leur viſage en caracteres univerſellement intelligibles. J'aurois bien voulu ſavoir au juſte comment on m'avoit ſauvé. J'appris au moins à qui j'avois cette obligation : c'étoit à un beau jeune homme, qui parcouroit le fleuve ſur un petit bateau, quand il me trouva. On me le montra ; & je le reconnus à l'empreſſement particulier avec lequel il me ſecouroit. Je compris, par ſes geſtes, qu'il m'avoit trouvé peu loin de l'endroit où nous étions, flottant ſur l'onde au gré du courant, ſoutenu par la branche que je tenois embraſſée. Quoique je fuſſe ſans mouvement & ſans connoiſſance, il avoit jugé, à mon tein vermeil, que je ne devois pas être mort ; & ſans doute il étoit en cela moins ſtupide que nos peuples, qui tous les jours enterrent des noyés, dont le viſage eſt enluminé d'un brillant coloris. Mon libérateur m'avoit recueilli dans ſa nacelle, & porté à terre, où l'on m'avoit, comme je l'ai dit, pendu par les pieds, (ce qui n'étoit peut-être pas fort ſain). En cet état, on m'avoit fait rendre l'eau que j'avois avalée, & la connoiſſance m'étoit revenue. C'étoit au ſaut de la cataracte que je l'avois perdue, abymé dans une eau blanchiſſante d'écume.

Je demandai, par ſignes, ſi l'on avoit point vu paſſer ma chaloupe. On me con-

Digitized by Google

duisit alors gaiement sur le bord du fleuve où elle étoit arrêtée. Je fis entendre que c'étoit moi qui l'avois construite, & je compris que l'on me complimenta beaucoup. Un autre jeune homme me fit entendre que c'étoit lui qui l'avoit trouvée. Toutes mes provisions étoient perdues; rien de plus naturel, après le saut qu'elles avoient fait. Je regrettois peu cette perte, & j'en étois bien dédommagé par la statue de ma Julie, qui étoit restée au fond de la chaloupe, inébranlable par son propre poids, & qui, par ce poids même, avoit empêché la nacelle de verser. Cette chere idole étoit en effet pesante, & j'avois peine à la soulever. Je m'élançai sur cette image adorée, & je lui donnai mille baisers. Je priai qu'on la tirât de la chaloupe, & je la fis élever sur son piédestal.

Quand ces pauvres gens virent ce simulacre, ils demeurerent d'abord immobiles d'extase; & tout-à-coup, comme s'ils s'étoient donné le mot, ils se prosternerent ensemble à ses pieds, la face contre terre. Ensuite ils se mirent à chanter & à danser autour de l'image, avec des gestes grotesques, qui me firent beaucoup rire: elle fut couronnée de fleurs, & portée respectueusement dans une maison, devant laquelle j'avois été soigné. Cette maison étoit taillée dans le roc, dont la matiere me paroissoit tirer beaucoup sur la nature de l'or;

Digitized by Google

au moins j'y croyois voir des veines luisantes de ce métal. La maison étoit illuminée ; & le poli des murs augmentoit la lumiere.

Malgré ma surprise, je sentis bientôt les aiguillons de la faim. On servit un dîner qui me parut assez bon ; la nature des mets étoit excellente ; & je conçus que je pourrois par la suite m'accoutumer à l'accommodage. Je ne pus deviner de quoi étoit composée la boisson, que je trouvai fort bonne. Le pain étoit le fruit d'un arbre que nous nommons *arbre à pain*, qui a presque le goût de nos petits pains à la reine. Je mangeai d'assez bon appétit, & je me levai de table avec les autres : je sortis avec eux, me sentant assez de forces pour les suivre, & pour examiner le pays où j'étois.

Le fleuve me parut fort large. Il étoit illuminé des deux côtés, & de plus des cordons de lumieres le traversoient de distance en distance, tellement qu'il régnoit par-tout une clarté considérable & presqu'égale. La voûte étoit fort haute ; & l'on juge bien qu'elle devoit être immense, puisqu'outre la riviere elle embrassoit de vastes terreins étendus sur ses deux bords. Du côté où j'étois, je voyois des jardins plantés d'arbres fruitiers & de légumes, éclairés par des files de lanternes, échauffés par des fourneaux souterrains, qui leur communiquoient la chaleur que le soleil donne chez

Digitized by Google

nous à la terre ; plus loin j'appercevois des parcs où l'on nourrissoit des troupeaux. Je remarquois des chemins bien alignés, creusés dans le roc ou le minéral.

Nous nous embarquâmes, & nous descendîmes au gré de l'eau. Je voyois, au fond de l'horizon, une multitude éblouissante de lumieres. A mesure que j'avançois, distinguant mieux les objets, je croyois appercevoir des maisons, & même des especes de clochers. Je vis enfin, de maniere à n'en pouvoir douter, une ville immense, bâtie sous une voûte prodigieuse, traversée par un grand fleuve sur lequel il y avoit plusieurs beaux ponts.

Nous débarquâmes dans la ville. Je fus ébloui de la lumiere artificielle dont je la vis éclairée. La voûte étoit de métal, & par-tout également polie ; elle réfléchissoit les lumieres ; ce qui la rendoit comme flamboyante, & formoit sur la tête une espece de ciel enflammé. Ce coup-d'œil me sembloit vraiment unique, & me frappoit de la maniere la plus vive ; mais si j'admirois ce spectacle, j'en étois un moi-même aux yeux de ce peuple Gnôme, qui devoit me trouver fort différent de lui, par conséquent fort extraordinaire. Tant de regards fixés sur moi m'embarrassoient, & m'empêchoient d'observer en détail tous les objets intéressants qui se présentoient à moi. Les flots de la populace me suivoient, &

Digitized by Google

m'annonçoient qu'elle eſt par-tout la même à bien des égards.

Je fus conduit en pompe à la cour du ſouverain, que je trouvai fort brillante. Son palais étoit remarquable par ſa ſingularité, & par des beautés réelles : il éblouiſſoit par ſon illumination. J'étois revêtu d'un habillement de ma façon, qui n'étoit d'aucune nation. Mon fuſil d'or brilloit ſur mon épaule ; car, quand j'avois fait le ſaut de la cataracte, je le portois paſſé en bandouliere, & je ne l'avois pas perdu.

Le roi revenoit de la chaſſe, & me conſidéroit avec attention ; tout-à-coup une eſpece de taureau, manqué par un boucher, fond ſur le monarque : les gardes ſe ſauvent bravement. Mon fuſil étoit chargé ; je le tire ; l'animal tombe roide mort : tout le monde treſſaille & tremble. Je vois cent mille ſpectateurs immobiles, me regarder quelque temps d'un air ſtupide, & tout-à-coup s'enfuir avec une rapidité ſurprenante, tellement que je reſte preſque ſeul avec le roi. Il me ſalue de la maniere la plus profonde ; ceux de ſes courtiſans qui ont eu la force de reſter, ſe proſternent à mes pieds.

On apporta la ſtatue de ma Julie : à cet aſpect la cour fut frappée d'admiration, comme l'avoient été d'abord les bonnes gens qui m'avoient ſauvé. Tout le monde l'adora, la face contre terre ; le roi lui-

Digitized by Google

même donna des marques de respect. Je vis que ce peuple étoit idolâtre, & prenoit ma statue pour une divinité ; mais j'étois enchanté des hommages qu'on rendoit à la figure de celle que j'adorois, & à mon ouvrage. Le roi ordonna qu'on bâtît un temple à la nouvelle déesse ; en attendant qu'il fût construit, on la logea dans le plus beau sanctuaire de la ville. On lui consacra un autel, & je fus établi prêtre de ma Julie. Qui pouvoit mieux l'adorer que moi ? O ma déesse ! que n'étois-je le prêtre de ta personne !

On me donna, dans le palais du roi, un appartement magnifique, & je fus traité avec la plus respectueuse distinction. On m'envoya un maître pour m'enseigner la langue du pays. Je fis sous lui des progrès ; mais l'amour me donna une maîtresse qui m'instruisit bien plus vîte. Cette personne n'étoit pas moins que la fille du roi. Malgré son air assez étranger pour nous, je la trouvois singuliérement jolie. Elle étoit d'une blancheur éblouissante ; qualité commune aux femmes de ce pays, qui n'ont jamais eu le teint brûlé du soleil, par la raison qu'elles n'ont jamais vu cet astre. Almanzine, c'est le nom de cette belle princesse, avoit sur son visage un air de douceur, de candeur & d'innocence, qui [illegible] les traits les plus communs : elle étoit d'ailleurs grande & faite

Digitized by Google

à peindre. Nos regards se parlerent d'abord. Je la vis rougir à mon aspect, d'une pudeur adorable. Nous nous entendîmes dès la premiere entrevue : je n'ai jamais été un moment avec elle sans la comprendre. Ses yeux, ses soupirs, le son de sa voix, tout étoit expressif & intelligible. Nous parlions d'abord chacun notre langue, sans nous en appercevoir. Il faut bien que cela soit, puisqu'au bout de deux mois il se trouva qu'elle parloit *François*, & moi *Gnôme*. Conservons à ce peuple ce nom, puisque je le lui ai donné d'abord ; car le véritable nom de cet empire souterrain étoit celui des *Alfondons*.

Oh! quels doux moments je passois avec ma chere Almanzine! Après Julie, elle étoit ce que j'aimois le mieux au monde ; & encore, si je n'avois pas eu constamment sous les yeux le portrait de ma premiere amante, pour soutenir mon amour, qui sait si l'objet absent n'auroit pas eu tort auprès de moi ? Pardonne, ma Julie!

On nous accordoit la plus grande liberté de nous voir. Almanzine en profitoit ; elle venoit me trouver à chaque moment ; le plus souvent c'étoit dans mon temple, devant l'image que j'encensois. J'étois fort sensible à l'amour de cette beauté royale ; mais la statue de sa rivale m'en imposoit ; je semblois craindre mon ouvrage. Je ne redoutois pas moins les remords de ma conscience.

Digitized by Google

Le roi s'étoit apperçu de notre liaiſon, & l'approuvoit. Je voyois qu'il fondoit ſur mon amour des idées de mariage. Ma jolie Gnomide n'avoit eu s'empêcher de me laiſſer entrevoir le deſir qu'elle avoit d'être unie à moi. On ſent toutes les raiſons qui me défendoient de ſonger à un pareil lien. Je ne répondis pas à Almanzine comme elle le deſiroit ; elle ſe plaignit, le cœur navré, que je ne l'aimois pas ; je vis la pauvre enfant atteinte d'un profond chagrin, tomber dans une langueur touchante, dont j'étois la cauſe, & que ſes beaux yeux me reprochoient en ſe fixant ſur moi d'un air qui ſembloit me demander grace. J'avoue que cela me touchoit beaucoup ; mais j'étois tout à la déeſſe dont on m'avoit fait le prêtre.

Un incident vint réveiller tous les tranſports de mon amour pour elle. Un Gnôme, après avoir examiné mon portrait, m'aſſura qu'il avoit vu cette belle étrangere dans le pays ſupérieur. « O Dieu ! ma Julie eſt ſur » ces bords, m'écriai-je ; » &, plein d'impatience & d'eſpoir, je ſupplie le roi de me permettre de voler vers elle. « Vous » m'êtes trop néceſſaire pour que je vous » laiſſe partir, me dit-il ; l'avis qu'on vous » a donné doit être faux ; car comment » une jeune fille, ſeule, pourroit-elle venir » ſi loin ? Au reſte, confiez ce portrait avec » le vôtre, à celui qui ſe vante d'avoir vu

Digitized by Google

» Julie, il retournera dans l'endroit qui la » recele, il la confrontera avec ce por- » trait, lui montrera le vôtre ; & ſi c'eſt » elle, il vous l'amenera. » Je donnai les deux portraits, on expédia le Gnôme. Au bout de quelque temps, on me rendit les deux miniatures, & je ne l'ai plus revu. On éluda mes deſirs, mais on n'éteignit pas mon eſpérance.

Je goûtois vraiment la vie du peuple Gnôme ou Alfondon. Je ne revenois pas de mon étonnement de voir qu'une mine fût un ſéjour ſi agréable ; car c'en étoit une ; mais une mine vraiment unique. Je me promenois avec plaiſir dans la ville & dans ſes environs. Les rues étoient tirées au cordeau ; une partie des maiſons s'élevoit, fabriquée comme les nôtres, ſur le plat terrein ; les autres étoient creuſées dans le ſein du minéral. Je remarquois des jardins qui fourniſſoient des légumes & des fruits ; j'appercevois des beſtiaux, qui nourriſſoient de leur chair ces étranges mortels. Enfin je voyois un grand fleuve qui abondoit en poiſſon ; mais je ne pouvois comprendre d'où venoient les grains, les boiſſons, les fourrages des beſtiaux, les étoffes, le bois, l'huile qu'on brûloit, & en général tout ce qui ſe conſumoit dans un pays qui fourniſſoit ſi peu de choſes au-delà de ſon métal. Les Gnômes auroient dû, comme autant de Midas, être affamés

Digitized by Google

au milieu de leur or ; & cependant ils ne manquoient de rien. Quand je fus en état de me faire entendre, je queſtionnai beaucoup les ſavants ſur tous ces objets de curioſité ; mais je les trouvois réſervés & myſtérieux. J'appercevois qu'ils regardoient, comme un point de leur religion, l'obligation de laiſſer ignorer au peuple ce qu'il étoit, d'où il venoit, comment il étoit nourri, ce que c'étoit que l'univers. Peu-à-peu cependant je gagnai la confiance des ſages ; pluſieurs s'ouvrirent à moi ; & voilà ce que m'apprit un jour un vieux docteur.

« Ce pays, me dit-il, étoit originairement une mine d'or, dont un tremblement de terre combla un jour l'ouverture. Les mineurs étoient des criminels condamnés à paſſer toute leur vie dans ce ſouterrain ; mais quoiqu'ils fuſſent nombreux, comme ils avoient beaucoup de proviſions, ils eurent le temps & les moyens de découvrir un paſſage ſur la terre, avant d'être expoſés aux horreurs de la faim. En creuſant du côté du nord, ils trouverent la voûte immenſe ſous laquelle coule notre fleuve, avec les rivages étendus qui le bordent. Enchantés de cette découverte, ils mirent à profit quelques planches qu'ils avoient pour en faire un petit bateau, ſur lequel deux des plus hardis s'embarquerent. Ils deſcendirent le fleuve, & ne tar-

Digitized by Google

derent pas à trouver une horrible cascade, où bientôt ils furent précipités avec leur bateau. L'un des deux se noya ; mais l'autre se sauva comme par miracle. Il fut retrouver sa nacelle qui avoit été perdue comme lui dans l'écume. Il remonta dessus, & ne tarda pas à revoir le jour. Il étoit prêt à sortir par une large ouverture, quand il trouva des gardes qui lui ordonnerent, à grands cris, de retourner en arriere, sous peine de mort. Il leur cria que le courant étoit trop violent pour qu'il pût le remonter, & leur dit : « d'ailleurs, que craignez-vous d'un homme » seul & sans armes ? » L'un des gardes, qui avoit été ci-devant son ami, le reconnut, & parla en sa faveur à ses camarades ; ils ne tirerent pas sur lui, & même l'accueillirent. Le pauvre homme fut ravi en extase, en revoyant le ciel qu'il avoit perdu de vue depuis six ans. — « Oh, » que vous êtes heureux, disoit-il aux sentinelles, de voir le soleil & de respirer » l'air pur des cieux ! — Hélas ! répondirent-ils, nous ne sommes pas si heureux que tu penses ; cet air que tu nous » envies est empesté. Le tremblement de » terre a fait périr bien du monde. A la » suite de ce malheur, comme nous manquions de tout, la contagion vient d'éclore » parmi nous, & nous sommes réduits à » un très-petit nombre d'habitants. Crai-

Digitized by Google

» quant que vous ne fussiez plus nombreux » que nous à présent, nous n'avons pas » voulu que vous puissiez venir nous égor- » ger; & nous avons secondé, autant que » nous avons pu, la violente commotion » de la terre, afin de mieux fermer votre » mine. De plus, comme nous craignions » que votre souterrain ne communiquât » avec le fleuve, nous avons exactement » gardé l'ouverture de ce gouffre, de peur » que quelqu'un d'entre vous ne vînt à » s'échapper par cette issue. Cependant de- » puis quelque temps les maladies s'affoi- » blissent; mais nous manquons de vivres. » Nos voisins nous en ont fourni jusqu'ici » pour de l'or; & nous sommes à présent » totalement dépourvus de ce métal. — Hé, » mon Dieu! lui dit l'homme de la mine, » nous vous en prodiguerons tant que vous » voudrez; mais, de grace! fournissez- » nous des vivres, vous vous en procurerez » avec notre or pour vous & pour nous. » Nous regorgeons de ce métal; nous en » avons excavé une grande quantité; nous » vous le remettrons sur le champ; rouvrez » la mine.

» Les gardes trouverent la proposition raisonnable; ils en rendirent compte au gouvernement. La matiere fut long-temps débattue dans le conseil; il fut résolu que le député seroit chargé de proposer aux mineurs d'envoyer à la ville de l'or, qui

Digitized by Google

ſeroit payé en échange par des vivres & autres denrées, le tout à leurs périls & riſques; que la mine ne ſeroit point rouverte, & qu'il faudroit que le peuple ſouterrain tâchât de voiturer ſon or, & de recevoir ſes proviſions par le fleuve. On exigea ſur-tout que ce peuple redouté n'envoyât pas plus de deux hommes pour ce commerce, menaçant de tuer tous ceux qui excéderoient ce nombre. On ſavoit qu'il étoit impoſſible de remonter l'eau; mais on connoiſſoit, très-loin de là, l'ouverture par laquelle vous êtes entré, cher Merveil; on y conduiſit le député, qui ſe laiſſa emporter par le courant; il arriva bientôt à la caſcade, & fut précipité comme vous l'avez été. Abymé dans l'eau comme vous, il perdit connoiſſance, roula au gré des flots, & fut vomi ſur le bord.

» Des mineurs, en cherchant une iſſue pour ſortir du ſouterrain, appercurent ce cadavre & le reconnurent. Ils gémirent de la mort de cet homme, ſur le retour duquel ils fondoient l'eſpoir de leur ſalut; mais ils furent étonnés de voir que le courant ſupérieur du fleuve l'avoit ramené, par une route oppoſée à celle qu'il avoit priſe en les quittant; il ſembloit qu'étant parti en deſcendant la partie inférieure du canal, il auroit dû revenir en la remontant. On réſolut de faire au moins de ma-

Digitized by Google

gnifiques funérailles au héros malheureux qui avoit gagné la mort pour sauver ses compagnons; & l'on apprêtoit la pompe funebre, qui devoit flatter au moins les yeux d'un peuple dont on ne pouvoit soulager la faim.

» Cependant la disette des vivres augmentoit, & l'on se trouvoit réduit à la plus horrible famine. On avoit chargé un petit negre affamé de garder le corps qu'on devoit ensevelir. La chair lui en parut fraîche. Il se trouva seul; &, regrettant que les vers dévorassent une si belle proie, il résolut d'en manger sa part. L'histoire, qui plaisante peut-être en cet endroit, dit qu'en effet il se mit en devoir d'en goûter, & qu'il mordit d'abord la fesse. Le cadavre poussa un cri terrible; le negre tomba mort de peur. On accourt, on regarde: le cadavre n'en étoit point un; il rendit l'eau qu'il avoit prise, & se leva: il fut bientôt rétabli; sa vie produisit des transports de joie inexprimables. Il fit assembler le peuple, & rendit compte de son voyage & de sa commission. On décide qu'il falloit promptement envoyer à la nation supérieure une grande barque chargée d'or, afin de la mettre en état d'acheter des vivres, & d'en fournir à la colonie souterraine. Le même homme fut chargé de conduire comme il pourroit ce trésor, & de ramener les provisions qu'il obtiendroit en

Digitized by Google

échange. On construisit bien vîte une barque, on la remplit d'or bien assujetti, pour qu'il ne pût s'échapper. L'homme se revêtit d'une espece de surtout de liege; il se recommanda à la providence, & s'abandonna au courant. Il fit le saut, fut jeté, malgré ses efforts, loin de la barque, & s'échappa à l'aide de son surtout. La barque elle-même ne périt point; elle roula au gré des eaux, & fut arrêtée à une chaîne qu'on avoit tendue à l'endroit où le fleuve sortoit de dessous la voûte. Le commissionnaire vint à bout de rejoindre son bateau. Il fut bien reçu. Avec son or, on se procura promptement des vivres, dont on lui céda une partie; mais il falloit les conduire à ses compagnons.

» Il n'y avoit pas deux voies; il étoit impossible de remonter le fleuve; il falloit donc le descendre. Pour cet effet, ce commissionnaire fut obligé de faire voiturer par terre ses marchandises & sa barque, jusqu'à l'endroit par où vous êtes entré, avec la riviere, sous la voûte. Il assujettit, le mieux qu'il put, ses provisions dans le bateau, & il s'embarqua; il s'engouffra sous la roche, & suivit le courant. Il essuya mille dangers dans sa route; mais, comme il avoit de la lumiere, il sut éviter les endroits où la voûte abaissée auroit pu l'écraser. Tout le peuple qui l'attendoit, s'étoit assemblé le plus près qu'il pouvoit de la

Digitized by Google

cascade, avec des flambeaux. Le lieu se trouva très-éclairé; l'homme étoit d'ailleurs prévenu de sa chûte, ce qui la rendoit moins dangereuse; on vit son arrivée, on vit sa barque se précipiter; pour lui, son habit de liège le soutint sur l'eau; on lui jeta des cordes; il eut la force d'y lier son bateau, qui fut tiré à bord avec tous les vivres.

» Ce criminel heureux se nommoit Alfondor; il avoit autrefois été marqué d'un fer chaud, & condamné aux mines; il fut regardé comme un dieu par ses compagnons; il leur donna des loix, & son nom est à jamais célebre parmi ses descendants. C'étoit vraiment un honnête homme. Le crime qui l'avoit fait condamner, n'étoit rien qu'une opinion philosophique; (car dans le pays supérieur de nos despotes, on tyrannisoit pour cela). Ce peuple souterrain s'accoutuma bien vîte à ce genre de vie; sous la terre du moins il n'avoit point de maîtres. Il fournissoit de l'or, on lui donnoit des vivres & autres provisions en échange, & il vivoit content. Alfondor polica ses mineurs; il amena la plupart d'entre eux à la raison, & même à la sagesse. Jamais ils n'avoient été aussi heureux sur la terre. On prétendit leur envoyer successivement les autres criminels que l'on condamnoit dans la ville supérieure; ces honnêtes gens ne voulurent point de coquins parmi eux; cependant,

Digitized by Google

cependant, comme ils avoient envie de peupler, ils consentirent à recevoir des femmes telles quelles. On leur envoya des malheureuses dignes d'être renfermées. Le pauvre Alfondor eut besoin de toute sa patience & de toute son adresse pour les conduire dans la mine, en leur mettant à chacune un surtout de liege. Plusieurs perdirent connoissance dans la chûte de la cascade; mais elles furent repêchées: on les fit aisément revenir à la lumiere, & aucune ne se noya. Si elles n'étoient pas intactes, elles étoient du moins toutes saines; au bout de neuf mois chacune donna son fruit. La troupe souterraine multiplia, & forma bientôt une nation qui s'est agrandie, & qui, sans voir le soleil, est peut-être une des plus heureuses de ce globe. Je m'en rapporte à vous, mon cher Merveil. »

Tel fut à peu près le récit du philosophe Gnôme. J'appris avec plaisir l'origine de cette nation; il ne me restoit plus qu'à bien connoître sa patrie. J'obtins bientôt assez de confiance du gouvernement, pour qu'il consentît à me faire conduire par-tout. Le pays n'a guere qu'une lieue & demie de largeur; mais il a bien cinq à six lieues de longueur. Le fleuve qui le traverse, est large de deux cents toises. Il coule presqu'en droite ligne dans tout le petit état: il est même tiré au cordeau dans la ville; on le

Digitized by Google

nomme Tentennor. La voûte prodigieuse qui couvre tout ce vaste enclos, n'est soutenue que par des colonnes qu'on a laissé subsister, à de très-grandes distances l'une de l'autre. Aux deux cascades d'en haut & d'en bas, cette voûte se rétrecit considérablement, au point qu'elle borde & resserre même beaucoup le fleuve, sans lui laisser d'autres rives qu'elle-même; ce qui enferme exactement le pays, & ôte tout moyen d'en sortir par terre.

Je vins à bout de me rendre maître du courant du fleuve, au point que je faisois remonter à mon gré les bateaux, & que je les faisois descendre lentement dans les endroits les plus rapides, sans que l'eau pût les entraîner. Je leur fis faire aisément le saut des cascades, par le moyen de plusieurs écluses, qui les portoient mollement d'étages en étages. Je fis, de plus, applanir la voûte, & enlever toutes les parties éminentes qui écrasoient les bateaux, en descendant presque jusqu'à la surface de l'eau; par ces travaux, je rendis la navigation, tant du canal supérieur que de l'inférieur, très-facile.

La nécessité de travailler dans mon isle déserte, m'ayant rendu industrieux, m'avoit appris bien des métiers. Je communiquai ma science & mes talents à mes chers Gnômes. Je perfectionnai beaucoup chez eux la navigation, comme je viens de le

Digitized by Google

dire, & j'inventai pour eux l'horlogerie ; je dis que je l'inventai, parce que ce fut de moi-même que je l'appris, n'ayant jamais examiné une montre auparavant ; de sorte que mes rouages se trouverent tout différents de ceux que nous connoissons en Europe. Avant moi ce peuple n'avoit pas la moindre idée d'un art si utile ; cette ignorance venoit de sa position sous la terre. Nous avons commencé par des cadrans solaires ; mais, dans leur mine, les Gnômes ne voyoient pas le soleil. Ils avoient cependant une façon de marquer l'heure par le moyen d'un cadran singulier. Ce cadran étoit vivant ; car c'étoit une jeune fille & un jeune garçon. Il y avoit, au milieu de la place publique, un piédestal, sur lequel on posoit une jolie fille, la gorge nue. Un jeune homme appuyoit sa main sur le cœur de cette belle ; il en comptoit tout haut les battements. Chaque battement revenoit à ce que nous appellons une seconde. Je goûtois assez de pareilles horloges : on sent que c'étoient des filles de mauvaise vie & des libertins, qu'on plaçoit sur le piédestal ; car si l'on eût choisi des filles modestes, pour leur poser sur la poitrine la main de leur amant, le cœur leur auroit battu trop vîte. Quoi qu'il en soit, cet usage étoit gai dans sa bizarrerie ; & j'ignore si tout le monde me fut bon gré d'avoir substitué mes horloges artificielles à ces cadrans naturels.

Digitized by Google

Je m'enfonçai beaucoup dans l'étude de la méchanique ; mes Gnômes profiterent de toutes mes découvertes, & j'établis chez eux toutes sortes de manufactures.

Pour éclairer mieux leur ville, je fis donner un poli exact à toutes les murailles. J'eus soin de faire tirer des moulures & des corniches bien régulieres, qui régnoient le long des rues. J'y fis pratiquer des especes de petites rigoles, où l'huile circuloit & entretenoit des cordons de lumiere, qui s'étendoient par-tout également, & suivoient les dessins des moulures & autres ornements d'architecture ; ce qui donnoit à cette cité le plus beau coup-d'œil. Je la fis agrandir & percer avec la plus grande régularité. On voyoit clair dans les rues, comme dans les nôtres en plein midi ; mais, pour ménager l'huile, j'établis une distinction du jour & de la nuit.

Pour changer d'objet, j'ai toujours pensé qu'au moral l'homme avoit besoin de lumieres, mais de vraies lumieres, parce qu'il vaut mieux ne rien savoir, que de savoir des mensonges. Ce ne sont point les vérités qu'on apprend aux hommes, qui leur nuisent, mais les erreurs qu'on leur enseigne.

J'eus le bonheur de trouver des jeunes gens pleins d'ardeur, autant que d'intelligence. Avec leur secours j'élevai un théatre : je leur donnois les canevas de nos

Digitized by Google

meilleures pieces que j'avois préſentes à l'eſprit ; cela leur ſuffiſoit pour les repréſenter d'idée, à peu près comme les comédiens Italiens jouent de tête. Je recommandai à mes acteurs d'appuyer beaucoup ſur la ſaine morale, que je m'étudiai à leur enſeigner. Ce fut, par ce théatre, que je me propoſai d'éclairer & d'élever la nation ; &, quoiqu'on en puiſſe penſer, j'y réuſſis. Les progrès furent ſenſibles dans peu de mois.

Ces peuples avoient déja une idée groſſiere du deſſin ; je les avançai conſidérablement dans cette partie. Je fis quelques éleves en peinture & en ſculpture. Leur architecture s'améliora auſſi par mes ſoins. Enfin, je les initiai dans la poéſie, la muſique, & tous les arts qui ſont le charme de la ſociété : j'y joignis les mathématiques, qui rendent l'eſprit juſte, & la morale qui rend le cœur droit. Après ces préludes, je ſongeai à tracer un plan d'éducation pour les enfants, & de gouvernement pour les hommes, perſuadé qu'avec ces deux grands mobiles, on éleve l'humanité ; mais il me fallut pour cela examiner la religion & les préjugés reçus du pays. Soudain les prêtres commencerent à crier ; le peuple, qui m'avoit déja dreſſé des ſtatues, ne tarda pas à me regarder comme un monſtre. Je m'enfermai chez moi avec ma maîtreſſe ; j'y attendis que les lumieres, que j'avois

Digitized by Google

ſu répandre, perçaſſent dans la claſſe du vulgaire, & opéraſſent en ma faveur; car je ne voulois pas, comme la plupart des autres légiſlateurs, avoir recours à l'impoſture; je ſouhaitois que la vérité nue triomphât. Les lumieres adoucirent peu-à-peu les eſprits; & le peuple éclairé reprit de la confiance en moi; il m'eſtima, non plus avec enthouſiaſme & fanatiſme comme au commencement, mais avec réflexion & connoiſſance de cauſe.

La religion de ces mineurs n'avoit rien de bien particulier; elle étoit abſurde quant au dogme & quant au culte, comme celle de toute nation qui n'eſt pas éclairée de la révélation. Elle reſſembloit à la plupart des ſuperſtitions connues, par les notions groſſieres, mais aſſez juſtes, qu'elle donnoit de la vraie morale. La religion tendoit là, comme ailleurs, à rendre les hommes bons, & les prêtres quelquefois à les rendre méchants. Il eſt inutile de détailler toutes les pratiques ridicules dont ce culte étoit compoſé; mais je dois dire un mot du temple des Gnômes; car ils en avoient un très-conſidérable; j'obtins la faveur d'y être admis: voilà ce qu'il y avoit de ſingulier.

Un prêtre me prit par la main & me fit entrer dans une eſpece de corridor nullement éclairé, fait en coquille, tellement qu'au bout de quelques pas, je ne vis plus

Digitized by Google

aucun ſoupçon de clarté. On me fit rôder à tâtons dans un labyrinthe de détours, où l'homme le plus intelligent n'auroit pu ſe reconnoître. Pendant le chemin, de bonnes gens m'annonçoient que j'allois voir, dans le temple, la vraie lumiere du ciel; & ils ajoutoient, comme une choſe bien ſinguliere, que cette lumiere venoit d'elle-même, & non de l'huile. Ils me juroient que ſes rayons alloient découvrir à mes yeux des perſpectives céleſtes & la face de Dieu même. Ils étoient pénétrés de reſpect & d'un ſaint tremblement, en approchant de leur ſanctuaire.

Enfin nous arrivâmes à ce fameux temple, où je devois voir de ſi belles choſes. Il n'y avoit aucune lumiere, par conſéquent on n'y voyoit pas plus clair qu'avant la création du monde. Le prêtre qui m'avoit conduit, me fit proſterner la face contre terre ſur un parquet fort poli; le malheureux me tenoit le pied ſur la tête, afin que je ne puſſe remuer. On entonna des cantiques en l'honneur du dieu Grodinabondo, & j'entendis une eſpece de concert de voix & d'inſtruments qui paroiſſoient retentir du haut des airs dans le lointain, comme nos poëtes ſacrés nous peignent les concerts des anges.

Alors un homme, qui étoit ſans doute le grand-prêtre, ſupplia le dieu d'accorder la clarté. Tout-à-coup une voix s'écria:

Digitized by Google

Adorez, la lumiere va paroître ; & la lumiere parut. On m'ôta le pied de dessus la tête ; je levai les yeux, je les baissai soudain, confondu par le grand jour : je les relevai bientôt, & par degrés je parvins à soutenir les rayons du ciel. J'étois dans un édifice immense & circulaire, couronné d'une voûte semblable à celle du Panthéon, mais beaucoup plus haute. Le tout étoit d'or poli comme un miroir, tant le parquet, que la voûte & les murailles. Ce temple étoit une rotonde d'or. La voûte, percée au milieu, laissoit voir le ciel & le soleil, qui passoit devant l'ouverture circulaire. On sent quel effet ce spectacle devoit opérer sur des gens qui, accoutumés à vivre à la lueur des lampes, croyoient surnaturel cet éclat extraordinaire. Il se multiplioit par le poli des murs, qui sembloit mettre en feu tout l'édifice. Des miroirs, posés au dessus de l'ouverture de la voûte, comme ceux d'un optique, peignoient dans leur sein les objets extérieurs, & faisoient voir une perspective immense & champêtre, qui devoit entourer ce lieu. Tous ces objets formoient un spectacle intéressant pour tout le monde, & ravissant pour des Gnômes.

Le grand-prêtre dit : *Adorez la face de votre Dieu.* Je vis qu'ils prenoient le soleil pour Dieu même. Une voix cachée parla au nom de la Divinité ; & les Gnômes auroient juré que c'étoit le soleil lui-même

Digitized by Google

qui parloit. La voix ordonoit aux hommes de pratiquer la vertu, & d'apporter des préſents au temple. Je ſens tout ce qu'il y avoit de frappant dans de pareilles inſtructions. « Avez-vous vu, me diſoit mon » guide, un pays où Dieu ſe montre à dé» couvert, & parle lui-même aux hom» mes ? »

Les prêtres étoient gênés par les lumieres que je répandois. Un jour ils appellerent en hâte au temple les principaux de la ville, & les femmes qui avoient le plus de crédit. Tout le monde s'y rendit avec une grande inquiétude : j'y fus appellé comme les autres. A peine y fûmes-nous proſternés, que le trou d'en haut s'ouvrit ; tout-à-coup nous entendîmes le mugiſſement des vents, & la chûte d'une pluie épaiſſe, les éclairs dardoient coup ſur coup, & ſembloient mettre en feu le temple poli. Un tonnerre épouvantable faiſoit tout trembler, & le bruit ſembloit retentir dans des cavernes extérieures. Alors une voix, qui parut céleſte, prononça ces mots : « Tremblez, vous perſécutez mes » miniſtres, vous les empêchez d'amaſſer » des tréſors pour me les conſacrer, vous, » oſez ouvrir les yeux ; tremblez. »

Chacun ſe proſterna & trembla. Je ne ſuis pas peureux ; & un orage eſt quelque choſe de trop ordinaire chez nous, pour cauſer quelque émotion à un homme ; mais

Digitized by Google

j'avoue que, dans ce ſouterrain, le ſpectacle devoit être extrêmement impoſant aux yeux d'un peuple, ſur-tout, qui croyoit entendre la voix de Dieu lui-même. Ces pauvres gens demandoient, *que faut-il faire ?* Les prêtres leur diſoient : « Il » faut vous méfier de vos lumieres, ne pas » vous croire ſi aiſément plus ſavants que » vos peres, craindre de rien innover, » ſur-tout dans une matiere auſſi ſacrée » que la religion, ſentir enfin que vous » offenſez Dieu même, en ne révérant pas » ſes miniſtres. »

Tout le monde verſoit des larmes ameres, & promettoit de réparer ſa faute. Ils ſe traînoient vers l'endroit où la pluie tomboit ; chacun cherchoit à ſe baigner de cette eau céleſte. Les prêtres conſoloient ces Gnômes, en leur faiſant voir que puiſque Dieu daignoit leur parler encore, c'étoit un ſigne qu'il avoit deſſein de leur faire grace. En effet, la pluie ceſſa, l'orage ſe diſſipa, l'azur céleſte reparut, & le ſoleil montra ſa face lumineuſe. Le peuple fut comblé de joie. La voûte ſe referma, tout rentra dans l'ombre. Ce peuple, plus religieux que jamais, ſe crut plus qu'aucun autre ſous la protection immédiate du ciel. J'admirai le parti que ces prêtres adroits ſavoient tirer d'un orage : rarement ils manquoient cette occaſion d'en impoſer au grand nombre, quand

Digitized by Google

elle se présentoit.) Je ne pus m'empêcher de rire, en songeant que de malheureux mineurs, ensevelis sous la terre, privés de l'aspect du ciel, s'en croyoient le peuple chéri.

Cependant ils me firent bien vîte cesser de rire. Je les entendois autour de moi dire aux prêtres : « C'est ce malheureux » étranger qui nous a attiré la colere de » Grondinabondo : croyez-vous que son » sang appaise la Divinité ? » Ma vie dépendoit de ces saints ministres. Heureusement ils se contentèrent de répondre : *Attendez l'ordre du Seigneur.*

Celui qui m'avoit conduit au temple me reconduisit chez moi. Il paroissoit me haïr moins que les autres. En chemin il me disoit à l'oreille : « Malheureux ! n'êtes-» vous pas frappé du spectacle que vous » avez vu ? Pouvez-vous ne pas craindre » un Dieu irrité contre vous, & qui vous » annonce lui-même sa colere ? Changez de » conduite ; respectez l'Eternel dans ses » prêtres ; si non le peuple, sur qui vous » attirez son courroux, vous sacrifiera sur » son autel. » Je vis que le bon homme avoit cru me faire beaucoup de peur avec son orage. Je le remerciai le mieux que je pus de ses avis. Quand je fus rentré chez moi, le roi me dit : « Cher Merveil, fai-» tes réflexion, je vous prie, à ce que » vous avez vu, & laissez-vous toucher. »

Digitized by Google

Ma chere Almanzine me ſerra tendrement contre ſon ſein ; elle verſa beaucoup de larmes, & me dit qu'elle mourroit volontiers, ſi par ſa mort, elle pouvoit gagner mon ame à ſon Dieu. (Ce ſexe eſt toujours tendre & dévot.) Elle me fit ſentir d'ailleurs le péril que je courois de la part du peuple échauffé par les prêtres. Je ne pus m'empêcher d'être attendri par une voix ſi touchante.

Le lendemain matin, après un ſommeil balſamique, j'arrangeois dans ma tête le projet d'une partie de plaiſir que je voulois exécuter. Tout-à-coup je vois entrer un vieux petit bon homme de docteur, dont l'aſpect n'inſpiroit point la volupté. « Hé bien, me dit-il de l'air le plus ſaint » & le plus myſtérieux, que penſez-vous » de ce que vous avez vu hier ? — Ce » que j'ai vu hier eſt tout ſimple, lui ré» pondis-je ; j'ai vu mille fois pareille » choſe ſur la terre. Il n'y a rien là qui » ſorte de la nature. — Oh ! de la nature, » de la nature, me dit-il, je vous en fe» rai ſortir ; j'en ſuis ſortis moi-même. Je » ſuis mort il y a quatre ans. J'ai reſté » chez les morts huits mois, & j'ai vu » l'autre monde. » Je regardai cet homme entre deux yeux, pour m'aſſurer s'il rioit ou s'il extravaguoit. Je vis qu'il parloit très-ſérieuſement & d'un air intimement perſuadé. Je lui témoignai peu de crédulité.

Digitized by Google

« Oui, me dit-il, j'ai vu l'autre monde; » & ſi vous voulez que je vous procure la » mort, je vous le ferai voir auſſi. — » Quel eſt ce beau préſent dont vous vou- » lez me régaler ? lui dis-je : quoi, la » mort ! — Oui, reprit-il ; avec du poiſon » il ſera facile de vous la donner. Pour » Dieu ! conſentez que je vous empoiſon- » ne. — Hé ! mais voyez un peu l'imper- » tinent, m'écriai-je, tandis que je ſuis » occupé d'une partie de plaiſir que je » médite, me venir propoſer la mort, » comme une galanterie ! » Je ne pus m'em- pêcher d'éclater de rire à ſon nez. Il in- ſiſta, en m'aſſurant que ſi je doutois, il trouveroit cent perſonnes prêtes à me cer- tifier qu'elles étoient mortes comme lui. Je me rappellai que Pythagore ſe van- toit, dans les métamorphoſes d'Ovide, d'avoir jadis vécu ſous une autre forme, & par conſéquent d'avoir auſſi ſubi la mort. J'entrevis quelque analogie entre leur idée & cette fable. Mon docteur alla ſur le champ me chercher ſes témoins, & m'a- mena bientôt une vingtaine de perſonnes très-graves, qui m'aſſurerent toutes en ef- fet, avec les ſerments les plus ſolemnels, qu'elles étoient mortes & reſſuſcitées. On ſent bien que je ne crus pas qu'elles euſ- ſent réellement franchi ce terrible paſſage; mais je me diſois en moi-même : « Il » faut que ces gens-là ſoient bien ſtupi-

Digitized by Google

» des, ou que leurs prêtres soient des im-
» posteurs bien adroits ! »

Je fis jaser ces bonnes gens sur ce qu'ils avoient vu dans l'autre monde. Ils s'exprimerent dans un style oriental, où je ne fus presque rien comprendre, sinon qu'ils avoient à peu près vu, pendant leur prétendue mort, ce que nous voyons sur la terre ; mais il y avoit beaucoup de suite & de liaison dans tout ce qu'ils disoient, & beaucoup de conformité dans leur langage. Je renvoyai ces crédules mortels, en les remerciant du présent de la mort qu'ils vouloient tous me faire, & qu'ils me conjuroient d'accepter. Chacun d'eux avoit du poison à mon service.

A peine les eus-je congédiés, que je vis entrer ma chere Almanzine tout en larmes : elle se jeta à mes genoux, & me baisa la main avec la plus grande tendresse. « O mon cher ami, me dit-elle, » consentez à mourir, & permettez que » je meure avec vous ! —— Ni l'un ni » l'autre, ma chere, lui répondis-je avec » chaleur. » Elle insista avec plus de chaleur encore. « Que craignez-vous, me dit-» elle, si nous mourons ensemble ? nous » ressusciterons ensemble ; nous vivrons en-» semble dans l'autre monde ; nous y goû-» terons un bonheur ineffable ; nous y » jouirons l'un de l'autre. » Alors elle tira de dessous sa robe un vase rempli de poi-

Digitized by Google

ſon, me conjurant à mains jointes de vouloir bien l'avaler. On ſent que je refuſai conſtamment. « Hé bien, dit-elle, je vais » te donner l'exemple. » Elle alloit boire intrépidement ; je lui fis voler la taſſe des mains.

Elle m'entraîna vers le roi ſon pere, qu'elle pria de ſe joindre à elle, pour m'engager à m'empoiſonner. « Faites-lui » ce petit plaiſir, me dit le monarque, » d'un air aiſé, comme s'il eût été queſtion » de la choſe la plus ſimple ; elle va vous » en donner l'exemple. » Je frémis de l'idée de ſa mort. Non, m'écriai-je avec feu, je ne le ſouffrirai pas. » Le roi ſourit, & me dit à l'oreille : « Eh ! mon » enfant, êtes-vous ſi ſimple que cela ? » ne voyez-vous pas que ce poiſon n'eſt » qu'un ſoporatif très-doux ? me croyez-» vous capable de laiſſer mourir ainſi ma » fille de gaieté de cœur ? Vous ſentez » bien que cette idée d'empoiſonner & de » de reſſuſciter les gens, eſt un préjugé » qu'on laiſſe ſubſiſter, parce qu'on en tire » parti. Les honnêtes gens ſavent à quoi » s'en tenir. Au reſte, vous verrez de drô-» les de choſes ; c'eſt vraiment une par-» tie de plaiſir. » Il n'en fallut pas davantage pour me faire conſentir à tout. « Je » ſuis prêt, dis-je tout haut. » Almanzine me ſauta au cou, & m'embraſſa de joie.

Les prêtres entrerent ; ils ſe rangerent

Digitized by Google

en cercle, & nous placerent, ma maîtreſſe & moi, au milieu d'eux. On nous fit eſſuyer deux heures des plus ridicules cérémonies, & l'on nous donna enfin la potion ſolemnelle. C'étoit une eſpece d'opinion. Almanzine la ſaiſit, & en but avidement la moitié. Elle me préſenta le reſte que j'avalai ſans crainte. Je ſentis bien vîte un froid aſſoupiſſement. On nous mit enſemble ſur un lit ; nous y reſtâmes quelque temps aſſis, les bras entrelacés, tandis qu'on prononçoit, autour de nous, les prieres les plus graves. Enfin nous nous étendîmes ſur le lit, & nous nous endormîmes dans les bras l'un de l'autre. Notre ſommeil fut auſſi profond qu'une léthargie.

J'ignore combien de temps je reſtai dans cet état. Quand je m'éveillai, je me trouvai confondu & comme enſeveli dans l'ombre la plus épaiſſe. J'avois, dans ma main, la main d'une femme : c'étoit celle d'Almanzine qui dormoit encore. Je connus au tact, que nous étions chacun ſur une eſpece de fauteuil ſuſpendu & balancé dans l'air. J'entendois un ſifflement, comme ſi nous avions fendu l'air par notre chûte précipitée. « Où ſuis-je ? m'écriai-» je. — Paix, me répondit un perſonnage » inviſible, nous ſommes au dernier jour » de marche. Il n'y a que deux mois & » demi que nous deſcendons, nous allons » bien, nous voilà bientôt au centre de la

Digitized by Google

» terre. » Cependant nos conducteurs chantoient & raiſonnoient entr'eux ſur tous les objets qu'ils prétendoient voir paſſer devant leurs yeux. Almanzine s'éveilla : elle me ſerra la main de toutes ſes forces en tremblant. « O mon cher Merveil ! où ſommes-nous ? me dit-elle. —— « Je l'ignore, lui » répondis-je ; mais je conçois qu'on veut » nous faire accroire que nous deſcendons » chez les morts. O mon ami, reprit-elle, » adorons le grand Dieu Grondinabondo. » — Voilà le promontoire des ſonges, di» ſoit l'un de nos guides. — Voilà le lac » des ſoupirs, diſoit l'autre. — Vois-tu là» bas, diſoit un troiſieme, le cap des eſ» pérances de cour ? Je crois qu'il n'arri» vera jamais. » Ma compagne m'embraſſoit à chaque nom de pays nouveau. « Re» marquez, diſoit-elle, comme ces om» bres de matelots voient tout, tandis que » nous ne voyons rien. N'eſt-ce pas là en» core un miracle. Refuſerez-vous à pré» ſent de croire à la ſainteté de notre » culte ? » Innocente créature ! elle ne s'appercevoit pas qu'elle avoit les yeux bandés comme moi.

Le roi m'avoit défendu de lui découvrir le myſtere ; je me taiſois. « Voilà une » contrée bien chaude que nous allons paſ» ſer, nous crierent nos guides ; tenez-vous » bien, car nous la traverſerons fort vîte ; » autrement nous ſerions ſuffoqués, &

Digitized by Google

» nous dormirions pour long-temps. » N'étoit-il pas plaisant que ces gens qui prétendoient que nous étions morts, feignissent de craindre pour nous la suffocation ? Nous fûmes en effet chauffés cruellement. On nous dit que nous passions devant le *Tabir*, qui est l'enfer de ce peuple. De là nous passâmes, selon nos conducteurs, devant un pays très-froid, à leur dire. Nous sentîmes en effet un air gelé autour de nous ; ensuite on nous dit : « préparez-vous à traverser de haut en » bas, l'eau d'un grand fleuve qui a six » cents pieds de profondeur. C'est là que » les ivrognes sont condamnés à s'ennuyer. » Alors on nous mit à la bouche une trompe, afin que nous ne puissions nous noyer, tout morts que nous étions supposés ; & nous sentîmes qu'on nous enfonça dans l'eau. Nous y restâmes bien dix minutes, pendant lequel temps on prétendit que nous descendions. C'étoit là un voyage à peu près dans le goût de celui qu'on fait faire aux récipiendaires francs-maçons. Je conçus que les coquins, dans l'ombre où ils nous jouoient à leur gré, tantôt approchoient de nous des matieres très-chaudes, pour nous faire accroire que nous traversions un pays chaud ; tantôt nous entouroient de glace, à quelque distance, pour nous persuader que nous étions dans un pays froid ; & tantôt enfin nous plongeoient

Digitized by Google

dans quelque cuve profonde, pour nous faire imaginer que nous paſſions à travers la profondeur de l'eau. Je ſavois à quoi m'en tenir ; mais Almanzine croyoit fermement que nous parcourions ſucceſſivement tous les pays qu'on nommoit ; & que nous deſcendions réellement, depuis un mois, dans les entrailles de la terre. Il ne m'étoit pas permis de la détromper, & j'en étois fâché.

Enfin nous arrivâmes dans un lieu que les Gnômes appellent *le Tamner*, & qui eſt comme une eſpece de purgatoire ; ils y enfermoient leurs criminels, en leur faiſant accroire qu'ils étoient morts, pour s'épargner la peine de leur arracher la vie. Il n'y a dans ce triſte ſéjour aucun ſoupçon de lumiere, & l'on me permettra de donner à ſes habitants le nom de *peuple Taupe*, pour les diſtinguer du *peuple Gnôme*, chez lequel du moins on jouit de la clarté des lampes. On perſuade à ces honnêtes gens qu'ils ſont là en purgatoire. Le mot *Tamner* veut même dire, dans la langue de ce pays, *lieu d'expiation*. Il y a un *Tamner* pour les hommes, & un autre pour les femmes. On ne veut point qu'ils communiquent enſemble, parce qu'ils pourroient peupler ; & comment nourrir tout ce monde ? Mais on laiſſe, de temps en temps, les meilleurs & les plus ſains de ces *hommes taupes*, s'unir avec des fem-

Digitized by Google

mes, dans un petit ſanctuaire. On accorde cette faveur tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Un homme entre d'un côté, une femme de l'autre; il y a un petit lit, au lieu d'autel, & là ce couple fait à tâtons ce que nous faiſons ordinairement à tâtons nous-mêmes. Les enfants qui proviennent de ce ſaint commerce, nés dans les ténebres, n'ont aucune idée de la lumiere; mais auſſi ils n'en ont aucun beſoin. Ils ſont à l'ombre preſque tout ce que nous faiſons au jour, ſentent l'air ambient des murs & des autres corps, & ont, pour ainſi dire, des yeux au bout des doigs. Ce ſont des indigeſtes qui adminiſtrent tout, dans ce ſombre empire.

Nous fîmes avec eux, à tâtons, un aſſez bon repas. Je les queſtionnai beaucoup; ils avoient des idées qui n'appartenoient qu'à eux.

Ma chere Almanzine étoit fatiguée, elle s'endormit; je trouvai ſous ma main, en tâtonnant, une jeune fille née dans ce noir ſéjour. Elle avoit le ſon de voix le plus touchant: elle étoit grande, & de la taille la plus ſvelte. Comme on ſe touche là pour ſe reconnoître réciproquement, elle me paſſa ſur le viſage, une main dont la forme étoit charmante, à en juger par le tact. Je ſentis la peau la plus fine ſe gliſſer ſur mes levres; je la baiſai. Je lui tâtai pareillement ſon joli minois, qui

Digitized by Google

me parut doux comme du ſatin. Elle m'aſſura que je reſſemblois ſinguliérement à un certain Termodille, qu'elle avoit beaucoup aimé; &, qu'en me paſſant un air étranger, elle me trouvoit plus beau que lui. Je lui dis qu'elle avoit, au bout de ſes doigts, des yeux qui m'étoient bien favorables. Je reconnus en elle une certaine impreſſion de tendreſſe, qui m'intéreſſa vivement pour elle; je la fis beaucoup parler; ſa voix m'alloit au cœur. Je lui donnois dans mon imagination, la figure la plus ſéduiſante. J'étois attendri juſqu'à ſoupirer; elle ſoupiroit auſſi. Nous en vînmes aux plus douces careſſes; je me reprochai de faire infidélité à ma chere Almanzine, étant ſi près d'elle; mais il y avoit quelque choſe de ſi piquant dans mon tête-à-tête avec la chere petite Tatonille (c'étoit ſon nom traduit en françois,) elle avoit des préjugés ſi plaiſants, qu'il n'étoit pas poſſible de ſe refuſer aux charmes d'une pareille paſſade. Je vis en la queſtionnant, que, privée de la lumiere & de mille autres avantages, elle ne deſiroit preſque rien. Ses confreres ne deſiroient pas plus qu'elle. Tant il faut peu de choſe pour faire notre bonheur! Je réſolus bien de ne pas laiſſer là cette chere innocente.

Après le repas, on nous fit boire un nouveau ſoporatif, qui nous replongea dans le plus doux ſommeil. J'ignore com-

Digitized by Google

bien de temps je dormis ; je ſais qu'avant mon réveil j'étois occupé des ſonges les plus gracieux, & qu'il me ſembloit voir la lumiere. Je la voyois en effet. J'ouvris les yeux, je m'apperçus que j'étois couché ſur un lit de feuilles de roſes, entre les bras de ma chere Almanzine, ſous un berceau de myrte & de jaſmin. Les rayons dorés du ſoleil levant perçoient légérement entre les feuillages. J'entendois le chant des oiſeaux, qui célébroient le jour naiſſant. Je voyois voltiger de brillants papillons. J'entendois gazouiller un ruiſſeau pur, qui couloit près de moi ; le ciel ſe peignoit dans ſon onde. Quel ſpectacle, au ſortir du ſouterrain des Gnômes, & de l'ombre impénétrable de leur purgatoire ! J'avoue que le plaiſir qui me pénétra, me fit un moment oublier mon Almanzine. Je me levai avec tranſport, je ſortis du berceau ; je vis la belle nature dans toute ſa pompe. J'apperçus le ſoleil... Frappé d'une profonde vénération, je me proſternai involontairement ſur la terre, & j'adorai l'aſtre de la lumiere, l'image viſible de l'Eternel. Il faut en convenir, les ſenſations qui me frapperent dans ce moment ſont des plus délicieuſes que j'aie jamais éprouvées. Oh ! que la nature eſt belle ! Oh ! quel palais le créateur nous a donné ! Oh ! combien nos plaiſirs factices ſont au deſſous de ces délices !

Digitized by Google

Telles étoient à peu près les réflexions que je faisois confusément dans l'extase muette où j'étois plongé. Je pensai enfin à ma chere Almanzine ; je sentois que mon plaisir redoubleroit, si elle le partageoit ; je rentrai dans le berceau. Qu'elle étoit belle ! Un seul voile de gaze couvroit & laissoit transpirer ses appas ; sa peau, plus blanche que l'albâtre ; nuancée d'une tendre couleur de roses, éblouissoit mes yeux. Le baume du sommeil, la fraîcheur du repos, la fleur de la santé, la sérénité du lieu, tout faisoit naître en moi des desirs embrasants. J'imprime un baiser de feu sur les levres de mon amante ; elle s'éveille, elle ouvre ses beaux yeux, elle voit la lumiere, & reste abymée dans une extase céleste. Je tombe à genoux auprès d'elle, la bouche collée sur sa main. « Où suis-je ? » dit-elle. Cher Merveil, est-ce toi ? Ah ! » la joie !... voilà le plaisir des bienheureux... » j'en mourrai. » Je la serre dans mes bras, je l'aide à quitter son lit, je la conduis hors du berceau. Elle leve les yeux, elle voit le soleil, elle tombe sur mon sein, presque évanouie. Je jugeois du torrent de délices qui l'inondoit, par la volupté que j'éprouvois moi-même. La sienne devoit être mille fois plus grande, parce que tout étoit nouveau pour elle. On ne décrit point de pareilles sensations.

Elle s'accoutuma par degrés à ce grand

Digitized by Google

ſpectacle, & ſon plaiſir devint plus calme, ſans être moins délicieux. Elle regardoit autour de nous, elle admiroit tout, les feuilles & les fleurs, le gazon qu'elle fouloit, les oiſeaux qui chantoient. Elle ſe pencha ſur l'eau pure du ruiſſeau ; elle y vit ſon image, & elle me regarda tendrement. A chaque objet qui la frappoit, à chaque plaiſir qu'elle éprouvoit, il y avoit toujours un regard pour moi.

Almanzine étoit raviſſante dans ce bocage où tout inſpiroit la volupté. Je ne ſais ſi ma Julie m'embraſa jamais d'autant de feux. Je reconduiſis cette belle Gnômide dans le cabinet de verdure ; je l'étendis ſur le lit de fleurs ; elle dut voir dans mes yeux l'impreſſion des deſirs les plus dévorants. J'avois toujours été fort reſpectueux devant elle ; ſon ſexe & ſon rang m'impoſoient la plus grande réſerve ; mais là, je ne fus plus maître de l'ardeur qui me conſumoit, & je haſardai quelques careſſes un peu hardies. Je m'attendois à être foudroyé de ſes regards ; je les vis ſereins, & même reconnoiſſants. Elle ſe félicita de l'honneur que lui avoit fait le dieu Grondinabondo, de la choiſir pour contribuer à mon bonheur ; &, voyant que je recevois toutes ſes faveurs comme des graces : « Ah, mon cher ami, me dit-elle, » vous êtes bien bon de me ſavoir gré de » ce que je conſens à ma félicité ! J'étois

» obligée

Digitized by Google

» obligée de contraindre mes desirs dans » l'autre monde ; mais ici, c'est le séjour » des récompenses & de la volupté. Nous » jouissons du pur commerce des ames. » C'étoit là le nom qu'elle donnoit aux voluptés physiques dont je m'enivrois avec elle. La pauvre enfant ! elle ne me refusoit rien ; &, en m'accordant tout : « comme » tout cela paroîtroit drôle, disoit-elle, si » j'étois encore en vie ! avec quelle peine » je serois obligée de résister ! Mais ici plus » de contrainte. » Elle se livroit donc à toutes mes caresses ; & si de temps en temps, uniquement par une habitude de pudeur, il lui échappoit un soupçon de résistance, elle m'en faisoit sur le champ ses excuses, rejetant cela sur le malheur qu'elle avoit d'être encore trop récemment privée de son corps. Quels moments ! ah, grand Dieu ! Ce plaisir que je lui donnois étoit aussi nouveau pour elle, que celui de la lumiere. Il fut aussi adorable pour moi que pour elle. J'étois hors de moi : je m'écriois tout haut, *ma chaire Almanzine !* Et je disois tout bas en moi-même : *pardonne, ma Julie.*

Tandis que nous étions dans l'enchantement, une musique enivrante, qui se fit entendre autour de notre berceau, ralluma chez nous le flambeau de la volupté, malgré les rayons du jour, qui sembloient devoir le bannir. Nous nous levâmes enfin ;

Digitized by Google

je vis une bande de muſiciens, tous de la jeuneſſe la plus vermeille & la plus éblouiſſante des deux ſexes. On nous ſervit un repas, dont les mets exquis, ſans être recherchés, donnoient un nouvel agacement à nos deſirs; au ſortir de table, nous nous promenâmes dans ce charmant ſéjour: nous vîmes des objets, que la novice Almanzine trouvoit céleſtes, & qui ſurpaſſoient mes idées à moi-même, quoique j'euſſe vu tant de choſes, & goûté tant de plaiſirs. Les deux ſexes étoient d'une beauté ſupérieure: à peine Almanzine étoit-elle la plus belle des jeunes filles: il n'y en avoit pas une avec laquelle je n'euſſe oublié volontiers ma Julie, pendant un quart-d'heure.

Je ne vis jamais un ſéjour auſſi raviſſant. Le ſite m'en paroiſſoit enchanteur; c'étoit un vallon à peu près quarré, de quelques lieues d'étendue, qui ſurpaſſoit en délices celui de Tempé; tout ce que la nature & l'art peuvent étaler d'agréments, s'y trouvoit raſſemblé ſans prodigalité; de ſorte qu'on y rencontroit la jouiſſance dans la ſatiété. Qu'on prenne les jardins d'Armide & tout ce qu'ont ſongé les poëtes ſur l'Eden & les Champs-Eliſées, & l'on n'aura qu'une imparfaite idée de ce charmant aſyle. Il eſt entouré de tous côtés de hautes montagnes, qui l'enferment & en font un réduit unique. Là, ſéparé du reſte de l'univers, on trouve le bonheur. Je n'ai jamais vu nulle part

Digitized by Google

mener si joyeuse vie ; & ce qu'il y avoit de plaisant, c'est que tous ceux qui la menoient le croyoient morts. Ils s'imaginoient être dans un paradis, & c'en étoit bien un. Il n'y avoit pas là une fille qui ne fût jolie ; je le répete pour cause, c'étoit la fleur de la nation. Je vis tous les prêtres du peuple Gnôme. « Quoi ! m'écriai-je tout étonné, » y a-t-il eu quelque peste qui ait fait » mourir tous les prêtres ? —— Non, me » répondit une jolie dévote ; ces saints per- » sonnages ne sont point morts, ils vivent » tous les jours dans l'autre monde que » nous avons quitté ; mais aussi, pour » récompenser leurs vertus & leurs travaux, » Dieu leur accorde la grace de pouvoir, » chaque jour, venir tout vivants dans ce » monde-ci ; eux seuls ont ce privilege. » Je compris toute l'étendue de l'adresse de ces ingénieux ministres, je vis leur but dans le choix qu'ils faisoient des plus jolies filles, pour leur procurer une prétendue mort, & les conduire dans cet asyle, où ces rusés trompeurs avoient établi leur serrail.

La dévote avec qui je causois, étoit fraîche & vraiment appétissante, je recevois d'elle volontiers des lumieres sur tout ce qui concernoit ce pays de fées. « Je vois » beaucoup de jeunesse ici, lui dis-je une » fois ; tout y porte à la volupté ; sans » doute l'amour n'y est pas étranger, &

Digitized by Google

» l'on y goûte même quelques-uns de ſes
» plaiſirs ? — On les goûte tous, me
» répondit-elle. Cette paſſion, qui eſt ſi
» profane dans l'autre monde, où l'on ne
» deſire que des délices charnels, s'épure
» dans celui-ci, où l'on ne ſe propoſe que
» des voluptés ſpirituelles. C'eſt une pure
» union des ames; mais comme nous avons
» l'apparence d'un corps, qui ſemble même
» palpable, ainſi que vous devez l'obſerver,
» nous éprouvons des ſenſations qui reſſem-
» blent parfaitement aux plaiſirs ſenſuels
» & matériels que nous pourrions goûter
» dans l'autre vie; & plus nous avons ſu,
» pendant notre pélerinage, nous priver
» de ces plaiſirs alors défendus, plus nous
» en jouiſſons dans ce ſéjour, où ils ſont
» épurés & permis. — Mais, lui dis-je,
» les prêtres doivent être malheureux ici;
» parce qu'enfin, il eſt dans la nature qu'ils
» deſirent des voluptés que vous leur refu-
» ſez ſans doute, puiſqu'ils ont un corps?
» D'ailleurs ils ſont trop honnêtes. —
» Point du tout, répondit-elle, ils ſont
» ici cenſés tout eſprit; tous les plaiſirs
» ſont purs pour eux, comme pour nous;
» & nous nous ferions un très-grand ſcru-
» pule de les leur refuſer. D'ailleurs, ne
» ſont-ils pas ici nos rois? Leur royaume
» n'eſt pas de la terre, il eſt de ce monde-ci.
» Leur pouvoir eſt de l'ordre ſpirituel;
» purs eſprits, nous leur devons l'obéiſſance

Digitized by Google

» entiere; & nous nous disputons la gloire » de servir à leurs passe-temps. Ce petit » délassement leur est trop dû, pour toutes » les fatigues qu'ils essuient continuellement » chez nos freres les vivants. » *Oh! les fourbes!* me disois-je en moi-même, avec leur pur commerce des ames, ils faisoient des enfants.

J'avois des conversations régulierement tous les matins avec ma dévote, & elle continuoit de m'enseigner tous les usages de ce charmant Elisée. Je lui demandai ce que signifioient plusieurs décorations qu'elle portoit, & qui ressembloient à des marques de dignité. « Ces trois rubans que vous » me voyez, dit-elle, annoncent que trois » prêtres ont daigné visiter la nuit leur » très-humble servante. Ces trois petits » cordons, qui bordent chacun d'eux, » font connoître que ces glorieux amants » m'ont honorée, chacun trois nuits, de » leurs complaisances; & les trois points, » dont ces rubans sont marqués, indiquent » qu'ils ont bien voulu s'oublier avec moi » trois fois chaque nuit. Les petits trous » désignent les embrassements des laïques » morts comme moi. Cette couronne que je » porte, annonce que le grand-prêtre, lui-» même, a daigné laisser tomber sur sa » plus humble servante, ses augustes fa-» veurs. Le ciel n'a pas voulu qu'un fruit » desiré couronnât les embrassements sa-

Digitized by Google

» crés de ce ſaint perſonnage : les années » accumulées ſur ſa tête ne l'ont pas per- » mis ; ſans cela, tout cet empire me re- » connoîtroit pour ſa ſouveraine ; mais au » moins je porte autant de marques de » dignité que les plus honorées de mes » compagnes, comme vous pouvez vous » en aſſurer par vos yeux ; & je puis me » flatter que mes enfants occuperont les » premiers trônes du monde. »

« Qu'appellez-vous vos enfants ? lui » dis-je. — Oui, répondit-elle, j'en ai » eu trois du commerce dont noſſeigneurs » les prêtres m'ont honorée ; & vous devez » ſavoir que tous les enfants qui naiſſent » de nos ſaints pontifes avec nous, ſont » remis à des étrangers vivants, pour aller » occuper tous les trônes de l'univers. — » Mais, puiſque vous êtes morts, lui dis-je, » comment pouvez-vous faire des enfants ? » ce ne ſont donc que des ombres comme » vous !? — Oh ! me répondit-elle, » noſſeigneurs les prêtres étant vivants, » viennent ici en corps & en ame : leurs en- » fants ont un corps au moins de leur part, » mais de leur part ſeulement ; ce qui ne » forme réellement qu'un demi-corps ; » c'eſt-à-dire, une ſubſtance plus pure & » plus vaporeuſe que celle des hommes or- » dinaires. Ce ſont des eſpeces de demi- » dieux, que les vivants adorent. Quant aux » enfants que nous avons des hommes morts

Digitized by Google

» comme nous, ce ſont de petits amours » qui diſparoiſſent ; je ne ſais ce qu'ils » deviennent. Sans doute ces eſprits épurés » vont prendre une nouvelle exiſtence parmi » les vivants, & former ce qu'on appelle » de grands hommes. De là viennent pro- » bablement la plupart de nos prêtres. » Cette croyance de ma dévote étoit plaiſante ; mais j'ai ſu depuis que ces coquins enlevoient ces enfants dans leur bas-âge, & qu'ils les vendoient, auſſi-bien que ceux qui naiſſoient d'eux-mêmes, à des étrangers qui en faiſoient leurs valets ; de ſorte que ces petits demi-dieux, qui devoient occuper tous les trônes du monde, étoient des marmitons dans les cuiſines des hommes. Les prêtres n'élevoient que les jeunes filles qui promettoient d'être les plus jolies : en général, il n'y avoit que de la jeuneſſe dans ce riant ſéjour. On y gardoit tout au plus quelques vieilles ſibylles, pour avoir ſoin des jeunes filles. Pour les autres femmes, dès qu'elles étoient un peu mûres, on les faiſoit reſſuſciter ; c'eſt-à-dire qu'on les renvoyoit chez les vivants, où elles racontoient, juſqu'à leur dernier moment, toutes les belles choſes qu'elles avoient vues tandis qu'elles étoient mortes.

Ma dévote ſe paſſionnoit continuellement en me rapportant ces détails. Elle me fit entendre que, ſi je daignois l'honorer, elle ſeroit très-reconnoiſſante, & qu'elle

Digitized by Google

porteroit avec plaiſir une nouvelle marque de dignité de ma part. Je ne pus me diſpenſer de faire pour elle une nouvelle infidélité à ma chere Almanzine.

Il étoit défendu de monter au haut des rochers qui entouroient cet Eden, ſous peine de retourner ſur le champ dans l'autre monde; & il n'y avoit pas d'exemple que perſonne eût jamais enfreint cette défenſe. Ce bienheureux obſtacle ne ſervit qu'à me donner la curioſité de voir ce qu'on ne vouloit pas qui fût vu. Je montai donc aux ſommets interdits; mais, pour n'être pas découvert, je choiſis un endroit où perſonne ne pût me découvrir. J'eus beaucoup de peine à parvenir à la cime deſirée. Le chemin étoit impraticable. Je ne crois pas que, parmi ce peuple de morts, il y en eût un ſeul aſſez ingambe pour monter là. Ainſi la défenſe étoit faite pour être obſervée. Au ſommet, le ſpectacle étoit admirable. La mer baignoit de trois côtés le pied des montagnes. Du quatrieme côté, il y avoit un foſſé profond, ou plutôt un abyme qui ſéparoit ces monts d'une plaine fort agréable, terminée par d'autres montagnes, au-delà deſquelles j'ignore ce qu'on trouvoit. La nature & l'art avoient travaillé à rendre le roc perpendiculaire du côté de la mer; ce ſéjour étoit donc bien exactement fermé, & il eût fallu des ailes pour s'en échapper. Etoit-ce la pointe

Digitized by Google

d'une isle ou d'un cap ? c'est ce que j'ignore. La mer présentoit un bel aspect. Je vis beaucoup d'isles voisines qui s'élevoient au dessus de l'eau, comme autant de bouquets ; mais je n'apperçus pas un seul vaisseau. J'ai toujours aimé les hauts lieux ; mon ame semble s'y étendre avec la perspective. Je passai plusieurs heures à jouir de celle-ci. L'appétit m'obligea enfin de quitter ce beau spectacle. Je redescendis avec autant de peine que j'étois monté. Je regagnai le logis, où je trouvai Almanzine toute en larmes, qui trembloit qu'il ne me fût arrivé quelque malheur. « Il n'y en a point, lui » dis-je, à redouter dans ce séjour. Crai- » gnez-vous qu'on ne me tue ? ne suis-je » pas mort, selon vous ? — Cela est vrai, » me répondit-elle en essuyant ses larmes ; » & je lui donnai un baiser.

Je trouvai le roi, qui étoit venu dîner avec nous ; il est le seul des laïques qui ait le privilege d'entrer dans ce séjour, sans essuyer la cérémonie de la prétendue mort ; mais il ne se soucie pas beaucoup de jouir de cette prérogative, parce que, comme ce lieu est l'empire des prêtres, il s'y trouve au dessous du plus simple prestolet. Cependant nous obtînmes de lui qu'il restât avec nous quelques jours. Je ris bien avec lui des préjugés de ces morts, de toutes ces prétendues ombres, parmi lesquelles il y en avoit de fort épaisses. Sa fille me de-

Digitized by Google

manda où j'avois été pendant mon éclipſe. Je lui confeſſai bonnement que j'avois monté ſur les montagnes. « Bon Dieu! s'écria-» t-elle en frémiſſant; » & ſon pere ſourit. Je dis à mon amante que le ſpectacle que j'avois vu étoit la plus belle choſe du monde, & que je voulois l'y mener. Elle frémit encore. « Et que crains-tu, lui dit » ſon pere? la peine portée contre qui » enfreint la défenſe, eſt de retourner à la » vie. N'y veux-tu pas retourner? — » Pourquoi ne pas reſter ici, répondit-» elle, ſi mon cher Merveil y veut reſter » avec moi? — Non, lui dis-je, ma » chere princeſſe: il faut que je repaſſe » dans le ſéjour des vivants. — Je vous y » ſuivrai donc, reprit-elle en ſoupirant. » Après cela il ne nous fut pas difficile, entre le roi & moi, de l'engager à voir le haut des monts. Il nous le fut beaucoup plus de la hiſſer juſques-là; mais nous fûmes bien récompenſés de cette peine, par le plaiſir de la voir abymée dans l'extaſe, à la vue de ce ſpectacle immenſe. Qu'on ſe figure l'effet qu'il devoit produire ſur une perſonne qui avoit paſſé toute ſa vie dans un ſouterrain.

Je me plaiſois à obſerver les démarches des prêtres, & je découvris bientôt comment ils alloient & revenoient d'un monde à l'autre, ſelon l'idée de ces bonnes gens. Ils ne le faiſoient guere de jour. Le reſ-

Digitized by Google

pect qu'on avoit pour eux, ne permettoit pas d'épier leurs démarches ; & d'ailleurs ils défendoient, sous peine de retourner à la vie, d'approcher d'eux pendant la nuit. Alors, chaque mort s'éloignoit respectueusement, dès qu'il les entrevoyoit. Je me fis en secret un habit de prêtre, dont je m'affublois quelquefois dans l'obscurité. Grace à ce vêtement, le peuple fuyoit à mon aspect, & je rodois à mon aise de tous côtes pour faire mes observations. Enfin, je découvris un soir un prêtre qui s'esquivoit ; je le suivis sans qu'il s'en apperçût. Je le vis se glisser adroitement dans une fente qui étoit au pied d'un rocher, & que des feuillages couvroient si bien, que j'eus de la peine à la trouver, après y avoir vu moi-même entrer le prêtre.

Au bout d'une heure ou deux, j'allumai une petite lanterne sourde, & je m'engageai moi-même dans l'ouverture du roc. J'attachai à l'entrée un fil ; pour ne pas m'égarer ; & je m'enfonçai sous la voûte, en défilant mon peloton. Je m'avançai dans un labyrinthe de détours entortillés, s'il en fut jamais, où je me serois perdu mille fois, sans mon fil secourable. Je parvins bientôt à un petit fossé très-profond, mais peu large. Je trouvai là une planche qui me servit à le passer, & j'allai en avant. A peine avois-je fait quelques pas au-delà du fossé, que j'entendis tout-à-coup, au-

Digitized by Google

tour de moi, des cris épouvantables. J'aperçus plusieurs figures effrayées qui se sauvoient sous des cavernes, & je reçus bientôt sur les mains un grand coup de chapeau, qui fit tomber ma lumiere & l'éteignit. Je conjecturai que ce coup venoit d'un prêtre; & que les ombres effrayées, que j'avois apperçues, étoient des habitants de ce que j'ai appellé le *Tamner* ou purgatoire.

Parmi ces figures épouvantées, j'en avois distingué une charmante, qui ne pouvoit appartenir qu'à ma chere Tatonille. La voix touchante que je lui avois connue ne devoit aller qu'avec ce joli visage; je crus même reconnoître cette voix chérie, dans le cri qu'elle poussa. Je m'avançai vers elle à tâtons, & je la rejoignis; elle tremblioit de tous ses membres. « Ne craignez » rien, lui dis-je, ma chere Tatonille. » Votre cœur ne vous dit-il point qui je » suis? » Elle me reconnut à la voix. »Est-ce vous, dit-elle, mon cher Merveil?» & elle me serra la main. Je la pressai dans mes bras, & je l'embrassai. « Mais est-ce » vous, reprit-elle, qui venez de nous » causer cette sensation épouvantable, qui » a affecté si vivement mes yeux? Est-ce » là ce que vous appellez voir? Est-ce là » ce nouveau sens dont je n'avois aucune » idée? — Oui, vous avez vu, lui dis-je, » ma chere Tatonille, & c'est moi qui

Digitized by Google

» vous ai apporté la lumiere. — Mais êtes-
» vous, reprit-elle, un esprit céleste ou
» infernal ? — Je viens, lui répondis-je,
» de ce que vous appellez le ciel, pour
» vous y conduire : suivez moi. » Elle me suivit. Je n'avois pas perdu mon fil ; il me servit de guide pour la conduire vers l'Elisée. Je marchai à tâtons & très-doucement, de peur de tomber dans le fossé qui n'étoit pas loin. « Rangez-vous
» derriere moi, lui dis-je, sinon vous
» pourriez faire un saut terrible. — Parlez-
» vous, répliqua-t-elle, du *pas insurmon-*
» *table ?* (c'est ainsi qu'elle appelloit le
» fossé.) Je vous conduirai jusqu'au bord ;
» mais on ne peut aller au-delà ». Je conçus que ces bonnes gens qui n'avoient pas vu l'autre bord, quoiqu'il fût si voisin, devoient ignorer qu'il existât, & n'être pas tentés de faire le saut. Elle m'y conduisit lestement, comme si elle eût vu clair, & s'arrêta justement sur le bord, en disant : *nous y voilà*. Je trouvai aisément la planche. Je prends ma petite aveugle sous mon bras ; je passe le fossé, & bientôt nous arrivons au bout de cet obscur chemin. Je mets la main sur les yeux de Tatonille, afin qu'elle ne voie le jour que quand elle sera dehors. Je la fais entrer enfin dans l'Elisée ; je leve ma main, & je lui donne la lumiere.

Elle eut le malheur que le soleil lui

Digitized by Google

battit à plomb ſur les yeux dans ce moment fatal ; elle tomba évanouie : cela étoit naturel ; & j'aurois dû le prévoir. Une perſonne qui n'a jamais vu le jour, doit ſe trouver en effet dans un terrible état, à l'aſpect ſubit de ce déluge de lumiere. Me reprochant ma précipitation, je pris la chere enfant dans mes bras, je la portai au fond d'une petite grotte ſombre, tapiſſée de verdure. Je la fis revenir à elle-même. « Où ſuis-je ? s'écria-t-elle. Quel embraſement m'a frappé les yeux ? » Elle étoit reſtée dans un tremblement convulſif, & fermoit ſes paupieres de toutes ſes forces. « Ah ! ma chere ame, lui dis-je tendrement, ne vous alarmez pas. — Ah ! cruel, me répondit-elle, vous avez juré ma mort ! que vous ai-je fait ? — Ma chere Tatonille, lui répondis-je, vous ne me rendez pas juſtice ; je ne veux que votre bonheur. — Et vous voulez me brûler vive ! repris-elle. Vous m'avez tranſportée dans les enfers. — Non, repartis-je, ce que vous avez pris ſans doute pour du feu, n'eſt que la lumiere du ſoleil dont je vous ai parlé, qui a pu bleſſer votre vue, parce qu'elle n'y eſt pas accoutumée ; mais je viens de vous éloigner de cet aſtre éblouiſſant ; & dorénavant, je ne vous ferai voir le jour que par degrés, & de maniere à ne pas fatiguer votre vue. Vous êtes à préſent

» dans un endroit à peine éclairé : ouvrez » les yeux, ma chere. — Plutôt mourir » cent fois, répondit-elle vivement. » Et elle appuya ſa main ſur ſes paupieres avec obſtination. Je priai, je pleurai preſque, je lui baiſai ſes cheres petites mains qu'elle avoit très-jolies. Enfin j'obtins qu'elle ouvriroit les yeux. Elle le fit. Il n'y avoit ſous la grotte qu'un foible jour, qu'elle trouvoit fort conſidérable. Elle roula ſes deux prunelles d'un petit air ſtupide, comme quelqu'un qui ne ſait pas voir. « Queſt-ce » que j'éprouve, me diſoit-elle ? Ah ! mon » cher Merveil ! pour Dieu, ne m'aban- » donnez pas ! »

D'abord elle ne fixoit rien. « De tout » ce qui me frappe, qu'eſt-ce qui eſt vous, » me diſoit-elle ? Eſt-ce cette grande figure » qui eſt ſi près de moi, qui me ſemble » faire partie de moi-même ? — C'eſt moi » qui vous embraſſe, lui répondis-je ; & » je l'embraſſai. Je ne diſtingue encore » rien, reprit-elle ; j'éprouve des ſenſa- » tions toutes nouvelles pour moi ; des » plaiſirs d'un ordre ſupérieur, mais qui » me frappent trop péniblement. — Vous » vous y accoutumerez, lui répliquai-je, » alors vous en ſerez enchantée. »

A meſure qu'elle voyoit mieux, elle avoit plus de plaiſir ; & à chaque inſtant elle me donnoit un baiſer ſi tendrement, qu'il ſembloit que ce baiſer m'étoit appuyé

Digitized by Google

ſur le cœur même. Je reconnus, dans ſa façon de voir progreſſivement, toutes les nuances que j'avois lues dans des récits d'aveugles-nés, à qui l'on avoit donné la vue. En un mot, je lui appris à voir, & ce fut l'ouvrage de pluſieurs ſemaines. Je la conduiſis par degrés, d'une foible lumiere à une plus conſidérable. Il étoit inutile d'abord de lui montrer des perſpectives bien étendues; cela ne la frappoit nullement; elle ne diſtinguoit point les diſtances, & elle croyoit que tout la touchoit, ou plutôt qu'elle pouvoit porter par-tout la main. Enfin elle commença à diſcerner les objets. Je fus le premier qu'elle ſut reconnoître. « Ah! cette figure-là, dit-elle, » eſt vivante, tout le reſte eſt mort. On » peut ſe laſſer de tout, mais jamais de » cela. » Je l'embraſſai; mes yeux devoient être expreſſifs. « C'eſt une ame qui » parle, s'écrioit-elle, la mienne lui ré» pond. » Je la menai ſur le bord d'un ruiſſeau, je lui fis voir ſon viſage dans le courant. « Quelle eſt cette autre ame, » s'écria-t-elle à cet aſpect? — C'eſt vous» même, lui répondis-je. C'eſt une image » qui vous repréſente. » Elle me regarda tendrement, & ſes yeux me demanderent ſi je la trouvois bien: les miens lui répondirent que je la trouvois adorable. Je la laiſſai pluſieurs jours dans le cabinet de verdure. Il falloit me partager entre mes

Digitized by Google

deux beautés. Je venois visiter Tatonille chaque soir ; je lui portois à manger ; je la menois promener au soleil couchant ; & j'aidois, autant que je pouvois, les progrès de sa vue. Je vais raconter quelques scenes que je pourrois mettre également sur le compte d'Almanzine, mais qui me parurent plus frappantes dans sa petite rivale, parce qu'elle étoit encore plus neuve que la jeune princesse.

Un jour il fit un vent assez violent ; la pauvre enfant eut une frayeur inexprimable. Ah ! mon cher ami, me dit-elle, » quel est cet esprit invisible qui veut » nous entraîner ? » Je lui expliquai ce que c'étoit que le vent ; elle fut longtemps à s'accoutumer à ses effets, & à ce trouble de la nature que son souffle met en mouvement.

Le lendemain il plut : nouvelle surprise, nouvelle frayeur ; elle se jetoit dans mes bras : « Ah ! mon cher Merveil, me di- » soit-elle, le ciel fond sur nous ; il veut » nous noyer. »

Quelques jours après il y eut un orage. Sa terreur fut au comble ; les éclairs la firent trembler. Mais quand le tonnerre vint à rouler dans la vaste étendue des cieux, alors elle se jeta dans mes bras à corps perdu. « O mon ami, sauve-moi, » s'écria-t-elle ! Il vient, il vient le grand

Digitized by Google

» Juge. La fin du monde eſt arrivée. » Elle dit, & reſta immobile & preſque évanouie, le viſage caché dans mon ſein. Elle regrettoit amérement l'état paiſible où elle vivoit dans l'ombre, & le préféroit au malheur d'exiſter ſous un ciel ouvert & capricieux, qui vomit ſans ceſſe les eaux, les feux, la mort & le ravage.

Tous les effets de la nature, auxquels nous ne penſons point, la frappoient d'une maniere qui m'étonnoit à chaque moment, & me rendoit ſurpris de ſa ſurpriſe. La grêle lui parut un déluge de pierres lancées du ciel pour l'aſſommer. Un peu de neige qu'elle vit tomber ſur le haut d'une montagne, l'étonna ſans l'effrayer. Je la menai dans une glaciere, où j'eus une peine inconcevable à lui perſuader que la glace étoit de l'eau. Je lui expliquois tous les phénomenes qui s'offroient à nos yeux. Je lui faiſois comprendre la nature; mais je ne la réconciliois pas toujours avec elle. Les couleurs des feuilles, des fleurs, des gazons lui plaiſoient; elle goûtoit auſſi celles des nuages du matin & du ſoir, & les nuances de l'arc-en-ciel; mais elle conſervoit toujours un amour particulier pour la nuit. Elle aimoit paſſionnément les étoiles, & ſur-tout la lune; & je la plongeois dans l'extaſe, quand je lui donnois quelque connoiſſance aſtronomique des cieux. J'étudiois moi-même la nature, en la faiſant

Digitized by Google

connoître à cette belle éleve ; & en observant l'impression que ses effets produisoient sur elle, j'étois, à mon tour, frappé de mille choses merveilleuses, auxquelles l'habitude nous rend insensibles, & que je n'aurois peut-être pas senties, si je n'avois eu sous les yeux ma jeune adepte.

Cependant Almanzine s'inquiétoit de mes absences, dont elle ignoroit la cause. Je lui menai Tatonille ; elles furent réciproquement surprises à la vue l'une de l'autre. Elles s'admirerent mutuellement. Almanzine demanda à sa rivale laquelle figure lui plaisoit davantage de la sienne ou de la mienne. « Ah ! princesse, lui répondit la jeune » ingénue, vous êtes un ange, mais notre » ami est un homme. » Elles s'embrasserent toutes deux ; & voilà un couple d'amies jusqu'à nouvel ordre.

Je passai quelque temps dans cette vie, qui avoit en vérité bien des délices. Je n'étois pas fâché, me trouvant dans l'âge des plaisirs, de goûter tous ceux qui se présentoient. La danse, les festins, les parties de toute espece varioient mes journées. Les plus doux amusements étoient ceux de l'amour. Je voltigois entre Almanzine & Tatonille, mes deux principales favorites ; mais d'ailleurs, les plus jolies mortes de ce séjour céleste paroissoient très-flattées quand je recherchois leurs faveurs ; & elles se seroient fait un très-grand scrupule de me

Digitized by Google

les refuſer. Toutes méritoient qu'on leur rendît hommage ; toutes reçurent le mien ; de ſorte que je pus regarder ce grand enclos comme mon ſerrail ; & jamais monarque de l'Aſie n'en eut un ſi beau.

Ceux qui ont lu les *Mémoires Turcs*, doivent connoître le temple de Jatab & ſes heureux prêtres, qui jouiſſoient des prémices de toutes les vierges du canton. Je me ſuis rappellé cent fois ce livre enchanteur dans mon brillant Eliſée.

Je jouiſſois donc des plus heureux paſſe-temps, mais qui n'affectoient que les ſens ; mon cœur y prenoit peu de part ; car je n'éprouvois pas un véritable amour pour mes deux favorites ; j'avois beſoin de goûter les plaiſirs de l'ame. Je me trouvois plus heureux dans la mine quand mon eſprit s'occupoit à policer le peuple Gnôme, & à lui enſeigner des arts que j'étois obligé d'apprendre moi-même. Il n'y a rien dont on ſe laſſe ſi-tôt que des plaiſirs. D'ailleurs, je voyois que la jalouſie faiſoit naître quelque aigreur entre mes deux beautés. D'abord elles ſe firent des amitiés exceſſives, qui me donnerent un ſoupçon de la haine qu'elles vouloient ſe cacher réciproquement ; enſuite cette haine parut malgré tous leurs efforts. Peu-à-peu elles ſe gênerent moins pour la cacher ; & l'enfer alloit naître dans les champs Eliſées. Je ſentis que, pour accorder ces deux femmes, il falloit les ſé-

Digitized by Google

parer ; c'eſt-à-dire, ramener Almanzine dans le ſéjour des vivants, & laiſſer Tatonille dans celui des morts ; mais je voulois conſerver la jouiſſance de l'une & de l'autre. Pour en venir à bout, je réſolus d'entrer dans l'état de la prêtriſe. Je conçus que, par ce moyen, j'aurois l'avantage d'aller & venir librement d'un monde à l'autre, & de poſſéder la blonde dans l'un, & la brune dans l'autre : projet coupable, ſur-tout dans un amant de Julie.

Je parlai de cette idée à l'un des bienheureux miniſtres de la religion des Gnômes, qui me dit : « Pour être prêtre, il faut être » vivant, & vous êtes mort. » Je lui répondis que j'étois en état de prouver inconteſtablement que j'étois vivant ; que d'ailleurs il ſuffiſoit de me reſſuſciter avec Almanzine, qui y conſentit. Ce ſéjour commençoit à lui peſer, parce qu'elle y voyoit ſa rivale ; elle s'ennuya de la mort, & demanda qu'on nous rendît à la vie. On nous fit encore eſſuyer, pour notre retour, des cérémonies bizarres. Il fallut prendre une ſeconde fois la potion ſoporique. Je ſavois le vrai chemin ; mais il ne me fut pas permis de détromper Almanzine. Nous fûmes environ ſix heures en route ; il n'y avoit qu'un quart d'heure de chemin ; ma maîtreſſe crut avoir voyagé au moins quatre mois, & nous arrivâmes bien éveillés.

Je retrouvai à mon retour dans la ma-

Digitized by Google

ne, la lumiere artificielle assez agréable, mais je ne tardai pas à sentir que rien ne peut valoir le jour. Je fus bientôt ordonné prêtre Gnôme, avec des cérémonies plaisamment graves. Ce nouveau genre de vie avoit ses agréments ; j'allois presque tous les jours voir ma chere Tatonille, & je me partageois entre les vivants & les morts. Cette diversité avoit quelque chose de piquant. D'ailleurs, une infinité de très-jolies personnes venoient me consulter sur leurs fautes, & mettre leur conscience entre mes mains ; cela me valoit mille attentions de leur part ; & je voyois que les femmes ont beaucoup de dévotion pour leur directeur, quand il est jeune. Tous ces privileges pouvoient avoir quelques douceurs ; mais il m'étoit bien pénible d'aider à tromper les hommes, & de fonder mes plaisirs sur leurs erreurs.

J'éprouvai dans la mine une nouvelle sorte de volupté. Depuis mon retour, la tendre obscurité qui régnoit dans ses recoins divers m'affectoit agréablement. La lumiere d'une huile plus pure que l'ambrosie, avoit ses graces ; elle répandoit sur tous les objets un prestige enchanteur. D'ailleurs on étoit, dans ce séjour, à l'abri de l'intempérie des airs, & de l'alternative des saisons. La situation particuliere de ce peuple lui inspiroit des idées qui n'étoient qu'à lui, & qui donnoient un ton singulier

Digitized by Google

à ſa poéſie. En voici quelques échantillons que j'ai traduits, & que paſſeront ceux qui n'aiment que les aventures.

LETTRE

Du Gnôme Sombreval à Phoſphorine, ſon Amante.

« Que fais-tu, ma chere Phoſphorine, » ô toi, plus belle à mes yeux que la lam- » pe d'or qui brûle dans le ſanctuaire du » Dieu Grondinabondo, dont l'huile bal- » ſamique répand au loin les plus ſuaves » odeurs ? La nuit me ſemble exiſter par- » tout où tu n'es pas ; & ſans toi je ne ſau- » rois vivre. En cherchant de tous côtés la » trace précieuſe de tes pas, je me ſuis » ſouvent égaré dans des cavernes profon- » des, où la main des hommes, par une » téméraire clarté, n'avoit point oſé vio- » ler les vénérables ténebres entaſſées de- » puis la création du monde. Quelle hor- » reur m'environnoit ! Il ſembloit que » j'étois dans l'anéantiſſement, hors de » l'empire de la nature. Tu approchois, » le ſon de tes pas ſe cadençoit à mon » oreille, & t'annonçoit à mon cœur. Je » reſpirois de loin ta douce haleine, plus » pure que l'air céleſte dont jouiſſent les » morts bienheureux dans les régions de » la lumiere. Ta timide voix perçoit le

Digitized by Google

» silence auguste des souterrains, appel-
» lant doucement ton amant, comme la
» voix du Créateur appella mon ame à la
» vie. Je saisissois ta douce main, que tu
» me tendois dans l'ombre. Je l'appuyois
» sur mon cœur, qui battoit avec un ten-
» dre frémissement. Alors l'obscurité se
» dissipoit; je te voyois des yeux de mon
» ame, ou plutôt l'obscurité avoit des
» charmes, que la lumiere la plus bril-
» lante ne peut égaler. Viens donc, ô ma
» chere Phosphorine, viens consoler un
» amant qui languit loin de toi, qui ne
» peut respirer que dans tes bras. »

Réponse de Phosphorine.

« O mon cher Sombreval, enfin ta let-
» tre heureuse, comme l'air ouvert qu'on
» respire sur le bord du grand fleuve, m'a
» rendu l'ame & la vie. Le grand-prêtre
» Profondon s'est emparé de ton amante;
» il est venu me saisir dans l'instant que je
» priois, sur les marches du sanctuaire,
» le Dieu des souterrains, pour l'accom-
» plissement de nos vœux, pour notre
» prompt hymen. Il m'a entraînée dans le
» profond abyme, que n'a jamais vu la lu-
» miere, par qui l'on voit tout. Il m'a dit
» qu'il vouloit me rendre heureuse; mais
» comment puis-je l'être sans toi? Il m'entre-
» tient d'un séjour céleste où il veut me
» transporter, où une lampe unique, éter-
» nelle

Digitized by Google

» nelle, qu'il dit être l'œil de Dieu même,
» avance ſur la tête des hommes dans l'im-
» menſité de l'eſpace, & fournit un jour
» brillant, auprès duquel des millions de
» flambeaux ne ſont qu'une étincelle; où
» la voûte ſublime, azurée, ne pourroit
» être touchée par des millions de pyra-
» mides élevées l'une au deſſus de l'autre,
» dans les ſiecles des ſiecles. Pour me
» peindre ce beau ſéjour, il m'étale des
» idées inexprimables, que toi ſeul pour-
» rois me faire comprendre; car tu es tout
» pour moi, & toi ſeul peux me rendre
» heureuſe. Te rappelles-tu ces moments
» de délices que nous coulions enſemble,
» aſſis, dans une ombre favorable, ſur le
» bord du fleuve, dont le murmure nous
» plongeoit dans une douce rêverie, tan-
» dis que nous appercevions dans le loin-
» tain les lumieres de la ville, dont les
» rayons venoient juſqu'à nous, en trem-
» blant ſur l'onde émue? Je laiſſois ma
» main repoſer dans la tienne, & j'étois
» ſans doute heureuſe, puiſque je ne de-
» ſirois plus rien. Que peut le ſéjour cé-
» leſte, dont on nous parle, nous offrir
» de ſemblable à cette ſituation? Viens,
» mon cher Sombreval, viens m'enlever
» au grand-prêtre. Un ſeul de tes regards
» vaut mieux pour moi que toutes ſes
» promeſſes, & quel que ſoit l'aſyle qu'il
» me propoſe, la douleur & la mort re-

Digitized by Google

» gnent à mes yeux, par-tout où je ne te » vois pas. »

Sombreval à Voutondo, ſon ami.

« O mon cher Voutondo, cœur plus » pur que l'or qui compoſe le tabernacle » du Dieu Grondinabondo, c'eſt à toi que » je tends les bras, du fond de l'abyme où » je gémis. O mon ami, tout eſt perdu » pour moi ! La belle Phoſphorine, pru- » nelle de la nature, que le Dieu des Alfon- » dons regardoit avec complaiſance, n'exiſte » plus pour moi. Le grand-prêtre Pro- » fondon l'a jugée digne de ſes embraſſe- » ments auguſtes ; honneur ſublime que je » paie de mes larmes, & qui fait couler » celles de mon amante ! Il l'avoit enlevée » & renfermée dans un ſouterrain profond, » ſous le ſanctuaire de notre divinité, aſyle » ſacré, d'où les oracles s'élevent pour » retentir à nos oreilles. Il a voulu enſuite » la tranſporter dans la terre de vie, ſéjour » élevé au deſſus de nos têtes, où nous ne » pouvons être admis qu'après avoir été dé- » pouillés de l'enveloppe fragile où languit » notre ame exilée. Elle a gémi d'un projet » qui faiſoit ſa gloire ; elle aimoit mieux » cent fois reſpirer avec moi dans les ca- » vernes ſouterraines, que de jouir loin de » moi de l'immortalité, dans les campagnes » de l'Ether. On a daigné m'introduire au-

Digitized by Google

» près d'elle, dans le profond abyme inac-
» ceſſible à tout mortel. Le grand-prêtre
» lui avoit ordonné de boire la potion fa-
» tale qui donne la mort. Elle étoit lan-
» guiſſamment étendue ſur le lit funéraire.
» Déja ſes yeux nageoient dans l'ombre
» éternelle. La pâleur du trépas étoit ré-
» pandue ſur ſes belles joues. Jamais elle
» ne fut ſi touchante ; jamais elle ne fut
» ſi belle. Elle m'a ſerré la main, de ſa
» main mourante. J'ai vu ſes beaux yeux
» ſe ranimer un moment, pour me dire le
» dernier adieu, & ſe fermer bientôt au
» ſommeil de la mort. J'ai vu ſa belle ame
» s'envoler vers le ſéjour du bonheur, en
» regrettant ſon amant, qu'elle préféroit
» au ciel même. Mon cœur déchiré a ſai-
» gné cruellement. Elle a emporté ma vie.
» D'épaiſſes ténebres ſe ſont répandues ſur
» mes yeux : ténebres fugitives, pourquoi
» n'ont-elles pas duré ? Mon ame, à
» préſent, voleroit après l'ame céleſte de
» ma chere Phoſphorine, & s'uniroit pour
» jamais avec elle, tandis que mon corps
» dormiroit avec le ſien dans la paix du
» tombeau. J'ai voulu me donner la mort
» pour la ſuivre ; le grand-prêtre me l'a
» défendu, & m'a voulu attacher malgré
» moi à cette vie périſſable. Ma chere
» amante n'eſt plus qu'une ombre : ſes
» divins attraits ſont éteints. Ce corps an-
» gélique eſt ſans doute enſeveli ſous la

Digitized by Google

» terre : on l'a dérobé à mes embraſſe-
» ments, & moi je reſte ſeul ici, comme
» la lampe ſolitaire qui brûle ſous une
» voûte écartée, où nul mortel ne porte ſes
» pas. Je verſe des pleurs, comme la
» fontaine plaintive, dont l'eau filtrée au
» travers des rochers, coule en murmu-
» rant ſous les cavernes retentiſſantes.
» Mais pourquoi m'affliger ? Ma Phoſ-
» phorine eſt heureuſe ; elle voit le ciel à
» découvert ; elle reſpire ſous les rayons
» de ce grand œil de la nature, dont nous
» appercevons quelquefois l'image dans
» notre ſanctuaire. Le pontife ſuprême,
» dans un aſyle ſacré, l'honore de ſes ſain-
» tes faveurs. Il jouit des appas de Phoſ-
» phorine, qui ſont auſſi beaux que ceux
» de ſon vrai corps, quoiqu'elle ne ſoit
» plus qu'une ombre légere. Hélas ! c'eſt
» cela même qui me tourmente. Oſerai-je
» t'avouer un ſecret qui devroit être enſe-
» veli dans les plus profondes abymes ? Je
» crois que mon ame oſe être jalouſe du
» bonheur dont jouit le grand-prêtre, avec
» celle de mon amante ; & les plaiſirs
» qu'il goûte ſont autant de coups de poi-
» gnard pour mon cœur. Pardonne, ô mon
» Dieu, des foibleſſes que je déplore.
» Viens donc, ô cher Voutondo, viens
» fortifier ma vertu & ma foi ; viens con-
» ſoler un ami qui n'a plus que toi dans
» ce monde. »

Digitized by Google

Phoſphorine à Sombreval.

« Je te ſalue, mon bien aimé ; je t'écris » du ſéjour céleſte, où je reſpire le pur » éther, où je ſuis éclairée par l'œil de » Dieu même. Puiſſe une idée du bonheur » ineffable dont je jouis s'échapper vers » toi, & me peindre à ton eſprit dans tes » ſonges heureux ! Quoique je reſpire dans » un autre univers que toi, quoique je ſois » dépouillée de ce corps terreſtre, où ton » ame épriſe daignoit trouver des appas, » je m'occupe encore de toi. Oui, tu es » auſſi près de mon cœur, que quand je » vivois auprès de toi, ſous nos voûtes » ſolitaires. Enfin, te voir à mes côtés ſe- » roit pour moi le comble du bonheur. » Oh ! combien je t'ai deſiré ! Combien » j'ai verſé de larmes aux pieds du grand- » prêtre, pour le conjurer de te donner » auſſi la mort, afin de te faire vivre ici » auprès de ton amante : larmes ſuperflues » & peut-être criminelles, puiſqu'il n'eſt » pas permis d'en répandre dans ce beau » ſéjour !

» Comment te peindrai-je le paradis que » j'habite ? Il me faudroit des mots nou- » veaux pour des idées nouvelles. Com- » ment repréſenter la voûte azurée auſſi » vaſte que la penſée, pour la hauteur & » pour l'étendue ? Quel torrent de lumiere,

Digitized by Google

» quand le Dieu des cieux la parcourt » pendant la journée ! Quel ſpectacle au- » guſte, quand la lune & des millions d'é- » toiles y étincellent pendant la nuit ! Quelle » beauté dans les nuages majeſtueux qui » s'y promenent ! quel aſpect ſouriant » que celui de la campagne ! Ah ! ſi tu » marchois ſur les gazons émaillés, ſi tu » repoſois à l'ombre des arbres verdoyants, » ſi tu reſpirois le baume des fleurs, ſi ta » vue ſe perdoit dans les lointains bleuâ- » tres, ſi tu entendois les concerts des oi- » ſeaux & l'harmonie de la nature, ſi tu » voyois le ciel peint dans le miroir des » eaux ! Ah ! mon cher Sombreval, pour- » quoi ne jouis-tu pas avec moi de toutes » ces merveilles !

» Si tu ſavois la bonté dont m'honore » le pontife ſuprême ! Croirois-tu qu'il » me diſtingue de toutes les céleſtes habi- » tantes qui parent ce beau lieu, & qu'il » daigne me viſiter tous les jours ? Il fait » plus, ô mon ami, il dépoſe avec moi » ſa majeſté ſouveraine, & daigne prendre » devant mes yeux cet air attendri & ces » regards amoureux, qui te méritoient mes » adorations. Il m'a conduite dans un » boſquet ſolitaire, dont rien n'égale les » appas. Il a daigné m'y couvrir de ſes » baiſers. Je l'ai vu imprimer ſes levres » enflammées preſque ſur chaque partie » de mon corps : je dis mon corps, car

Digitized by Google

» qnoique pur esprit, je conserve l'appa-
» rence de ma dépouille mortelle d'une
» maniere si frappante, que la foi seule est
» capable de me faire croire que je n'en
» ai pas la réalité. Enfin, le grand-prêtre
» m'a plongée dans des torrents de volup-
» té, & m'a comblée de caresses, qui m'ont
» ôté, pour un moment, la connoissance.
» O mon cher Sombreval! oserai-je t'avouer
» mon crime, que l'amour seul peut ab-
» soudre? Dans les bras du pontife, je
» n'étois occupée que de toi; quand il
» m'honoroit de ses faveurs augustes, j'au-
» rois voulu les recevoir de toi; & je te
» les aurois, je crois, rendues avec plus
» d'ame. Il a renouvellé plusieurs fois ces
» scenes voluptueuses; je porte dans mon
» sein un fruit de ses chastes embrasse-
» ments, un enfant spirituel qui doit naî-
» tre, pour occuper un des trônes de la
» terre. Je desire de le mettre au monde,
» afin de retourner auprès de toi; car il a
» daigné me promettre qu'alors il me ren-
» dra à la vie, pour me joindre à mon
» amant. Il me dit même que je pourrai
» goûter dans tes bras une ombre des
» plaisirs que j'ai goûtés dans les siens. O
» mon bien aimé! c'est peut-être un crime
» de le croire; mais, avec plus d'amour,
» ils seront peut-être plus grands.

» Que fais-tu cependant, chere ame
» de mon ame? Tandis que je nage dans

Digitized by Google

» un torrent de délices, tu me pleures sans » doute ; tu égares tes pas dans les grottes » solitaires, sur les bords les plus lointains » du grand fleuve ; tu me demandes aux » échos caverneux, & tes gémissements rou- » lent sous nos voûtes retentissantes : tu me » cherches par-tout où nous avons respiré » ensemble dans les jours de notre intimité : » tu t'étends sur ma tombe ; tu échauffes » de tes baisers la pierre froide qui cou- » vre mon corps ; & tes jours ne sont » qu'une longue nuit, dont les heures pé- » nibles se traînent dans le deuil. Cependant » j'ose jouir sur les fleurs des plaisirs les » plus doux. Ah ! je me les reproche, puis- » que tu ne les partages pas ! J'aimerois » mieux pleurer encore avec toi, sous nos » cavernes sombres, que d'être heureuse » loin de toi. Je te tends mes bras à tra- » vers les mondes qui nous séparent ; con- » sole-toi, notre bonheur commun va bien- » tôt commencer ; oui, bientôt je dépose- » rai le fruit auguste des embrassements du » pontife, & je revolerai soudain vers la » vie & vers toi. Adieu, mon bien aimé ; » mon ombre t'embrasse ; puisse mon baiser » se reposer sur tes levres. »

Sombreval à Voutondo.

«Applaudis-moi, mon cher Voutondo, » je suis au comble du bonheur ; puisse

Digitized by Google

» ma joie illimitée ſe répandre dans ton
» ame ! Ma chere Phoſphorine eſt revenue
» à moi du ſéjour de la mort ; je l'ai vue
» plus belle que la lumiere, plus éblouiſ-
» ſante que des millions de flambeaux,
» couronnée de ces fleurs brillantes qui
» naiſſent dans le ſéjour qu'elle a quitté ;
» elle m'a tendu ſes bras en tremblant d'une
» douce joie. Je ſuis reſſuſcité avec elle ;
» & le pontife ſuprême, le même qui l'a
» honorée dans l'autre monde de ſes em-
» braſſements, a daigné m'unir à elle d'un
» lien ſacré, qui me rend poſſeſſeur de
» ſes appas. Qui pourroit te décrire les plai-
» ſirs ineffables que j'ai goûtés avec elle,
» ſous les auſpices de l'hymen ? Elle ſe
» vante que le grand-prêtre en a fait reſ-
» ſentir de pareils à ſon ombre, quand
» elle étoit dans le ſéjour céleſte, & qu'elle
» a mis au monde un fils ſpirituel (c'eſt
» ſon terme) qui doit occuper ſans doute
» un des premiers trônes du monde. Croi-
» rois-tu que cette confidence indiſcrette &
» funeſte altere un peu, s'il eſt poſſible,
» le pur amour que je lui porte ? Elle a
» beau me dire que c'eſt ſon ame ſeule
» qui a conçu & mis au monde un fils,
» je trouverois ſon corps plus pur, ſi ſon
» ame étoit vierge. Te le dirai-je même ?
» Ce grand-prêtre, dont on me dit que
» les careſſes ſont ſi honorables & méritent
» tant de reconnoiſſance, m'inſpire je ne

Digitized by Google

» sais quoi qui aigrit mon cœur contre lui. » Phosphorine me dit qu'il daignera peut-» être encore venir la visiter dans notre » lit nuptial. Qu'il y vienne ! je punirai » son insolence. J'ai cru voir dans ses re-» gards, quand nous étions à ses pieds, » quand il nous uniſſoit ensemble, je ne » sais quoi de moqueur, je dirai même » de fourbe. Pardonne tant de blasphêmes; » c'eſt l'excès de mon amour qui me les » arrache. Ma jalouse délicateſſe s'effarou-» che de ce que l'ombre de mon amante » a volé dans d'autres bras que les miens. » Je voudrois être seul à faire son bonheur, » comme elle seule peut faire le mien. Mais » écartons les sombres idées amoncelées dans » mon ame, comme des ombres nuisibles; » goûtons sans mélange les plaisirs que le » ciel nous accorde. Viens, mon cher Vou-» tondo, viens être témoin de notre féli-» cité, & t'en procurer une pareille dans » les bras de ton amante. »

Ce peu de lettres doit ſuffire, je crois, pour donner une idée du ſtyle des Gnômes.

Cependant tous les extravagants préjugés de ce pays ſouterrain commençoient à m'ennuyer, d'autant plus qu'étant prêtre, je me voyois doublement obligé de les reſpecter. J'aurois bien voulu chercher à ouvrir les yeux de quelque Gnôme; mais le roi m'avoit fait jurer que je ne parlerois bon ſens à perſonne. « Vous

Digitized by Google

» vous feriez, me disoit-il, assassiner en » pure perte ; que dis-je, assassiner ! les » prêtres vous ayant admis dans leur so- » ciété, vous regarderoient comme un » traître ; & il n'y auroit point de supplice » qu'ils ne vous fissent souffrir. — Mais vos » préjugés, lui répondis-je, peuvent-ils » être plus absurdes ? — Je conviens, ré- » pliquoit le roi, qu'ils sont d'une absur- » dité insoutenable. Je vois bien, à votre » éducation, que votre patrie doit être plus » éclairée, & que par conséquent vos » dogmes religieux doivent beaucoup plus » approcher de la raison. (Je trouvai cette » phrase fort cavaliere.) Donnez-m'en je » vous prie, une idée, me dit-il un jour ; » peut-être les pourroit-on, peu-à-peu, » substituer aux nôtres, ou au moins cor- » riger les uns par le mélange des autres. »

A cette proposition, je me sentis un louable désir de propager notre sainte foi, &, nouveau missionnaire, je fis au roi, le mieux que je pus, un exposé clair & méthodique de ce que l'on nous enseigne dans notre enfance. J'étois un apôtre sans mission, je le confessé à ma confusion, & j'en suis si honteux, que je ne sais trop si je devrois raconter ici l'effet de ma prédication. Qu'on attribue mon mauvais succès à l'indignité, à l'ignorance du ministre.

Je voulois aller faire des prosélytes ail-

Digitized by Google

leurs ; car je m'ennuyois tous les jours de plus en plus ſous terre. On ſent bien que je n'aurois eu garde d'y reſter ſi long-temps, ſi l'on ne m'y avoit retenu malgré moi. Je pouvois demander tout ce que je voulois, excepté mon congé. Dans la nouveauté, ce ſéjour m'avoit plu par ſa ſingularité ; mais au bout de deux ans, la voûte infernale de cette mine me peſoit ſur les épaules.

Un haſard imprévu me fournit les moyens de quitter ce ſéjour. Les députés de la nation alloient réguliérement, comme je l'ai dit, porter leur or aux habitants du dehors, & recevoir des proviſions en échange. Ils apprirent, un beau matin, que le pays ſupérieur qui les nourriſſoit, venoit d'être conquis par une puiſſance voiſine, & que par conſéquent il n'y avoit plus de vivres à eſpérer, à moins qu'on ne s'accordât avec le vainqueur.

On envoya ſur le champ des députés vers le général des troupes victorieuſes. » C'étoit, nous diſoit-on, un fort bel » homme, très-poli, très-franc, & très-» gaillard. » Nos gens allerent le trouver ; ils n'entendirent pas plus ſa langue, qu'il n'entendoit la leur. Ils lui raconterent, en s'expliquant comme ils purent, qu'ils habitoient ſous la terre, dans une ville d'or, qu'ils formoient un peuple nombreux. Il leur dit que cela devoit être curieux ; qu'il

Digitized by Google

feroit peut-être un tour chez eux. Ils lui répondirent qu'il y verroit de fort belles choſes ; mais que, s'il vouloit ſe laiſſer empoiſonner, on lui en feroit voir encore de plus belles. En un mot, ils lui parlerent, ſelon les préjugés de leur religion, qui étoient vraiment comiques. Il en rit de tout ſon cœur. « Mes bonnes gens, » leur dit-il, vous êtes bien drôles ; mais » il ne m'eſt pas poſſible de contracter avec » des cerveaux comme les vôtres. Cepen- » dant, que juger de votre nation par ſes » députés ? » Il leur écrivit une petite lettre qu'il leur remit, en leur diſant : « voilà » ma réponſe, portez-la à vos maîtres. »

Cette réponſe étoit inintelligible pour eux. Je leur demandai, à leur retour, des nouvelles de ce général ; ils me répondirent qu'il étoit plaiſant, & qu'il diſoit beaucoup de mots ſemblables à ceux que je prononçois dans ma colere.

Les prêtres exorciſerent ſa lettre ; &, après l'avoir miſe ſur l'autel, la ſommerent juridiquement de répondre, & d'expliquer ſon contenu ; la lettre reſta muette. On vouloit, pour la punir, la condamner au feu ; mais la vie en dépendoit ; car on avoit beſoin de vivres. Enfin, après avoir cherché toutes ſortes de moyens, le dernier dont on s'aviſa fut de s'adreſſer à moi. On vint me prier de faire les opérations les plus efficaces pour forcer la

Digitized by Google

lettre à s'expliquer. Toute l'opération consista, de ma part, à la lire, en la traduisant à ce peuple subtil. Elle étoit en françois; jugez de ma surprise. En voici la teneur :

« On m'a envoyé des extravagants, qui » m'ont dit être les députés d'un peuple » qui vit sous la terre. S'il existe un peu» ple si privilégié, je lui en fais mon com» pliment : je sens qu'il a besoin de pain, » qu'il faut lui en fournir ; je ne m'y re» fuse pas ; mais qu'il m'envoie au moins » quelqu'un de raisonnable, avec qui je » puisse faire des conventions. Ces nobles » ambassadeurs m'ont dit des absurdités ; » & m'ont invité fort poliment à me lais» ser empoisonner pour voir de belles cho» ses. Ces disparates peuvent faire rire ; » mais on n'avance pas un sou là-dessus. » Salut au peuple Gnôme. Signé, TROMBON » TONNERRE, général.

J'expliquai cette lettre au brave sénat, aux prêtres & aux ambassadeurs, qui furent tout étonnés. Il ne leur seroit jamais venu dans l'idée qu'on les prît pour des extravagants. Mais comment faire pour traiter avec l'homme singulier qui leur écrivoit ? quel député lui envoyer ? On chercha encore long-temps ; il falloit trouver quelqu'un qui pût parler avec cet étranger ; on passa en revue tout le monde, l'un après l'autre, & l'on ne voyoit per-

Digitized by Google

ſonne capable de remplir cette commiſſion : enfin on penſa à moi, quand on ne ſut plus à qui penſer.

On m'envoya donc, avec deux Gnômes, en qualité d'ambaſſadeur, pour offrir de l'or au vainqueur, & lui demander des vivres en échange. Les adieux d'Almanzine furent extrêmement tendres, quoiqu'elle comptât me revoir le lendemain. Elle verſa des larmes, & je fus attendri. Pour me mettre à même de faire plus d'impreſſion ſur le général étranger, on me revêtit de mes habits ſacerdotaux dans toute leur ſolemnité, & l'on m'aſſura qu'en me voyant dans cet équipage, tous les rois de la terre devoient ſe mettre à genoux devant moi. Je partis avec tout le cérémonial requis, je deſcendis le fleuve, & je vis enfin le grand jour. J'en avois déja joui, dans ce que les Gnômes appelloient les Champs-Eliſées ; mais c'étoit dans un lieu renfermé, & ſeulement pour quelque temps, au lieu qu'à préſent je me trouvois en plein air ; je comptois bien ne pas retourner dans ma cage, & je me flattois même de retrouver ma Julie.

Digitized by Google

LIVRE TROISIEME.

Nous eûmes beaucoup de peine, mes compagnons ambaſſadeurs & moi, à rejoindre le général étranger, qui couroit fort vîte. Enfin nous l'atteignîmes, & nous fûmes admis dans ſon conſeil. Tout le monde y étoit vêtu à la françoiſe; tout le monde parloit françois. Je ne comprenois rien à cela. Mes compagnons, qui me reſpectoient beaucoup, s'imaginoient que mes habits ſacerdotaux inſpiroient pour moi à ces étrangers la plus profonde vénération; mais à peine parus-je devant ces guerriers ſinguliers, qu'il s'éleva parmi eux un rire inextinguible. C'étoit à mes habits majeſtueux que je devois ce gracieux accueil. Je reconnus bien là des François. Il eſt vrai que j'étois drôlement *fagoté*. J'avois des cornes ſur la tête; mes bras étoient paſſés dans une eſpece de culotte, & ſur-tout je portois devant moi la figure d'un très-gros Priape.

On dit au général, à notre arrivée, que nous étions les députés du peuple Gnôme. « Oh les fous! répondit-il en riant, voyez » leur accoutrement. Je le priai, dans » ma langue naturelle, de ne pas faire at-

Digitized by Google

» tention à l'habit, qui varioit toujours selon les différents pays..... « Quoi ! dit-il en » m'interrompant, vous parlez notre lan- » gue ! êtes-vous François ? » Je lui répondis que oui. — « Morbleu, reprit-il, il y a » des François par-tout, jusques sous terre. » Mais, mon cher ami, qu'êtes-vous allé » faire parmi ces extravagants ? » — « Monsieur, lui répondis-je, ces gens ont » leurs préjugés à eux comme leurs habits; » mais dépouillez-les de cette enveloppe, » & vous trouverez sous cette écorce la » même étincelle de bons sens que chez les » autres hommes. D'ailleurs, ils ont les » mêmes besoins ; ils ont faim. Ils vous » offrent de l'or, donnez-leur du pain. » — « Bon, répondit-il, voilà ce que j'ap- » pelle parler : hé bien, Monsieur, on leur » en donnera. Mais suivant le vieux pro- » verbe, en donnant donnant. Mandez à » vos Gnômes qu'ils envoient de l'or sur le » champ ; on leur remettra des vivres, » *ipso facto* ; on recevra d'une main, on donnera de l'autre. » Il nomma des com- missaires pour s'arranger avec moi, & me souhaita le bon jour. J'envoyai mes deux compagnons députés dire aux Gnômes qu'ils envoyassent à l'entrée du fleuve, sous la voûte, une quantité d'or que je déter- minai ; & je réglai, avec les commissaires, ce qu'ils devoient fournir en échange.

Le général m'invita à dîner. On man-

Digitized by Google

gea fort bien à la françoiſe, & l'on chanta de vieilles chanſons du temps de Louis XIV. Ce galant homme me fit accueil à ſa maniere, c'eſt-à-dire fort gaiement & ſans façon. Il cauſa un quart-d'heure avec moi: j'imitai ſon ton franc & ſans gêne, & je lui revins aſſez. Je lui avouai que je n'avois pas envie de retourner chez les Gnômes! « Vous » avez raiſon, me dit-il; vraiment il » convient bien à des animaux de cette eſ- » pece de poſſéder un homme comme vous! » Vous êtes un luron, ajouta-t-il; je veux » vous préſenter à notre reine. » Je lui demandai s'il étoit François, & comment il y en avoit dans ce pays-là; « comme » il s'en eſt trouvé dans votre mine, dit-il; » par un enchaînement burleſque de cir- » conſtances. Nous vous expliquerons tout » cela. Vous m'apprendrez auſſi par quel » haſard vous vous trouvez prêtre & am- » baſſadeur des Gnômes. » Je lui demandai encore s'il avoit chez lui une grande jeune perſonne, très-jolie, nommée Julie de Noirville. « Nous avons, me répondit-il, » beaucoup de Julies & de très-jolies per- » ſonnes; vous ferez aiſément connoiſſance » avec elles. » Et là-deſſus il ſe mit à parler à un tas d'importuns; ce qui termina notre converſation.

Le lendemain, les députés revinrent. Comme leur nation avoit faim, ils apporterent le double de l'or que j'avois fixé. On leur

Digitized by Google

livra leurs proviſions ſelon ce que j'avois réglé. On convint de continuer à leur en fournir ſur le même pied & aux mêmes conditions qu'ils en obtenoient ci-devant du peuple qu'on venoit de vaincre. Le général ſe fit livrer tout l'or; il en fit deux portions égales; il en prit une, & dit: « voilà pour » nous, mais il n'eſt pas juſte que nous » emportions l'autre part, qui excede ce que » nous avions demandé; tenez, me dit-il, » je vous en fais préſent. » Il y avoit au moins la charge de douze mulets; & c'étoit de quoi me faire une fortune énorme. Je reçus ce préſent avec joie & reconnoiſſance, en embraſſant avec tranſport mon bienfaiteur. Les députés furent charmés de leur marché, & fâchés de me perdre. Ils partirent pour la mine; l'armée décampa, & dut ſe rendre vers les frontieres; le général prit la poſte pour faire un voyage à la cour. Il vouloit me donner pluſieurs de ſes ſoldats pour porter mon or; car il n'y avoit point de bêtes de ſomme dans ce pays. Je n'en voulus point, parce que d'autres porteurs s'offrirent à moi, & me ſolliciterent de les accepter. Je me trouvai bientôt ſeul avec ces maudits porteurs. Une partie ſe chargea très-leſtement de mes richeſſes, d'autres voulurent m'enlever moi-même. Je préférai de marcher à pied, & ils me ſuivirent.

Je me trouvois immenſement riche. Je

Digitized by Google

formois les projets les plus agréables ; je me promettois de retourner bientôt en France ; & déja je me voyois poſſeſſeur de ma Julie. Mais on ſait comment la fortune m'a toujours traité, & avec quelle promptitude elle m'a conſtamment ſoufflé ſes préſents, preſque dans l'inſtant qu'elle me les offroit ; ainſi l'on ſe doute bien que, ſi je ſuis à préſent Créſus, je vais être bientôt Irus. Rien de plus ſimple que le procédé par lequel je fus dévaliſé.

Mes porte-faix étoient nombreux, & je me trouvois ſeul à leur merci ; ils étoient de plus voleurs, & je ne pouvois les empêcher de me voler. Je reconnus alors combien j'avois eu tort de refuſer l'eſcorte que le général m'avoit offerte. Les brigands commencerent par marcher d'une vîteſſe étonnante, tellement que j'avois peine à les ſuivre ; ils arriverent bientôt dans une grande forêt. Là, chacun s'enfonça de ſon côté parmi les arbres ; je courois tantôt après l'un, tantôt après l'autre ; mais je ne pouvois les pourſuivre tous à la fois. J'avois beau les appeller & leur crier : « Mais » ſongez donc que cela m'appartient, que » c'eſt toute ma fortune : » ils étoient ſans oreilles, mais non ſans jambes ; je les perdis bientôt de vue l'un après l'autre. Je vins à bout d'en attraper un, mais deux autres enleverent ſon fardeau ; & me laiſſerent l'homme, qui ſut auſſi ſe défaire de

Digitized by Google

moi Je me trouvai bientôt ſeul au milieu de quatre autres coquins, qui m'avoient ſuivi, malgré moi, pour me porter moi-même. « Oh ! me dirent-ils, il eſt inutile » de courir ; vous ne les reverrez jamais, » nous vous le cautionnons. » Je ne trouvai pas ce propos conſolant, quoiqu'ils ſemblaſſent me parler ainſi pour me conſoler. « Monſieur, ajouterent-ils, vous voyez que » nous n'avons pas notre part du gain que » ces meſſieurs viennent de faire ; nous » eſpérons que vous voudrez bien nous dé» dommager. »

» Qu'appellez-vous vous dédommager ? » leur répondis-je. Etes-vous auſſi des vo» leurs ? voudriez-vous, malheureux, votre » part du vol ? — Mais au moins, » reprirent-ils, vous devez nous payer » pour avoir voulu vous porter. Les co» quins ! Je leur répondis : ma foi, je » n'ai pas le ſou ; ces brigands m'ont réduit » à la derniere miſere. — Vous ne trou» verez pas mauvais du moins, dirent-ils, » que nous tâchions de tirer parti de vos » habits : vous voyez que nous ſommes » accommodants. — Comment, ſcélérats ! » m'écriai-je. » Ils ne firent pas attention à mes cris, &, triomphant aiſément de ma foible réſiſtance, ils me dépouillerent avec la plus rigoureuſe exactitude. Ils regardoient en pitié mes habits baroques. « Mais voyez un peu, diſoient-ils, quels

Digitized by Google

» habits extravagants ! que diable veut-il » que nous fassions de cela ? Nous n'en » tirerons pas de quoi nous rafraîchir. En » vérité, nous avons fait là une belle jour- » née. » Je l'avois faite plus mauvaise qu'eux. « Et le joli mignon, ajoutoient-ils ; » il faut des porteurs à cela ! (Je ne les avois ni demandés, ni employés.) « Ah ! » drôle, tu mériterois bien que nous nous » payassions sur tes épaules ; mais cela se » retrouvera. » A ces mots, ils me gratifierent de quelques coups de poings, me jeterent par terre, & disparurent.

Je me levai roué de coups & tout nu, perdu dans un grand desert sablonneux. Que faire ? Je m'avançai lentement du côté par où j'avois vu mes bourreaux s'échapper. La nuit vint ; elle fut des plus noires. Que devenir ? « Hélas ! me disois-je, » pourquoi ai-je quitté le séjour des Gnô- » mes ? Je serois à présent bien à mon aise » dans le lit d'Almanzine, ou de quelque » autre beauté, dans l'abondance royale, » dans le sein des voluptés ; & je me vois, » ô Dieu !.. si riche, il n'y a qu'un moment, » formant de si agréables projets.... Ah ! je » suis né pour être malheureux ! O ma Julie, » où es-tu ? Si tu voyois ainsi ton amant, tu » le plaindrois. Tout lui manque, mais, » au sein des déserts, il ne pense qu'à toi, » il ne regrette que toi. » En prononçant ces tendres complaintes, j'entendois, de

Digitized by Google

temps en temps, les rugiſſements des lions qui me tiroient fort déſagréablement de ma rêverie amoureuſe ; il tomboit du verglas ſur ma chair nue ; je ne pouvois me coucher ; &, pour m'échauffer du moins, il falloit toujours marcher, au riſque de m'égarer de plus en plus.

Je courus toute la nuit dans l'ombre la plus épaiſſe. Heureuſement je ne rencontrai ni pierre ni foſſé pour me caſſer le cou. J'étois dans un grand déſert, où il n'y avoit que du ſable ; j'enfonçois aiſément, & je me débarraſſois avec peine ; mais au moins cet exercice m'échauffoit, parce qu'il étoit pénible. Malgré l'embarras où j'étois plongé, je m'occupois beaucoup des moyens de revoir ma Julie, & de renouer mon mariage avec elle, comme ſi j'avois été ſûr qu'elle fût encore au monde. J'étois auſſi fort inquiet ſur la maniere de me trouver à l'audience de la reine, dont le général m'avoit parlé ; car c'étoit le lendemain qu'il m'avoit donné rendez-vous, pour me préſenter à elle. Comment m'y trouver ? comment y paroître décemment ? Etois-je loin ou près de la réſidence de ſa majeſté ? D'ailleurs, on a beau être dans le même lieu que les grands, on eſt toujours bien loin d'eux, quand on eſt tout nu.

Le jour commençoit à poindre, & j'appercevois des habitations, & même de

Digitized by Google

beaux édifices ; la campagne devenoit très-riante ; mais je rencontrois de temps en temps des ſauvages de couleur de cuivre rouge. Ma peau blanche me donnoit une figure tout-à-fait différente de la leur. Quelques-uns me prenoient pour un de ces mores blancs, qu'on appelle *Albinos*, ou pour quelque animal approchant de la figure humaine. Pluſieurs vouloient tirer ſur moi ſans façon. Heureuſement la langue de ces peuples reſſembloit preſque entiérement à celle des Gnômes, ce qui m'aida beaucoup à me faire entendre, à exprimer mes beſoins ; & je parvins enfin à obtenir d'un des paſſants, qu'il m'indiquât le chemin qui conduiſoit au palais de la reine. J'appris que j'en étois fort éloigné ; il me fallut marcher tout le jour ; le chemin devenoit, il eſt vrai, plus beau ; le déſert étoit bien loin derriere moi. Je me trouvois dans un pays habité ; mais où l'on étoit habillé, & par conſéquent où ma figure devenoit moins de miſe. Je cueillis par-ci par-là des fruits, qui me valurent l'avantage de ne pas mourir de faim, & m'obtinrent de plus quelques coups de bâton de la part de ceux à qui ils appartenoient. On lâcha pluſieurs fois de gros dogues à mes trouſſes ; & l'amour de la vie me donna la force de courir plus vîte qu'eux. A chaque village que je traverſois, je recueillois une troupe de poliſſons, qui couroient après moi en me huant ; &

Digitized by Google

& quoique j'en laſſaſſe pluſieurs, mon cortege augmentoit continuellement.

Je découvris bientôt la ville capitale, & cette vue me fit redoubler d'ardeur pour y arriver; mais auſſi j'eus plus de peine à avancer, parce que je recueillis une ſuite plus nombreuſe & plus fatigante. Il faut avouer bonnement que mes ſuivants me jetoient de la boue, & toutes ſortes de ſuperfluités, qui n'étoient pas du choix le plus exquis, & que j'étois déja tout couvert de ces matieres hétérogenes, avant d'entrer dans la ville. Malgré mon embarras, j'avois cependant aſſez de préſence d'eſprit pour réfléchir ſur la bizarrerie de mon entrée.

L'aſpect de la ville étoit encore plus ſingulier que cette entrée unique. Je la diſtinguois déja très-bien, & je la trouvois parfaitement ſemblable à Paris; je reconnoiſſois, à n'en pouvoir douter, les tours de Notre-Dame, le dôme des Invalides, le Val-de-Grace, l'Obſervatoire; que ſais-je? & tant d'autres édifices. Il y avoit là de quoi me plonger dans l'extaſe; mais je n'avois pas le temps de m'arrêter ſur cette contemplation.

J'enfilai bientôt une avenue, ſemblable à la nouvelle qui conduit du pont de Neuilly aux Champs-Eliſées. Il n'y a point d'entrée d'ambaſſadeur qui attire autant d'affluence que la mienne. La charmante

Digitized by Google

promenade se trouvoit pleine du plus beau monde ; je sentois combien ma figure étoit indécente, sur-tout pour un pays d'étiquette comme celui où je me trouvois : j'en étois confus ; mais que faire ? La foule des polissons qui s'amassoient sur mes trousses, devenoit innombrable. La sueur dont j'étois baigné, attachoit davantage sur mon corps tout ce qu'on y jetoit ; les spectateurs ne savoient trop pour quel animal ils devoient me prendre ; il n'y avoit là personne à qui je n'eusse volontiers cédé ma place.

Bientôt je passai devant un corps-de-garde ; & les soldats voyant l'incongruité de ma parure, crurent devoir se mettre aussi à ma suite pour m'arrêter ; voilà donc mon cortege augmenté d'un surcroît pénible. Je redoublai d'ardeur pour courir ; je traversai une place semblable à celle de Louis XV ; je gagnai le pont Tournant, & me voilà dans les Tuileries.

C'étoit exactement la même chose que chez nous ; la grande allée se trouvoit garnie de la plus brillante assemblée. Toutes les dames se leverent sur mon passage ; j'entendois crier : *Ah, l'horreur !* parmi d'innombrables éclats de rire. En feignant de vouloir embrasser les gens, je les faisois fuir ; on se rangeoit pour me laisser passer ; & je gagnai enfin le château.

Heureusement, les soldats & le peuple n'avoient pas le droit d'y entrer, par res-

Digitized by Google

peut pour le séjour de la souveraine. Il n'y avoit point de gardes à la porte, j'ignore pourquoi. Je me vis bientôt accueilli par les valets, qui s'attrouperent autour de moi, dans une cour semblable à celle qu'on nomme chez nous la cour des princes. Ces honnêtes gens, en éclatant de rire, alloient recommencer, à mes dépens, un jeu aussi triste que celui des polissons qui m'avoient poursuivi : j'apperçus dans un coin de la cour une espece de trône élevé au dessus de plusieurs degrés, d'où j'ai su depuis que la reine jugeoit quelquefois les causes de ses sujets. Je pris ce trône pour un asyle, & je m'y réfugiai, comptant qu'on m'y respecteroit. Je tombai sur les marches en criant : *Grace ! grace !* On m'entoura, sans me faire de mal ; je restai long-temps sans pouvoir prononcer un seul mot : enfin je dis aux nobles gens qui m'environnoient : « Messieurs, ayez pitié de votre semblable ; » j'ai été dépouillé, comme vous le voyez, » par des voleurs ; j'ai été mis dans l'état » où je suis par la populace, qui, me » voyant nu, m'a comblé d'outrages. Me » voilà dans la situation la plus déplorable ; » harassé, rendu, pouvant à peine respirer ; » daignez protéger un suppliant, qui n'a » jamais fait de mal à aucun de vous, & » qui n'a pas mérité ses malheurs par au- » cun crime que vous lui connoissiez. »

Les valets parurent touchés de ma ha-

Digitized by Google

rangue. « Meſſieurs, repris-je, je ſupplie » quelqu'un d'entre vous d'avertir M. le » général de Trombon-Tonnerre, que je » ſuis arrivé. J'ai eu l'honneur de le voir » il y a deux jours, & de faire même un » traité avec lui pour une nation reſpecta- » ble ; j'étois alors plus heureux, & en » meilleur équiqage. Il m'avoit donné ren- » dez-vous pour aujourd'hui dans ce palais ; » il devoit même me préſenter à la reine. » Vous voyez à quel point des malheureux » m'ont mis dans l'impuiſſance de recevoir » cet honneur ; ſi tout ce que j'avance eſt » une impoſture, on pourra me punir. — » Mes amis, dit un de la troupe qui pa- » roiſſoit être raiſonnable, & s'intéreſſer à » moi, il ne faut condamner perſonne ſans » l'entendre. Venez, mon ami, me dit-il, » M. le général eſt ici ; l'on va vous con- » duire à lui. » Je le ſuivis ; on dit à une eſpece de Suiſſe de m'annoncer. Il demanda qui j'étois. » Dites à S. E. lui répondis-je, » qu'un prêtre Gnôme, à qui il a donné » rendez-vous, eſt arrivé. » Le nom de prêtre Gnôme les fit tous rire, & ils me toiſerent de la tête aux pieds. Le Suiſſe, flegmatique, me regarda d'un air auſſi froid que ſi j'avois été habillé. On lui donna commiſſion d'annoncer, à M. le général, un prêtre Gnôme à qui il avoit donné ren- dez-vous, pour le préſenter à la reine. A cette idée, tout le monde rit, excepté le

Digitized by Google

Suiſſe. Il alla froidement m'annoncer à S. E. qui étoit dans un appartement voiſin ; & il répéta, mot pour mot, tout ce qu'on lui avoit dit, ſans ajouter une parole ſur l'état où j'étois. J'entendis tout de la porte : la reine étoit juſtement avec M. de Trombon-Tonnerre. « Ah ! bon, dit-il, juſtement, » Madame, c'eſt ce drôle de corps que » j'ai annoncé à V. M. Je l'attendois ; » qu'on le faſſe entrer. » J'étois déja derriere un paravent, le général s'avançoit, en diſant : « Madame, j'ai l'honneur de vous » préſenter M. l'ambaſſadeur ; » & M. l'ambaſſadeur paroît. La reine s'écrie : *Ah, l'horreur !* & ſe ſauve ; le brave guerrier reſte la bouche béante & les bras abattus, & moi, dans ma nudité, je demeure auſſi immobile que lui. Oh, oh, dit-il enfin, » que ſignifie cette comédie ? Qu'eſt-ce que » ce poliſſon qu'on a laiſſé entrer ici ? » On lui répond que c'eſt le prêtre Gnôme qu'il attendoit : les domeſtiques, arrêtés à la porte, ne pouvoient étouffer leurs éclats de rire. « Que veut dire ceci ? s'écria-t-il » en colere. Y a-t-il ici quelqu'un qui oſe » prétendre à ſe jouer de moi ? » Je vis bien qu'il ne me reconnoiſſoit pas. « Monſieur, lui dis-je, daignez pardonner à vos » gens, auſſi-bien qu'à moi. Je ne ſuis que » trop méconnoiſſable. Puiſſe au moins ma » voix rappeller à votre mémoire l'infor- » tuné prêtre Gnôme que vous avez daigné

Digitized by Google

» accueillir favorablement il y a deux » jours. Il me reconnut en effet à la voix. » Comment ! c'eſt donc vous ? me dit-il. » Mais quelle eſt cette maſcarade ? eſt-ce » dans cet équipage que vous voulez vous » faire préſenter à une reine ?

» Monſieur, lui répondis-je, il m'eſt » arrivé bien des malheurs depuis que je » vous ai quitté. J'ai été volé, tourmenté, » martyriſé. » Alors je lui racontai en gros mon hiſtoire. Il la trouva plaiſante, & me plaignit en riant. Il m'examina de la tête aux pieds, me retournant par devant & par derriere. « C'eſt une comédie » larmoyante, me dit-il ; ſur mon ame, » il a la plus drôle de figure du monde ; » on ne peut être plus malheureux, ni en » même temps plus comique. Allons, mon » ami, il faut vous décroter & vous cou- » vrir ; il y a remede à tout. Qu'on ap- » pelle mon valet de chambre, afin qu'il » cherche dans ma garde-robe de quoi » habiller le prêtre ambaſſadeur. Cepen- » dant je ne ſais comment la reine a pris » ceci ; elle s'eſt ſauvée comme un oiſeau. » Il y a là-haut de bonnes ames qui pour- » ront envenimer cette petite hiſtoire, le » plus charitablement du monde. Il faut » que j'aille voir cela. » En diſant ces mots, M. de Trombon-Tonnerre courut chez la reine ; on lui ferma la porte au nez.

Digitized by Google

S. M. étoit encore toute effrayée. « Mais » qu'eſt-ce donc ? qu'ai-je vu, diſoit-elle » à ſes femmes, qui en vouloient au gé- » néral ? Eſt-ce un homme ? eſt-ce une bête ? » Oh ! le hideux objet ! Et c'eſt là ce » qu'on appelle un Gnôme ! » Les hon- nêtes femmes lui répondirent que c'étoit un trait indigne de la part du général, d'avoir oſé jouer S. M. au point de lui faire voir une figure ſi indécente ; qu'on n'ex- poſoit jamais un homme nu aux regards d'une jeune perſonne, encore moins à ceux d'une reine : qu'on ne promettoit point de préſenter un prêtre & un ambaſſadeur, pour offrir l'objet le plus indécent ; qu'en- fin on ne jouoit un tour auſſi ſanglant qu'à ceux qu'on vouloit outrager de la maniere la plus décidée.

La reine, qui n'avoit pas d'abord penſé à ſe fâcher, crut dès-lors ſa pudeur inté- reſſée à témoigner du reſſentiment, & elle le fit avec toute la dignité poſſible. Elle ne voulut pas voir le général, & lui fit dire de ſe rendre ſur le champ à ſon armée. Il peſta beaucoup contre cet ordre, & deſ- cendit en grondant. Il m'apperçut au bas de l'eſcalier : « Quel diable auſſi, dit-il, » ces Gnômes ſont faits pour me porter » malheur ! Tout ce qui vient de chez eux » n'a pas le ſens commun. Voyez un peu » quel ajuſtement pour paroître devant une » reine. Nous avons fait là une belle équi-

Digitized by Google

» pée ; ayez soin de lui cependant, ajouta-» t-il, qu'il ne manque de rien. » En disant cela, il monta en voiture. Je voulois lui faire mes excuses. » Oh ! ne vous in-» quiétez pas, me cria-t-il de la portiere ; » ce ne sera rien. La reine est jeune & in-» génue ; elle peut écouter de mauvais ca-» quets ; mais dans le fond c'est bien la » meilleure ame du monde. » A ces mots il partit, & me laissa au milieu de ses gens, toujours dans le même *déshabillé*.

A peine son carrosse eut-il disparu, que ces coquins m'entourerent, de l'air le plus insolent, bien déterminés à s'amuser à mes dépens. Je ne répéterai pas leurs propos révoltants. Ils convinrent enfin qu'il falloit me nettoyer & m'habiller, sur le champ ; ils eurent la cruauté de m'attacher à la corde du puits, &, de cette maniere, ils s'amusoient à me plonger dans l'eau, & à m'en retirer alternativement. Enfin l'un d'eux, qui paroissoit assez bon homme, obtint que ce jeu cessât. Pour finir de me nettoyer, on se contenta de me jeter cinquante seaux d'eau sur le corps. Après cette aspersion, on me donna une misérable souquenille pour me couvrir, & l'on me signifia qu'on daignoit m'élever au rang de marmiton. Voilà mon début à la cour.

On conçoit combien je fus humilié d'un pareil traitement ; mais je sentis qu'il falloit faire contre fortune bon cœur, & re-

Digitized by Google

cevoir de la main droite ce qu'elle m'offroit de la gauche. Je remplis mon emploi avec gaieté, & ma gaieté me valut des amitiés de la part de ces drôles, qui étoient disposés à me maltraiter, pour peu que j'eusse eu l'air mélancolique. Un chef de cuisine que je fis rire, me donna un de ses vieux habits, qui étoit encore assez propre. Je fis faire ma barbe, qui étoit encore jeune; je m'accommodai & m'habillai en tirant le meilleur parti que je pus de mon ajustement: ils me trouverent tous un air noble & galant. « Vraiment, disoient-ils, » c'est un gaillard bien bâti; il a l'air de » quelque chose. » Je vis que je leur en imposois. Celui même qui m'avoit donné l'habit, paroissoit me respecter pour cet habit même. Je trouvai une guitare, je me mis à en pincer d'une maniere qui plut. Je composai bientôt quelques couplets à la louange de la reine, & j'allai les chanter sous ses fenêtres, en m'accompagnant de mon instrument. Elle me regarda à travers une espece de jalousie. On lui dit que j'étois le prêtre Gnôme; on lui raconta comment j'avois été volé. Elle témoigna qu'elle goûtoit ma figure & mon chant, & elle m'envoya cinquante *ninons*: car les pieces d'or étoient ainsi nommées de son nom. Je me fis habiller très-promptement, & les valets n'oserent plus me commander rien: je reçus même des excuses de leur part.

Digitized by Google

Je gagnois tous les jours à leurs yeux ; & en moins de quinze jours, de marmiton je devins maître. La dame du logis, c'eſt-à-dire, la générale qui revint de la campagne, apprit mon hiſtoire, & commanda qu'on m'amenât devant elle. Dès qu'elle m'eut vu & entendu, elle me fit les plus gracieuſes excuſes, pour l'impertinence de ſes gens, ordonna que je fuſſe logé dans un appartement de maître, & me fit manger à ſa table. Auſſi-tôt tous ſes valets, l'un après l'autre, vinrent me trouver, me demandant pardon de l'air le plus humble. Ils m'aſſurerent tous, chacun en leur particulier, qu'ils m'avoient reconnu, dès le premier coup d'œil, pour ce que j'étois ; que dans le fond de leur cœur, ils s'étoient intéreſſés à moi, & m'avoient reſpecté en ſecret. C'étoient ceux mêmes dont j'avois reçu le plus d'outrage, qui venoient me tenir ce langage.

Je pardonnai à tous, excepté à un malheureux, que je crus devoir punir, comme on le verra par la ſuite. Je me liai d'amitié avec le gouverneur des enfants du général, qui étoit un brave homme. Je lui demandai enfin où j'étois, & par quelle étrange aventure je trouvois un peuple qui parloit françois, au bout du monde, dans un pays dont les François ne ſoupçonnoient pas l'exiſtence ; je le priai de m'expliquer pourquoi cette ville, qu'on nommoit Paris,

Digitized by Google

neuf, reſſembloit ſi ſinguliérement au Paris d'Europe : car, en effet, la reſſemblance étoit frappante ; tous les beaux quartiers s'y trouvoient imités & embellis ; aux vilains, qui ſont communs chez nous, on en avoit ſubſtitué de charmants. Cette ville étoit donc beaucoup plus belle que ſon aînée, & l'on auroit dû l'appeller plutôt Paris réformé, que Paris-neuf. Je fis enfin à mon homme un déluge de queſtions ſur la foule des objets nouveaux qui me frappoient.

Le gouverneur me répondit : « Mon cher » ami, ce que vous me demandez doit » être voilé des ombres que le miniſtere » veut y répandre. Nous ne pouvons révé- » ler tous nos ſecrets, & nous bien faire » connoître aux étrangers ; cependant je » vous dirai tout ce qu'il me ſera permis » de vous dire.

» Ce pays n'eſt pas entiérement inconnu » à vos auteurs ; pluſieurs le nomment, » comme nous, la France-Auſtrale. Il eſt » queſtion, dans Montagne, d'une contrée » nommée la France-Antarctique : &, » quoique notre colonie même ne ſoit pas » connue en Europe, la terre que nous » habitons a été, depuis un temps immé- » morial, le ſéjour de pluſieurs François, » que nous nommons Auſtro-Francs.

» Notre cour eſt Françoiſe, comme » vous voyez, parce que nous ſommes

Digitized by Google

» tous originaires de France, & que nous » avons encore parmi nous deux ou trois » vieillards centenaires, qui ſont nés en » France même.

» Mais comment ſe fait-il, lui dis-je, » qu'on ne ſache rien en France d'une pa- » reille émigration ? car cette colonie eſt » nombreuſe. Dites-moi, de grace, où » ſommes-nous ?

» Nous ſommes dans les terres Auſtra- » les, reprit-il. Je vous répete qu'il y » avoit ici des François depuis long-temps ; » mais ils n'avoient aucune communication » avec la France, qui avoit perdu de vue » ce pays. On envoya, ſous Louis XIV, » une petite eſcadre, pour le découvrir » & le conquérir de nouveau. Ces émi- » grants y réuſſirent ; mais ſe voyant dans » une contrée preſque inacceſſible, ils vou- » lurent profiter de cette ſituation : l'Eu- » rope ne pourra pas nous déterrer là, » dirent-ils ; & ſans doute il vaut mieux » reſter ici nos maîtres, que de gémir ſous » une puiſſance éloignée, & d'expoſer ce » beau climat à tous les malheurs qu'a » ſoufferts le Nouveau-Monde, ſi nous » la faiſons connoître aux trop puiſſants » Européens. C'étoit la même raiſon, cher » Merveil, qui avoit engagé nos devanciers, » les Auſtro-Francs, à prendre le même » parti. Les nouveaux débarqués ſe dé- » terminerent donc à s'établir en paix dans

Digitized by Google

» ce pays. On ne les vit point revenir en » France ; on les crut perdus ; on ne pensa » plus à eux ; & ces braves gens fonderent » ici un empire assez puissant, & sur-tout » très-heureux.

» Nous sommes gouvernés, comme vous » le voyez, par une reine, & jamais par » un roi. C'est une loi de l'état. On a vu » que, quand un homme est sur le trône, » le beau sexe a quelquefois trop d'influen- » ce ; au lieu que quand une femme regne, » elle donne ordinairement sa confiance à » des hommes, & les affaires n'en vont pas » plus mal. C'est là, mon cher ami, la » raison qui a mis pour jamais notre scep- » tre en quenouille. Le trône est héréditi- » taire, & cependant nos reines ne sont » point mariées. Je vous apprendrai, par » la suite, comment elles s'y prennent pour » avoir de la succession. Il est certain qu'au » moins, à l'instar du grand-Turc, S. M. » est la premiere bâtarde de l'état.

» Vous avez été surpris d'apprendre que » notre souveraine s'appelle Ninon V : c'est » qu'elle descend, en droite ligne, de l'ai- » mable fille qui fut si célebre chez vous » sous ce nom. Cette courtisane, honnête » homme, eut du grand Condé une fille, » qui ne fut point reconnue, & qui réunit » les graces de sa mere à la grande ame » de son pere. La jeune Ninon, à l'âge » de dix-huit ans, fut embarquée sur l'es-

Digitized by Google

» cadre qui conduisit ici nos aïeux. On ne » cherchoit qu'à s'en défaire, & l'on y » réussit. Charmante comme elle étoit, elle » se voyoit adorée de tous les hommes; on » admiroit sa sagesse autant que ses graces. » Elle avoit sur tout notre sexe l'empire le » plus marqué; elle étoit aussi consultée » que courtisée.

« Au commencement, il étoit question » d'établir une forme de gouvernement. La » plus grande partie des habitants penchoit » pour l'état républicain. On ne manqua » pas de demander à la belle Ninon son » avis sur ce point important. Un soir » tous ses adorateurs étoient chez elle en » grand cercle : on parloit de cet objet, qui » intéressoit tout le monde, & l'on ne pou- » voit s'accorder. Tout-à-coup, un joli jeune » homme, plus éperdument passionné que » les autres pour la divinité de l'assemblée, » se leva & s'écria : Messieurs, vous voilà » bien embarrassés; créons une monarchie, » & mettons la belle Ninon sur le trône : » n'est-elle pas déja notre reine ? Cette idée » parut une inspiration du ciel, & l'inspi- » ration se communiqua au cercle entier, » comme l'électricité. Tous s'écrierent : » *Saluons notre reine.* Un second inspiré » cria : *Et n'ayons jamais que des reines des-* » *cendantes de cette belle personne.* Tous y » consentirent solemnellement. Le premier » qui avoit parlé, se sentant aimé, avoit

Digitized by Google

» pu se flatter d'être placé sur le trône avec » sa maîtresse ; mais il en fut exclu, comme » tout son sexe.

» Tous ces amants d'accord, se jete- » rent aux pieds de leur souveraine, en » la suppliant d'accepter la couronne. Elle » eut beau les prier de ne pas pousser plus » loin cette comédie ; ce n'en étoit point » une. On proposa au peuple l'arrangement » que l'amour avoit dicté. Le peuple ac- » cepta volontiers pour sa reine, celle » qu'il regardoit comme une déesse. Elle » fut forcée de céder au vœu public ; elle » est regardée comme la fondatrice de cet » empire, auquel elle donna des loix, & » qu'elle gouverna comme un grand roi. » Tous les amants qui l'avoient élevée à ce » haut rang, furent ses conseillers ; cela va » sans dire.

» Enfin, pour abréger, notre jeune reine » est la cinquieme depuis elle. Toutes ces » princesses ont été belles, parce qu'elles » descendoient d'une mere très-belle, & » qu'elles ont toutes eu le choix du bien- » heureux mortel qui leur a donné de la » postérité. Vous devez trouver cette ca- » pitale singuliere, par sa ressemblance avec » Paris d'Europe. C'est la disposition natu- » relle du terrein, & le goût de nos peres » pour leur patrie, qui leur a donné l'idée » de pousser l'imitation si loin. Nous avons » beaucoup embelli votre Paris, sans que

Digitized by Google

» vous le ſachiez. Nous envoyons chez vous, » de temps en temps, des députés, qui » nous mettent à même d'imiter tous les » changements que vous faites chez vous. » Au reſte, nous n'avons guere qu'une » capitale, de beaux environs, & cinq ou » ſix villes un peu conſidérables. Le reſte » du pays ne vaut pas votre France. Il y » a encore bien des déſerts & des peuplades » ſauvages. » A ces mots, celui qui m'entretenoit ſe tut; & voilà tout ce qu'il me fut poſſible d'en tirer.

Ce que j'apprenois ſur le compte de la reine, m'inſpiroit une envie démeſurée de la voir. Elle n'avoit pas ſeize ans, diſoit-on, & elle étoit pétrie de graces. Je n'oſois pas encore demander d'être préſenté à la cour; ma piteuſe entrée dans le pays étoit trop fraîche pour cela: & d'ailleurs le général n'étoit pas là pour m'introduire. Je rodois continuellement autour du palais, pour voir S. M. Quand elle ſortoit, elle portoit un maſque de velours noir. On m'aſſuroit qu'elle n'avoit pris cette habitude que depuis quelque temps, à peu près depuis l'époque de mon arrivée; qu'auparavant elle ne le portoit que rarement, à la campagne, pour ſe garantir du ſoleil. Cet uſage lui venoit ſans doute de France, où il régnoit lors du départ de l'eſcadre.

En attendant que je puſſe voir la reine,

Digitized by Google

je m'amuſois avec la femme du général, petite brune fort piquante, dont les yeux ſemblerent vouloir me dire quelque choſe dès notre premiere entrevue. Je ſentois ce que je devois à ſon mari, & je me propoſois d'être fort réſervé avec elle; mais j'avois à combattre une jolie femme & moi-même.

Je cherchois à me diſtraire avec des citoyennes. Je m'exprime ici un peu cavaliérement, & j'en ai honte moi-même. Quel langage & quelle conduite pour un amant de Julie! Quoi qu'il en ſoit, il y avoit à Paris-neuf des François, ou plutôt des filles de François, & des naturelles du pays. Les premieres me plaiſoient par leurs graces; mais il n'y avoit pas moyen d'obtenir d'elles un peu de myſtere; & mon ſecret éventé mettoit madame la générale dans une grande colere contre moi, quand il parvenoit à ſes oreilles. Les ſecondes étoient plus diſcretes; mais je les trouvois moins aimables. Elles ne manquoient pas de blancheur, parce que le pays eſt un peu froid; elles étoient même aſſez réguliérement jolies; mais elles vouloient copier les Françoiſes, & cette manie leur donnoit un air gauche. Je les aurois mieux aimées dans leur ſimplicité naturelle.

La générale, pour m'agacer, cherchoit à me donner de la jalouſie. Elle avoit,

Digitized by Google

parmi ſes adorateurs, un vieux financier, qui étoit fort aſſidu. Les préſents énormes qu'il prodiguoit le faiſoient ſupporter. Le malheureux méritoit mon reſſentiment ; c'étoit le ſeul homme dont je voulois me venger. Je voyois toujours dans lui le principal auteur des outrages que j'avois reçus, pendant ma triſte nudité, dans la cour du général. Il avoit alors jeté quelques pieces d'or à la valetaille, pour que ces coquins l'amuſaſſent à mes dépens ; & quand on m'avoit inondé d'eau de puits, il avoit beaucoup ri, de ſon rire épais & ſtupide.

Depuis que j'étois ſorti de mon humiliation, le traître n'avoit ceſſé de provoquer ma colere. Il me regardoit comme un gredin & comme ſon rival, & prenoit avec moi des airs d'une inſolence qui me l'auroit fait cent fois jeter par la fenêtre, ſi la petite générale ne s'y étoit oppoſée. Je réſolus au moins de me jouer de lui, comme il s'étoit joué de moi. Ce perſonnage écourté me paroiſſoit taillé pour faire un bouffon, & j'en fis le mien. La femme qu'il idolâtroit me ſeconda merveilleuſement bien en cela, ſans pourtant ceſſer de recevoir ſon argent. Je trouvois ce jeu perfide, je le lui diſois, & la cruelle, pour me punir, me forçoit d'en accepter ma part.

Nous étions en carnaval ; &, vivant

Digitized by Google

dans une colonie Françoiſe, nous le célébrions, comme à Paris, par des extravagances. Je réſolus de conſacrer toutes mes maſcarades à repréſenter, tantôt un perſonnage, tantôt l'autre, aux yeux du financier, qui ne les avoit pas bons. La générale, qu'il importunoit quelquefois, voulut lui donner une autre maîtreſſe, & je me chargeai d'en jouer le rôle. Je n'avois que vingt-ſix ans; ma barbe encore un peu blonde ne paroiſſoit point quand j'étois friachement raſé. Je m'habillai donc en femme, & je parus aſſez bien ſous cet ajuſtement. On m'inſtalla dans une jolie maiſon, & l'on m'amena l'épais Mydas. Il fut ébloui de ma beauté, je lui fis des agaceries, & lui témoignai quelques attentions. Il n'en falloit pas davantage pour faire prendre feu à ce laid perſonnage, qui ſe voyoit ordinairement rebuté par toutes les femmes. Il me déclara ſa paſſion; je fis les minauderies d'uſage en pareil cas chez le beau ſexe. Je lui donnai des lueurs d'eſpérance, & il fut tranſporté au troiſieme ciel.

Je jouois ce jeu dans un coin d'un appartement, où toute l'aſſemblée, qui étoit prévenue, rioit ſous cap. Après avoir fait ſoupirer mon amant pendant quelques jours, je lui donnai enfin un rendez-vous en regle. Nous ſoupâmes tête-à-tête: je le vis s'enflammer par degrés. L'heure de ſe

Digitized by Google

coucher vint ; je le laiſſai ſe déshabiller. Quand il fut tout nu & prêt à entrer dans le lit, voilà mon mari qui vient ; j'entends ſa voix tonner ſur l'eſcalier. Effrayée, je ne ſais où cacher mon homme de contrebande. Je le pouſſe ſur le balcon & je ferme la fenêtre, en y arrêtant un coin de ſa chemiſe, pour le tenir en reſpect. Mon mari cria beaucoup ; c'étoit une baſſe-taille de l'opéra, qui nous avoit paru propre à jouer ce rôle. Il me demanda des nouvelles d'un drôle qu'il ſavoit être chez moi. « J'ai apoſté, dit-il, ſix grands coquins, » ſur l'eſcalier, pour l'aſſommer. » Il diſoit cela très-haut : le malheureux entendoit tout & trembloit. Il faiſoit d'ailleurs froid, & il pleuvoit. Je le vis diſtinctement, d'une autre fenêtre ; il s'étoit tapi le derriere ſur ſes talons. Je le laiſſai-là paſſer la nuit. Le jour vint & le trouva dans cet état ; pluſieurs perſonnes qui étoient averties le ſaluoient par ſon nom. Le lendemain la générale & ſa ſociété vinrent me trouver. On rit beaucoup, & je m'écriai : « A propos, il faut délivrer le » pauvre priſonnier. » Je lui ouvris : il étoit couvert, par la libéralité des poliſſons, des mêmes ornements que moi, quand je fis mon entrée dans le pays. Tout le monde éclata de rire ; il ſe ſauva furieux : mon prétendu mari le pourſuivit à coups de fouet ſur l'eſcalier. Pour abréger cette ſce-

Digitized by Google

ne, un palfrenier, à qui l'infortuné promit cent ninons d'or, lui donna une ſouquenille, & lui procura les moyens de s'évader. En arrivant chez lui, il trouva ſur ſa table, une chanſon ſur ſon hiſtoire, & il entendit des enfants la chanter ſous ſes fenêtres.

Ce malheureux, confus de ſon aventure, reſta quelque temps ſans oſer ſe montrer; & je l'aurois laiſſé-là, s'il n'eût continué de me faire la petite guerre. Sa honte lui inſpira deux deſirs; celui de ſe convertir, & celui de me perſécuter. Il ne m'avoit pas reconnu ſous les habits de femme; mais il ſe doutoit que le tour venoit de la générale, & que j'étois ſon agent. Ce vieux débauché, pour ne plus libertiner, voulut ſe marier; & il lui falloit une jeune fille: j'en fis le rôle. Sa nuit paſſée ſur le balcon, lui avoit procuré une fluxion ſur les yeux, qui, en affoibliſſant encore ſa vue, le mettoit moins dans le cas de me reconnoître. On me préſente à lui; des entremetteuſes le décident; on nous marie. Le mariage devoit ſe conſommer dans une petite maiſon que je fourniſſois. Nous nous déshabillons; il veut me prendre dans ſes bras pour me mettre au lit; tout-à-coup un feu infernal ſort de mon corps, remplit tout l'appartement, & tonne avec un bruit affreux. J'avois ſu bien préparer l'artifice. Il croit avoir épouſé le

Digitized by Google

diable, & ſe ſauve dans le jardin. Les portes de la maiſon ſe ferment, on lui jette un ſeau d'eau ſur ſon corps nu : il entend de grands éclats de rire, & le bruit de vingt fouets, qui lui rappelle ceux qu'il a eſſuyés dans l'aventure précédente. Il grimpe ſur un mur, ſe ſauve comme il peut en s'écorchant, retourne chez lui en grelottant, & reçoit la viſite de pluſieurs amis qui ſavent ſon hiſtoire, & lui font des compliments de condoléance. Il leur jure qu'il a épouſé le diable, ſe le perſuade, & ſe voit encore chanſonné.

Cependant de bonnes gens viennent lui dire que c'eſt un rival qui lui a joué le tour de remplir de feu ſon appartement, mais que ſa pauvre épouſe en eſt innocente, & qu'elle a même paſſé toute la nuit, évanouie de peur. On le perſuade ; on m'amene à lui ; je lui fais de tendres reproches de m'avoir abandonné dans le danger ; je lui peins ma frayeur, mes évanouiſſements, mon abandon, les perſécutions de ſon rival auquel il me cédoit lâchement. Il reconnoît ſa faute, me demande pardon, & me donne rendez-vous, pour le lendemain, dans une de ſes maiſons de campagne.

La générale qui me forçoit, malgré ma répugnance, de pouſſer le jeu ſi loin, vint avec moi au rendez-vous, avant mon prétendu mari. Après avoir ſoupé, elle ſe coucha dans le lit nuptial, & me permit

Digitized by Google

d'y prendre place auprès d'elle. Notre dupe arrive, s'apperçoit que j'ai de la compagnie, prend ma compagne pour un rival, saute sur un pistolet, qui heureusement n'étoit chargé qu'à poudre, & le tire sur moi, tandis que je m'élançois hors du lit. J'esquivai le coup : mais, pour l'effrayer, je tombai à la renverse & je fis le mort. Sur le champ on lui fit accroire qu'il m'avoit tué ; la peur le prit, il se sauva de la maison, de la ville, du pays. Nous passâmes la nuit plus gaiement que lui ; mais je plaignis beaucoup le général qui gravissoit sur les montagnes, traversoit les fleuves, tandis que sa femme prenoit des ébats si différents ; & je me voulois du mal de contribuer à le trahir.

Le financier voulut rejeter sur moi son prétendu crime. Du fond de sa retraite, il m'accusa d'être le meurtrier de sa femme ; de sorte que je me trouvois dans le cas d'être pris pour la victime & l'assassin. Cet homme vindicatif étoit dévot. Il n'y a pas de religion révélée dominante à Paris-neuf ; mais il s'y trouve plusieurs François qui ont retenu, en secret, quelque idée du christianisme. Notre homme étoit de ce nombre ; il reparut. Je gagnai un de ses gens, pour m'aider à le tromper ; je préparai encore des feux d'artifice ; je pris une trompette, & je résolus de faire l'ange, me ressouvenant du tour que joua le pape Boniface VIII, à

Digitized by Google

Céleſtin IV; j'allai, dans cet équipage; chez le bon homme; je mis la maiſon toute en feu; je ſonnai de la trompette, je criai, par un trou: *Fais pénitence.* Je renouvellai le même jeu pluſieurs nuits de ſuite. Bref, je fis prendre ma voix pour celle du ciel; mon bon homme, tremblant, demanda un confeſſeur. Je l'avois prévu; je me déguiſai en prêtre, avec une grande barbe, & je me fis conduire à lui. Il ſe jeta à mes pieds, me confeſſa ſes fautes. Le ſcélérat, il m'apprit des horreurs. Il avoit ſucé le ſang du peuple, de la maniere la plus criante; on lui auroit fait grace de ne le pendre que cent fois. Et quant à moi, l'infame! quand je me reprochois les tours que je lui jouois, il m'en préparoit d'abominables. Il avoit apoſté, dans pluſieurs endroits, des ſcélérats pour m'aſſaſſiner; &, ſans les déguiſements que j'avois pris pour le duper, j'aurois été aſſommé. D'ailleurs, il m'avoit voulu empoiſonner trois fois: un haſard miraculeux m'avoit préſervé. Le coquin me diſoit avec rage, en me parlant de moi: « Ce malheu-» reux m'a coûté plus de deux cents ni-» nons, & je le crois encore en vie. » Il avoit de plus inventé des calomnies affreuſes pour me faire pendre: je ne lui dis rien; mais mes remords à ſon égard ſe calmerent un peu. Il me raconta enfin ſes aventures avec moi, ſon mariage & ſes autres infortunes. « Or, à préſent, me dit-il, que » faut-

Digitized by Google

» faut-il que je faſſe ? il n'y a point ici de » couvent ; irai-je m'enterrer dans un dé- » ſert ? »

« Il faut d'abord reſtituer, lui dis-je. » Cette idée le frappa ; elle ne lui étoit pas venue dans l'eſprit. Il ſe ſeroit plutôt feſſé dix fois par jour, que de rendre un quart d'écu. Il fallut cependant s'y réſoudre. L'honnête homme rendit gorge, & je fus chargé des reſtitutions. Combien de familles, qu'il avoit réduites à la mendicité, furent rétablies & comblées de joie ! Je l'obligeai de plus à faire des aumônes, que je diſtribuai avec équité. Je fus béni dans toute la ville ; & je réparai en partie, par ces bonnes œuvres, ce que je me reprochois d'irrégulier dans ma conduite à ſon égard ; & cela étoit d'autant plus méritoire, que la reine, ayant appris les noirceurs qu'il tramoit contre moi, avoit confiſqué tous ſes biens à mon profit. Toutes les reſtitutions faites, il reſtoit encore au pénitent un bien honnête qui m'appartenoit, & que ſa conſcience le preſſoit de me remettre. Je lui fis dire, par moi, ſon confeſſeur, que je lui laiſſois tout, & que je lui pardonnois. Il fut touché juſqu'aux larmes, & il vouloit me voir pour m'embraſſer ; mais il me craignoit. Il alla, au bout de quelques jours, à un bal, malgré ſon envie de ſe faire hermite : il s'y trouva une dame maſquée, qui étoit moi-même, qu'il ne reconnut point,

Digitized by Google

qui lia conversation avec lui, & lui raconta toute sa confession, en lui disant que ce qu'il avoit révélé étoit su de tout le monde. Il y avoit plusieurs traits qui pouvoient le conduire sur l'échafaud. Jugez de son inquiétude. Il se hâta de se jeter dans la pénitence pour échapper à la justice.

Enfin, il quitta tout-à-fait le monde, se retira dans un petit hermitage, s'affubla d'un froc aussi ridicule qu'on puisse en imaginer, & fit pendant quelques jours la risée de toute la cour, qui alla le visiter. Il crut que sous cet habit il auroit moins à craindre de ma part; & il me fit prier de passer chez lui, pour une réconciliation. Je m'y rendis. Il se jeta à mes pieds, me demandant pardon; je le lui accordai. Il m'étouffa d'un embrassement de cinq quarts-d'heure. Ensuite, m'ayant fait asseoir, il se reconnut coupable à mon égard. « On m'a joué, dit-il, des tours » sanglants; cela vient d'une coquette que » j'adorois, qui me sacrifioit à un jeune » blanc-bec; je vous demande pardon, ce » jeune blanc-bec étoit vous-même... Il étoit » la cause & peut-être souvent le ministre » de ces jeux cruels. » Alors il me raconta » comment une fille lui avoit fait passer la nuit tout nu sur un baloon. « Cela est » bien malheureux, lui répondis-je; mais » celui qui faisoit le rôle de la fille, c'étoit » moi-même. — Ah! malheureux, s'écria-

Digitized by Google

t-il avec fureur !... mais je suis converti, » je dois pardonner. » Il continua de me raconter comment il s'étoit marié ; comment, la premiere nuit, son épouse & toute la maison avoit paru tout en feu ; comment il avoit été obligé de se sauver. Je lui dis, pour le consoler : « celui qui » jouoit le personnage de votre femme, » c'étoit moi-même. » Il grinça des dents, & s'écria : « Pourquoi suis-je converti ? & » moi qui croyois avoir tué la malheureuse ! » Ah si cela étoit vrai du moins !.. Enfin, » le ciel a tiré parti de mes malheurs, pour » m'amener à lui. Il m'a envoyé l'ange » Gabriel ; j'ai entendu la trompette du » jugement dernier, & la voix céleste qui » m'a crié de faire pénitence. » A ces mots, je ne pus m'empêcher d'avouer que ce bon ange Gabriel, c'étoit moi-même. « Ah ! esprit infernal, s'écria-t-il les poings » fermés, puisses-tu être confondu à tous » les diables !.. Mais hélas ! je suis converti. » Il se radoucit bientôt, en me disant qu'il avoit trouvé un brave homme de confesseur, dont il me fit l'éloge, qui lui avoit fait distribuer tous ses biens aux pauvres. Je crus pouvoir lui avouer que ce confesseur, dont il étoit si content, c'étoit moi-même. « Ah » coquin ! ah scélérat ! s'écria-t-il. C'est » aussi toi qui as fait la dame du bal, qui » savoit toute ma confession ! » Alors il m'apostropha d'un furieux coup de poing

Digitized by Google

ſur le viſage : je lui en rendis deux ; il me ſauta aux cheveux ; je l'empoignai par ſon gros nez, plein de rubis, & le tirai hors de ſa cabane. Nous nous roulâmes tous deux dans la boue ; le peuple s'attroupa autour de nous, & d'abord il fut ébaudi de voir un homme, à qui il venoit ſe recommander comme à un ſaint, ſe battre comme un crocheteur. Enſuite on ſe mit à rire, & l'on nous jeta de grands ſeaux d'eau ſur le corps. Il y avoit là des dévots attachés à l'hermite, & des charlatans piqués contre lui par jalouſie de métier. Les premiers voulurent s'amuſer à me lapider ; les ſeconds prétendirent rendre le même office à mon ennemi. Bref, on parut s'accorder pour nous lapider tous les deux. Nous ſentîmes en effet les premieres pierres aſſez lourdes pour exciter notre attention. Soudain nous nous lâchâmes réciproquement ; je culbutai trois ou quatre lapidants, & je me ſauvai à toutes jambes. Il fallut courir preſque auſſi fort que le jour de mon entrée à Paris-neuf. Enfin je revins de cette réconciliation, roué de coups & couvert de fange, tout en lambeaux, & preſque tout en ſang. J'allai trouver la générale, qui m'avoit précipité dans ce mauvais pas. Je lui racontai mon aventure ; elle en rit à gorge déployée : je fus piqué juſqu'au vif ; & je crois que j'allois battre la générale, quand la reine entra toujours avec ſon maudit maſque de

Digitized by Google

velours. A mon aſpect, elle pouſſa un grand cri, & dit : « Oh le hideux perſonnage ! » Je frémiſſois de me trouver, pour la ſeconde fois, devant elle dans un piteux état : la premiere fois tout nu, & la ſeconde on ne peut pas plus mal habillé ; mais ma cruelle maîtreſſe me retint par le bras, & ſe hâta de raconter mon hiſtoire à la reine, avec un détail qui annonça qu'elle avoit une mémoire d'ange. S. M. ne dit rien ; mais ſe ſauva en étouffant, comme elle pouvoit, un rire immodéré qui vouloit s'échapper en éclats. L'hermite s'abſenta pendant quelque temps, & je ne me ſouviens plus de ce qu'il devint. Cette aventure fit l'hiſtoire du jour, & fut cauſe que la reine parla, dit-on, ſouvent de moi, & rit beaucoup à mes dépens. On me fit mille compliments ſur l'honneur inſigne que j'avois eu de faire rire la reine.

Le général revint, & ne goûta point du tout ce qu'il apprit de mon commerce avec ſa femme ; mais, en homme prudent, il n'en témoigna preſque rien : ſeulement il me fit ſentir qu'il n'étoit pas fort à propos que je continuaſſe de loger chez lui. « Hé bien, dit ſa femme, il faut qu'il » prenne un hôtel. — Que parlez-vous » d'hôtel, interrompit ſon mari ? Ce jeune homme eſt un brave garçon ; il a de la » figure & de l'eſprit ; mais il eſt ſans bien : » voulez-vous qu'il aille ſe faire entretenir,

Digitized by Google

» dans un hôtel, par quelque vieille folle;
» ou qu'il se fasse escroc & chevalier d'indus-
» trie? Il a des talents & point de fortu-
» ne; il faut qu'il obtienne une fortune
» par ses talents. Mais qu'il commence mo-
» destement, s'il vous plaît: je me charge
» de lui procurer un emploi décent, con-
» venable à un commençant honnête & sans
» bien. Il vivra de son petit revenu, con-
» formément à son état. Il s'élevera par
» degrés & par son mérite: ces sortes de
» fortunes ne sont pas rapides, mais elles
» sont solides. Merveil est un homme de
» plume: j'ai commencé par être simple
» soldat; il commencera par être simple
» commis, ce qui vaut beaucoup mieux. Me
» voilà général, il pourra devenir ministre;
» mais il faut qu'il apprenne son métier,
» en passant par tous les grades. Débar-
» bouillez-moi cet homme-là; vous l'avez
» fardé, vous l'avez enluminé de dorure,
» vous en avez fait un colifichet. Le bel
» emploi de briller parmi les femmes!
» il est fait pour se distinguer parmi les
» hommes. »

Le lendemain ce brave militaire m'ob-
tint une place de commis dans les bureaux
d'état, avec des appointements modiques,
mais honnêtes; & il me dit: « Merveil,
» louez-moi, pour commencer, un petit
» appartement garni; mettez-vous en pen-
» sion chez quelque honnête bourgeois,

Digitized by Google

» Point de grands laquais ; arrangez-vous » pour une bagatelle, avec une bonne » femme, qui fera votre ménage. Point » de dorure ; un habit simple & uni, mais » décent. Point d'équipage ni de talons » rouges ; soyez un honnête secretaire, » & non un duc ; alors vous mérite- » rez que les hommes fassent attention à » vous, & vous deviendrez quelque chose. » Je le remerciai, en l'embrassant, les larmes aux yeux. Il fut lui-même attendri. « Allez, mon ami, dit-il, conduisez-vous » en homme, & je serai toujours votre » ami. »

Sa femme, quand je fus seul avec elle, fit de grands éclats de rire, & me dit : « Mais voyez donc comme mon mari » parle iroquois ; vouloir enterrer un joli » homme dans la poussiere d'un bureau ! » Je lui répondis que je n'aspirois point à être un joli homme ; que je sentois la sagesse des conseils de son mari, & que je voulois les suivre. « A la bonne heu- » re, me dit-elle, Mons la France ; j'ai » toujours vu que vous étiez un très-hon- » nête roturier ; » & elle me tourna le » dos. »

J'entrai, quelques jours après, dans mon emploi de la secretairerie ; je quittai le grand monde ; je cessai d'être l'homme du jour, & je me perdis dans la foule. Je louai un petit appartement ; je me mis

Digitized by Google

en pension dans une auberge décente, & j'allois manger une fois par semaine chez le général, qui me considéroit beaucoup plus, depuis que sa femme me considéroit moins.

Je fis connoissance avec les gens du service de la cour, qui étoient de ma sphere. Leurs femmes vouloient copier les travers des duchesses ; mais elles paroissoient moins insupportables, parce qu'on n'étoit pas obligé de les supporter avec tant d'égards. Leurs filles vouloient avoir des maris, & je me trouvois pour cela exposé à leurs innocentes agaceries. Je goûtois beaucoup plus leur petit commerce, que celui des dames du grand monde, avec lesquelles il falloit être impitoyablement absurde : je m'accommodois assez d'une vie réglée ; car enfin j'étois las d'être un aventurier.

Le ministre me trouva du talent, il me le prouva en m'occupant fort peu, en me tenant le plus bas qu'il pouvoit, en écartant de moi toute occasion de m'avancer. Je reconnus que la moindre apparence de capacité lui donnoit de l'ombrage. Je me voilai le plus qu'il me fut possible ; mais je ne pus jamais me rendre assez médiocre pour être goûté par cet homme supérieur.

Digitized by Google

LIVRE QUATRIEME.

LA reine me connoiſſoit déja par les hiſtoires qu'on lui avoit racontées ſur mon compte : hiſtoires qui la faiſoient beaucoup rire. Le général avoit haſardé quelques mots ſur le François dont on parloit tant : S. M. lui dit de m'envoyer chez elle ; il me préſenta lui-même. C'étoit un jour d'été ; tous les volets étoient fermés, & rendoient l'obſcurité ſi grande, que je ne pus entrevoir cette jeune reine que comme une ombre : il me fut donc impoſſible de diſtinguer ſes traits ; mais je trouvai ſa voix d'une douceur angélique. « Je vous connois de vue & de réputation, me dit-» elle ; vous n'avez peut-être pas vu ma» figure. » Je lui répondis que j'avois le malheur de ne connoître ſa figure que par les éloges que ſes ſujets enchantés en faiſoient. (Il faut noter que ce peuple ne laiſſe voir le portrait de ſa reine que quand elle a mis au monde une princeſſe ; ſans cet uſage, j'aurois au moins connu ſon portrait.) Elle me dit que je la verrois en temps & lieu ; qu'elle ſe ſerviroit quelquefois de ma plume. Elle me donna à baiſer ſa main royale ; à peine aurois-je eu au-

Digitized by Google

tant de plaisir à coller mes levres sur celle de Julie, tant cette chere petite reine m'avoit charmé par son ton affectueux & sa figure, à laquelle mon imagination prêtoit mille beautés, puisque mes yeux ne pouvoient la distinguer. Elle me congédia trop tôt; & j'allai tout joyeux rendre compte de ma visite au ministre jaloux, qui me dit que la reine accueilloit trop favorablement des inconnus.

Je me promenois souvent avec un homme très-éclairé. Dans une de nos promenades, je tombai sur le chapitre de la reine, dont j'étois plein. « Mais, lui dis-» je, quand songez-vous à marier votre » jeune souveraine? — Mon ami, me » répondit-il, ainsi que le grand-seigneur, » jamais notre reine ne se marie. Nous » connoissons bien sa mere; mais nous » ignorons quel est son pere. La loi lui » donne la liberté de se déguiser comme » elle veut, & l'invite même à prendre » tous les moyens qu'elle juge les plus » convenables, pour qu'un homme qui » lui plaît la féconde, sans se douter qu'il » ait jamais eu affaire avec la reine; &, » comme ces princesses choisissent à leur » gré, elles s'adressent naturellement aux » plus beaux hommes, & elles font de » jolis enfants. Nos grandes dames imitent » trop souvent la souveraine, sans en avoir » le droit comme elle. Il naît un petit

Digitized by Google

» avantage de ce désordre. Quoiqu'on » cache, autant qu'on le peut, au public » le singulier privilege de la reine, il ne » peut être universellement ignoré; & si » quelqu'un vouloit se flatter d'avoir été » honoré des faveurs de S. M., il n'en » pourroit jamais être sûr, parce que tout » le monde sait que bien d'autres dames » prennent la même liberté. Notre auguste » maîtresse se laisse peu voir, & son visage » n'est guere connu. Si elle accouche d'un » enfant mâle, elle le fait disparoître. Ces » bâtards royaux vivent parmi nous pro- » bablement, mais sans se connoître & » sans être connus. On n'éleve que les prin- » cesses, qui sont obligées de rester filles. » Par ce moyen, nous sommes très-sûrs » de n'être jamais gouvernés que par des » femmes, & nous ne nous en trouvons pas » plus mal.

» Nous sommes un peuple à part, & » qui n'a rien de commun avec les autres. » Vous verrez demain un usage singulier: » c'est ce qu'on appelle la fête des maria- » ges; je vous y conduirai. » Je le remer- ciai de son offre, & je lui promis d'en profiter.

Quand il m'eut quitté, mon hôtesse monta chez moi. Je l'avois priée de me procurer une femme, qui vînt tous les jours faire mon ménage, sans demeurer chez moi. « Je vous ai trouvé une servante,

Digitized by Google

» me dit-elle, en appuyant un peu trop » ſur cette expreſſion dédaigneuſe. C'eſt une » pauvre petite orpheline qui me fait pi- » tié : j'ai beaucoup connu ſa mere ; elle » mourut il y a quelques mois, & le pere » il y a quelques années. La pauvre enfant » ne ſait à quel ſaint ſe vouer. Il faut que » vous lui faſſiez la charité de la prendre » pour faire votre ménage. Une bagatelle » que vous lui donnerez ſera une fortune » pour elle. Je la mettrai en penſion chez » une bonne femme de mes amies, qui la » nourrira & la logera avec ce que vous » lui paſſerez, & ce que j'y pourrai » ajouter.

» Soit, lui répondis-je ; je m'en rap- » porte à vous. » Sur le champ elle cria : « Dorothée, monte, ma fille. » La fille monta, & il ſembloit qu'elle n'oſoit entrer. « Avance donc, innocente, lui dit l'hô- » teſſe : as-tu peur de monſieur ? c'eſt la » douceur même. Il aura de la bonté pour » toi, ſi tu fais ton devoir. » Il étoit preſ- que nuit, & je n'avois pas encore de lu- miere ; j'entrevis une jeune fille fort bien faite, à qui je trouvai un air tout-à-fait noble. Je ſuſpendis mon jugement ſur ſa figure, juſqu'à ce que j'euſſe de la lumiere. Je ne pus cependant me diſpenſer de dire tout bas à mon hôteſſe : « Cela me paroît bien » jeune. — Oh non ! me répondit-elle ; elle » eſt en âge & en état de vous bien ſervir :

Digitized by Google

» elle a seize ans passés. — Oui ; mais, » lui dis-je, une jeune fille, qui paroît » avoir de la figure, servir un jeune homme ! » cela est-il décent ? En un mot, ne la » prendra-t-on point plutôt pour ma maî- » tresse, que pour ma servante ? — Quoi ! » une petite souillon comme cela ? me ré- » pondit madame Jovial, un enfant que » vous tirez pour ainsi dire de dessus le » fumier ! vous n'y pensez pas ; c'est une » pure charité que vous faites. Vous ima- » ginez-vous qu'on vous croira capable de » descendre à un petit chiffon comme ce- » la ? » Pour moi, je trouvois à ce pré- tendu chiffon un air intéressant, & qui sû- rement n'avoit rien de commun. « Que vou- » lez-vous ? dis-je à mon hôtesse ; avec l'air » que je trouve à cette jeune personne, je » serai peut-être gêné, pour lui comman- » der quelque chose. — Hé ! bon Dieu, ré- » pondit-elle, vous me faites rire ! oh ! » vous poussez la politesse trop loin ! Vrai- » ment, il feroit beau voir que vous vous » gênassiez pour une petite misérable, trop » honorée de vous servir ! Il faut la traiter » un peu vertement, & la relever de sen- » tinelle : voilà encore un beau museau, » pour tenir cela dans du coton ! »

Je trouvois ce langage tout-à-fait comi- que, relativement à l'impression que me faisoit cette jeune fille ; & il me sembloit que madame Jovial affectoit d'exagérer un

Digitized by Google

peu le prétendu dédain qu'elle témoignoit pour elle. « Après tout, me dis-je, l'air » noble que je lui suppose n'est peut-être » que dans mon imagination. La lumiere » va sans doute le faire éclipser, & ne m'of- » frir dans cette petite fille, qu'un person- » nage à traiter aussi cavaliérement que le » veut cette brave femme. — Encore un » coup, lui dis-je, je m'en rapporte à vous. » — Cela suffit, reprit madame Jovial : » tiens, dit-elle tout haut à la fille, descends » avec moi, & tu apporteras de la lumiere » à ton maître. » L'enfant me fit une révérence de très-bonne grace, & descendit. Des idées toutes différentes m'absorberent sur le champ, & me firent oublier ma nouvelle servante, puisqu'on lui donnoit ce nom. Elle rentra bientôt avec la lumiere. Je ne pensai pas à la regarder ; je me mis à écrire quelques vers que je venois de finir, & je lui parlai aussi familiérement que l'exigeoit mon hôtesse, (ce qui ne m'est pas ordinaire) sans penser à lever les yeux sur elle. « Mon enfant, lui » dis-je, ne manque pas de dire à madame » Jovial, que je voudrois souper ici : qu'elle » s'entende avec toi pour cela. — Mon- » sieur, me répondit la petite personne, » permettez-vous après cela que je me re- » tire ? J'ai là-bas mon frere qui me re- » conduira. — Oui sans doute, lui dis-je. » Et à quelle heure, reprit-elle, ordonnez-

Digitized by Google

» vous que je vienne demain & tous les » jours, pour faire votre chambre ? » Le ſon de ſa voix étoit doux comme une flûte. Je levai les yeux ſur elle ; je vis une beauté réguliere dans ſa premiere fleur, des graces ſur-tout ſon corps, de la nobleſſe dans ſon maintien, de la pudeur ſur ſon viſage ; en un mot, cet air intéreſſant qui eſt au deſſus de la beauté même.

Ce qu'il y avoit de plus attachant, c'eſt que la chere enfant ſembloit chercher, dans mes yeux, avec un petit air de crainte, l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur moi ; cette impreſſion n'étoit point du tout légere. Je reſtai immobile & ſtupéfait. « A quoi penſe » madame Jovial, me dis-je en moi-même, » de me donner cela pour un petit chif- » fon ? Eſt-ce elle ou moi qui avons la ber- » lue ? » Je crus cependant devoir m'efforcer de cacher à cette belle enfant, la ſenſation qu'elle me cauſoit ; & pour y réuſſir je continuai de lui parler du ton familier que j'avois pris d'abord, quoiqu'en ſecret je me reprochaſſe de ne me pas montrer plus reſpectueux. « Quel âge as-tu, lui » dis-je, ma petite ? — Monſieur, répon- » dit-elle, j'ai ſeize ans & trois mois. — » C'eſt juſtement l'âge de notre reine, re- » pris-je. » Elle rougit, & repartit : Hélas ! » je ſuis née à peu près dans le même » temps que S. M. ; mais quelle différente » deſtination ! L'une placée ſur le trône,

Digitized by Google

» l'autre destinée à servir. Trop heureuse » encore que votre bonté daigne m'agréer » pour lui rendre les services qui seront à » ma portée ! — Va, mon enfant, lui re» partis-je, le bonheur est de tous les états, » aussi-bien que la santé. A en juger par » ta figure, la reine ne peut pas se porter » mieux que toi, elle n'est sans doute pas » plus contente que tu dois l'être. Ta phy» sionomie annonce de la sagesse & un bon » caractere. Comporte-toi bien, suis les » conseils de madame Jovial, & j'aurai » soin de toi : adieu mon enfant. » Elle me fit une révérence si noble, si décente, si respectueuse, que je fus encore ému. Je me levai, malgré moi, pour lui rendre le salut, & je restai tout pensif après son départ. « Quelle taille ! me disois-je, quelle » figure angélique ! quel air noble & dé» cent ! En vérité, Julie ne sauroit être » plus belle ; & de plus cette enfant pa» roît avoir des sentiments & de l'ame. » Cela ne cadre point avec son habit.... » Mais, que dis-je ? son habit est propre ; » c'est sa condition qui est au dessous d'elle ; » le sort est bien injuste ! »

Madame Jovial vint me servir à souper. « En vérité, lui dis-je, vous êtes » aveugle ; cette fille-là n'est point du tout » faite pour servir. — Et qu'a-t-elle donc ? » me répondit l'hôtesse. Vous paroît-elle si » gauche ? ne lui trouvez-vous pas assez

Digitized by Google

» d'eſprit pour faire un lit? ou bien ſeroit-» elle trop nonchalante? ſi je croyois cela, » je ſaurois bien la faire remuer. — Vous » ne m'entendez pas, lui repartis-je; je » dis que cette fille eſt trop bien, trop au » deſſus de ſon ſort.» A ces mots, la bonne dame éclata de rire. « Une petite guenille » comme cela, dit-elle, trop au deſſus de » ſon ſort! Je craignois au contraire que » vous ne vous plaigniſſiez de ce que je » vous donnois une petite créature trop peu » digne de vous ſervir. Vous la trouvez » trop bien! Il faut en vérité que vous ayez » des yeux très-particuliers. Elle parla long-temps ſur le même ton. Ses filles, & d'autres que j'interrogeois, me répondoient de la même façon, en riant de mes queſtions. Il fallut donc que je cruſſe que j'avois les yeux faſcinés. « La lumiere, diſois-je, me » fait peut-être illuſion; demain nous ver-» rons au grand jour.»

Le lendemain le jour n'y changea rien. Je trouvai ma petite ménagere auſſi jolie qu'aux lumieres. C'étoit la fraîcheur de la roſé: elle me fit la révérence en entrant, d'un air ſi reſpectueux & ſi décent, que je ne pus encore m'empêcher de me lever pour la lui rendre. Mon hôteſſe, qui étoit entrée avec elle, fit un grand éclat de rire. « Oh! tel maître, telle ſervante, » dit-elle. On ne peut être plus poli qu'ils » le ſont tous deux. Il va bientôt faire de

Digitized by Google

» toi une demoiſelle, mon enfant ; mais » prends garde à toi. » La pauvre enfant baiſſa les yeux, en m'adreſſant à la dérobée un regard confus. « Allons, travaille, » continua l'hôteſſe en la pouſſant aſſez ru- » dement ; ce que je trouvai fort choquant. » La jeune fille ſe mit à faire mon lit, d'un air tout-à-fait délicat, qui annonçoit qu'elle étoit fort adroite ; mais qu'elle devoit être peu accoutumée à ce métier-là. Je me ſentois confus de me faire ſervir par une ſi belle fille. Je ne pus m'empêcher de l'aider à ſoulever les matelas, que je trouvois trop peſans pour elle. « Oh » parbleu ! diſoit madame Jovial, voilà » des complaiſances toutes neuves, vous » n'en aviez pas tant pour mes filles, quand » elles vous rendoient les mêmes ſervices ; » cependant je penſe qu'elles valent bien » votre prétendue gouvernante. » Il faut avouer que ſes deux filles étoient deux petits monſtres auprès de ma Dorothée. J'étois trop plein de cette belle enfant, pour faire attention à ce que diſoit la bonne Jovial. Que je plaignois une ſi charmante perſonne d'être obligée de ſervir ! que je trouvois ce métier au deſſous d'elle ! Je me pourvus de quelqu'un qui ſe chargea de tout ce que je jugeai trop pénible & trop vil pour ma belle Dorothée.

Le grave ami qui devoit me mener à la foire des mariages, arriva dans ce moment ;

Digitized by Google

Dorothée baissa sur son visage une petite coëffe qui en cachoit une partie. Je ne fus pas fâché de cette attention ; mais je cherchois pourquoi elle vouloit se cacher aux yeux de mon ami. Je le lui demandai tout bas. « Hélas ! répondit-elle, je vois bien » que j'ai tort, & qu'il faudra tôt ou tard » que ma misere soit connue. » Elle se croyoit donc au dessus de l'état qu'elle rempliſſoit. Le sérieux ami ne cessoit de la regarder à la dérobée. Je le trouvois même troublé ; il se perdoit dans les raisonnements qu'il me faisoit ; & son œil, malgré lui, se tournoit toujours vers la belle. Je disois en moi-même : « il faut donc que „ cette fille-là n'ait pas l'air si guenille à „ ses yeux. „ Il regardoit dans les miens, & nous cherchions à nous cacher réciproquement l'impression qu'elle nous faisoit. Dorothée me demanda tout bas mes ordres pour le lendemain : je la conduisis jusqu'à ma porte, & je lui serrai la main ; elle me parut toute émue.

Nous allâmes à la fête ; mon ami me sembla rêveur au commencement du chemin ; je ne l'étois pas moins. Il ne me dit rien de ma gouvernante ; je ne lui en parlai pas : cependant son esprit s'éclaircit par degrès, & bientôt il me raconta l'origine de la fête que nous allions voir.

« Au commencement de notre établisse» ment, me dit-il, il y avoit parmi nous,

Digitized by Google

» beaucoup d'hommes, & très-peu de fem-
» mes. Parmi le peu de pucelles que nous
» avions, tout le monde vouloit avoir les
» plus jolies, & laiſſer-là les plus laides.
» Pour remédier à cet inconvénient, on
» s'aviſa d'un expédient qu'on avoit lu dans
» l'hiſtoire ancienne. On ordonna que tou-
» tes les filles ſeroient propoſées à l'encan ;
» qu'on vendroit les plus jolies aux plus
» offrants ; & qu'avec l'argent qu'on en re-
» cueilleroit, on marieroit les plus laides
» aux plus accommodants. De cette ma-
» niere on plaça toutes les filles ; & l'on a
» toujours ſuivi le même uſage. A cette
» occaſion on fit une fête, qui s'eſt renou-
» vellée depuis chaque année. »

Nous arrivâmes dans un édifice charmant, qui reſſembloit au plus beau coliſée. On voyoit dans l'intérieur de l'enclos des ſalles de ſpectacle & de bal, & des cafés d'une galanterie qui effaçoit tout ce que la France a de plus brillant en ce genre. Jamais le ſoleil ne pénétroit dans ces beaux lieux, ou des milliers de flambeaux, de luſtres & de bougies, formoient une clarté plus ſéduiſante que le grand jour. Le ſite contenoit un peuple immenſe. Il y avoit au moins dix mille filles à marier. Elles étoient vêtues ſelon leurs goûts ; qui différoient autant que leurs figures. Parmi ces jeunes perſonnes, on en voyoit de charmantes ; celles-là étoient le plus

Digitized by Google

simplement mises ; il y en avoit des laides, surchargées d'ornements qui ne faisoient que les enlaidir encore davantage. Chacune pour se faire connoître cherchoit à déployer ses talents. On voyoit les unes danser avec des jeunes gens dont elles briguoient la conquête ; les autres jouoient des instrumens ou chantoient ; plusieurs peignoient ; quelques-unes récitoient des drames. On en voyoit des plus tranquilles, dans des especes de petites boutiques, où elles étaloient les ouvrages qu'elles avoient faits, & dont elles croyoient que l'élégance devoit leur attirer des soupirants. En un mot, chacune de ces demoiselles cherchoit à se faire valoir par ses avantages. Les plus laides étoient ordinairement celles dont les travaux paroissoient les plus brillants.

Je fus conduit successivement dans toutes les salles ; & j'avoue que je trouvai ce spectacle enchanteur. Il y avoit plusieurs de ces beautés que j'aurois volontiers achetées pour mes maîtresses ; mais Julie, reine de mon cœur, étoit la seule que je désirois pour ma femme. Cependant je pensois de temps en temps à ma petite Dorothée ; & je ne voyois aucune nymphe, dans toute cette foule, qui méritât de lui être comparée.

Il y avoit déja quelque temps que la foire des demoiselles duroit ; & pendant ce temps, elles avoient tâché de faire connoître leur

Digitized by Google

mérite à tous les aſpirants qui avoient eu la liberté de les fréquenter dans ce lieu. Enfin, toutes ces jeunes vierges devant être bien connues, le grand jour de l'encan arriva.

Dans une enceinte immenſe, parée de verdure & de fleurs, qui paroiſſoit autant un jardin qu'une place publique, on avoit élevé des amphithéatres pour contenir tout un peuple. On voyoit, dans le fond, le trône de la reine, & les ſieges du conſeil & des premiers de l'état. Ceux des ſpectateurs étoient vis-à-vis. D'un côté l'on devoit placer les filles à marier, de l'autre les prétendants.

Une décharge de toute l'artillerie de la ville, donna le ſignal dans les airs; & le ſon de toutes les cloches forma une harmonie majeſtueuſe. Les tambours, les timbales, les trompettes, & tous les inſtruments guerriers retentirent à la fois. Alors la marche s'ouvrit; tous les corps de l'état parurent en habits ſolemnels. Les magiſtrats, les principaux militaires s'avancerent en ordre; enfin la reine vint, portée ſur un palanquin éblouiſſant d'or & de pierreries; mais le viſage couvert d'une gaze légere, au travers de laquelle on ne pouvoit que ſoupçonner ſon viſage. Chacun prit place: la reine monta ſur ſon trône; on ſe proſterna trois fois devant elle, & la muſique recommença.

Au ſon des inſtruments, vinrent les jeunes

Digitized by Google

filles & les jeunes garçons, qui avoient déja lié connoissance ensemble. Chacun amenoit sa chacune, & ils avoient tâché de s'arranger d'avance en particulier. D'abord toute cette troupe mi-femelle, mi-mâle, dansa un ballet assez agréable, pour animer le coloris des jeunes personnes par cet exercice brillant & gai. Ensuite les demoiselles se retirerent à leur place, & les garçons allerent les marchander. Cent crieurs publics disoient à haute voix : *à combien celle-ci ?* Chacun proposoit son prix & enchérissoit, à qui mieux mieux, sur les jolies. Celle qui fut vendue au plus haut prix, fut déclarée la reine de la fête ; on la plaça sur un petit trône ; elle y étala son petit air conquérant. Les plus belles partirent bien vîte ; les jolies ne tarderent pas ; les gentilles ne languirent que très-peu ; les figures qui ne disent rien, passerent à la faveur du bon marché. Celles qui, sans aucune beauté, étoient aimables par leur esprit, leur caractere, leurs talents, trouverent encore des enchérisseurs. La lie restoit, c'est-à-dire le troupeau des laides. Les crieurs avoient beau dire : *à combien ?* On n'en offroit rien. Les pauvres filles étoient humbles & honteuses. Leur humilité touchoit ; mais il falloit un motif plus fort pour les faire agréer. Alors on fit un monceau de l'argent qu'avoit produit la vente des jolies ; & les crieurs dirent à rebours : *combien veut-on pour*

Digitized by Google

prendre celle-ci ? Et chacun des laiderons fut adjugé à celui qui en demandoit le moins. Toutes passerent ainsi l'une après l'autre ; il ne restoit plus qu'une pauvre fille borgne, horriblement marquée de la petite vérole, & sans nez. La somme qui restoit se trouvoit très-considérable ; on en déclara le montant au public, & on l'exposa auprès de la laide, en répétant : *qui la veut à ce prix ?* Un aveugle s'écria, *moi.* La fille l'accepta : on lui donna l'argent avec une couronne ; & elle fut placée sur un petit trône, vis-à-vis de la plus belle.

Après que toutes ces demoiselles eurent trouvé des maris, une nouvelle décharge générale d'artillerie l'annonça au peuple ; & les fanfares militaires recommencerent de la maniere la plus éclatante & la plus gaie. Chaque époux mit une couronne de fleurs sur la tête de son épouse, qui lui en rendit une pareille ; ensuite ils figurerent ensemble des danses charmantes, & furent liés avec des guirlandes de fleurs, par de jeunes garçons & de jeunes filles. Je ne décrirai point les cérémonies de tous ces mariages ; il y eut un mois entier de réjouissances ; & je goûtai par-tout, ou il y avoit quelques noces, des plaisirs très-vifs. Il m'arriva souvent de danser avec la souveraine ; mais elle étoit toujours ou masquée ou voilée ; & je désespérois de pouvoir jamais voir son visage, qu'on disoit si charmant.

Cependant

Digitized by Google

Cependant ma petite gouvernante me faiſoit une impreſſion qui m'étonnoit moi-même. Je devenois timide & rêveur devant elle, & je n'oſois plus lui rien commander. Ce n'étoit plus moi qui étoit le maître. Elle avoit le coup d'œil très-pénétrant. Je voyois que la petite fripponne m'examinoit fort attentivement, & n'étoit pas indifférente relativement à l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur moi. Je voulois en vain prendre le ton de maître. Si je lui faiſois quelque careſſe, j'affectois l'air de quelqu'un qui accorde une faveur; elle ſourioit, & ſavoit trop bien qu'elle m'avoit ſubjugué. De jour en jour, mon ton devenoit, malgré moi, plus ſoumis. Je lui prenois ſouvent la main, que je preſſois de mes levres. « Ma chere » petite Dorothée, lui diſois-je, en baiſant » ta main, je crois baiſer celle de la reine. » En effet S. M. avoit, comme elle, un petit ſigne ſur la main droite, & juſtement dans le même endroit. C'étoit d'ailleurs la même forme, la même blancheur & la même délicateſſe. « Oui, ma chere Dorothée, » continuois-je, je crois voir en toi la reine; » c'eſt la même main, la même taille, les » mêmes attitudes, la même démarche. Il » n'y a que la figure de cette princeſſe » adorée, que je n'ai jamais vue, mais qui » ne peut effacer la tienne. Quelque belle » qu'on la diſe; car tu es intéreſſante & » jolie autant qu'on peut l'être. Enfin, puiſ-

Digitized by Google

» que la reine ne veut pas que je la voie; » ſois ma reine. »

La jeune perſonne ſembloit nager dans la joie, & redoubloit pour moi de zele, d'attachement & de ſoumiſſion. J'avois beau vouloir lui épargner ce qu'il y avoit de plus dur dans ſon ſervice, elle ſouffroit avec peine que je la fiſſe aider par une ſubalterne. Enfin, je l'aimois très-ſérieuſement; mon hôteſſe s'en appercevoit, & ſourioit malignement. Cependant Julie étoit toujours la dominante dans mon cœur; & je rougiſſois quelquefois, quand je réfléchiſſois qu'une ſervante y régnoit avec elle. « Reviens, » diſois-je, ma Julie, celle qui eſt ta rivale » tombera à tes pieds, & te reconnoîtra » pour ſa maîtreſſe. »

La reine me faiſoit quelquefois appeller pour écrire des lettres. Elle me recevoit avec beaucoup d'affabilité; mais toujours avec ſon maudit maſque. Il me venoit quelquefois dans l'idée que cette beauté cachée pouvoit être ma Julie, que j'avois eu quelques raiſons de croire dans les terres Auſtrales; mais d'ailleurs, tout démentoit cette idée. « A propos, me dit un jour » S. M.; mais vraiment vous avez une jolie » gouvernante. A ces mots je rougis. Vous » n'avez point à rougir, reprit S. M.; elle » eſt réellement jolie; on me l'a montrée » hier, & je vous ai reconnu pour être de » fort bon goût. On dit que vous me faites

Digitized by Google

» l'honneur de trouver que je lui reſſemble ; » cependant je ne crois pas que vous m'ayez » jamais vue. » Je rougis encore comme un imbécille ; je ne pouvois imaginer qui avoit pu dire à la reine que je trouvois de la reſſemblance entre elle & ma ſervante. « Ma- » dame, lui répondis-je, je ſupplie V. M. » de me pardonner. Je n'ai jamais encore eu » le bonheur de voir ſon viſage ; mais j'ai » admiré, avec tous ſes ſujets, ſa taille & » ſon port, & n'ai pu m'empêcher de re- » connoître que la jeune perſonne dont il » eſt ici queſtion, très-bien élevée, mais » peu favoriſée de la fortune, étoit celle » qui approchoit le plus de V. M. pour tout » l'extérieur. J'oſerois même dire que ſa » voix a beaucoup de la douceur qui flatte » ſi merveilleuſement dans celle de notre » auguſte ſouveraine. Cela eſt au point que » je rougis de me laiſſer ſervir par une per- » ſonne ſi charmante ; je n'y ai jamais con- » ſenti que par force ; & dorénavant je ne » veux plus ſouffrir une indécence, que je » me reproche en ſecret. — A Dieu ne » plaiſe, me répondit la reine, que je cher- » che à faire tort à cette fille dans votre » eſprit ! au contraire, gardez-la ; c'eſt moi » qui vous la recommande : elle eſt mieux » en vos mains qu'en toutes autres ; mais » qu'elle ſoit bonnement votre ſervante, & » non pas votre maîtreſſe ; cela vaudra mieux » pour elle. Je vais demain à la campagne,

Digitized by Google

» je veux que vous m'y ſuiviez. Vous pouvez » la mener avec vous pour vous ſervir. » Je me retirai, l'eſprit rempli de ce que la reine venoit de me dire.

Le lendemain je dis à Dorothée : « n'avez-» vous point eu l'indiſcrétion de vous vanter » à quelqu'un, que vous reſſemblez à la » reine ? » Elle ſourit, & me répondit : » non ; mais il y avoit l'autre jour un de ſes » domeſtiques derriere vous, quand vous » m'avez fait ce compliment. — Avez-vous » vu la reine ? repris-je. — Oui, me dit-elle. » Je paſſai l'autre jour ſous ſes fenêtres, & » l'on m'aſſura qu'elle m'avoit regardée. » — Trouvez-vous qu'elle vous reſſemble ? » ajoutai-je. — Hélas, reprit-elle, je la vis » ſi peu, & je me vois ſi peu moi-même ! » car heureuſement, je n'ai pas été élevée » à me regarder dans le miroir, vu qu'il » n'y en avoit pas chez ma mere. »

Le lendemain la reine m'envoya une fort jolie voiture ; j'y montai avec ma petite ſervante, qui étoit bien véritablement ma maîtreſſe. J'avoue que j'eus avec elle, pendant la route, une converſation délicieuſe. Je ne pus m'empêcher de lui faire des careſſes auxquelles, malgré ſa pudeur, elle paroiſſoit ſenſible. Je ne vis qu'elle pendant toute la route. Je ne ſavois où j'étois ; je fus tout ſurpris quand nous fûmes arrivés, je croyois être encore dans la ville. Je regardai hors de la voiture ; & je vis un château

Digitized by Google

pareil à celui de Marly. J'en demandai le nom à Dorothée, qui me dit qu'il s'appelloit Marly-neuf. J'en fus encore plus surpris, & je lui dis : « j'ai vu le modele de ce châ-» teau en France ; ce sont les mêmes beautés ; » mais je doute que j'y puisse trouver une » enfant aussi jolie que vous. »

On me donna un appartement si beau, que j'en fus étonné ; je le témoignai au concierge, qui me dit en souriant : « cela » ne doit pas vous étonner ; c'est celui de la » reine. — Celui de la reine ! répondis-je. » Et où logera-t-elle ? — Où il lui plaira, » répliqua-t-il ; croyez-vous qu'il manque » ici des appartements pour S. M. ? sans » doute qu'elle est lasse de celui-ci, puis-qu'elle a commandé qu'on vous le donnât. » Quoi qu'il en soit, je trouvai cela fort singulier. Il y eut le soir un bal masqué, où je fus invité. Cette fête me parut d'un brillant, qui égaloit au moins ce qu'on voit de plus beau en France dans ce genre, & je m'y amusai beaucoup. Je vis entrer dans le bal une jeune personne masquée, & mise avec une grace & une magnificence éblouissante. C'étoient la taille & la démarche de la reine, ou de ma Dorothée. Je ne pensai pas que ce pût être Dorothée ; je jugeai donc que ce devoit être la reine ; tout le monde me l'assuroit, & le respect qu'on lui portoit me le garantissoit. J'eus l'honneur de danser deux ou trois fois avec cette

Digitized by Google

charmante perſonne. Il me ſembla qu'elle me ſerra la main, ce qui me confondit; mais elle avoit l'opiniâtreté de ne ſe point démaſquer, & je peſtois en me diſant: « Quoi! je ne verrai pas une fois dans ma » vie, le viſage de cette reine! » Enfin elle me prit ſans façon par le bras, & me dit: « Allons nous rafraîchir. » Je l'accompagnai avec un plaiſir & un embarras inexprimables. Elle me conduiſit dans un très-joli petit boudoir, & ferma la porte ſur elle. Nous étions ſeuls. Je lui préſentai un verre de limonnade; elle ôta leſtement ſon maſque pour boire, & je vis une jolie figure qui reſſembloit tout-à-fait à celle de Dorothée. Elle ſourioit en me regardant d'un air malin & intéreſſant, & je reſtai la bouche béante. « Hé bien, me dit-elle, mon cher » maître, qu'en penſez-vous? — C'eſt donc » toi, ma chere Dorothée? lui répondis-je. » As-tu pu te maſquer comme cela? — c'eſt » la reine elle-même, reprit-elle, qui m'a » envoyé cet habit, en m'enjoignant de me » trouver à ſon bal. — Mais ne crains-tu » point, lui dis-je, qu'elle ne s'offenſe de » ce que tu oſes te donner pour elle? — » C'eſt tout le monde qui me prend pour » elle, répondit la chere enfant; je n'ai » aucune part à la mépriſe; & l'on m'a fait » entendre qu'elle deſiroit, vu la reſſem- » blance de la taille, qu'on pût me prendre » pour elle, afin qu'elle eût la liberté de ſe

Digitized by Google

» perdre mieux dans la foule, où elle eſt » en effet déguiſée juſqu'aux dents, & tout- » à-fait méconnoiſſable. » Je ne pus m'empêcher d'embraſſer Dorothée, tant elle étoit gentille. Elle me laiſſa faire en rougiſſant, & elle cacha ſon petit viſage dans mon ſein. Elle me dit enſuite qu'elle ſe ſentoit un peu fatiguée. « Hé bien, ma chere ame, » lui dis-je, veux-tu t'en aller ? — Oui, » mon cher maître, me répondit-elle. » Elle remit ſon maſque ; je lui préſentai mon bras, elle l'accepta, en diſant : « Que vous » avez de bonté ! » Nous ſortîmes ; tout le monde nous fit place reſpectueuſement, prenant ma Dorothée pour la reine. Nous gagnâmes notre appartement, & nous nous y enfermâmes, très-contents de notre ſoirée.

Nous trouvâmes un ambigu charmant, ſervi pour notre ſouper. Je me mis à table. Ma jolie petite ſervante ne vouloit-elle pas ſe tenir debout pour me ſervir ? Je la fis aſſeoir vis-à-vis de moi ; & je la priai très-inſtamment de manger. Elle me faiſoit un million d'excuſes de la liberté qu'elle prenoit. Elle ſe louoit tant de mes bontés, que j'en étois tout honteux ; elle étoit miſe comme une reine, belle comme un ange ; n'avois-je pas bien de la bonté de la ſouffrir à ma table ? Les vins étoient excellents : la chere exquiſe : nous nous trouvions tête-à-tête dans l'appartement de la ſouveraine ; nous fîmes un ſouper délicieux. Je me

Digitized by Google

ſentois enivré d'amour, & les yeux de ma compagne me diſoient que je ne lui étois pas indifférent. Je ne pus m'empêcher de lui faire des careſſes, d'abord aſſez réſervées, mais qui peu-à-peu devinrent très-preſſantes, & qui lui faiſoient une vive impreſſion.

Enfin, il fallut nous coucher; nous avions dans l'appartement le lit de la reine, qui étoit magnifique; & dans un petit cabinet, un autre lit plus commun, pour une femme de chambre; Dorothée vouloit s'y retirer: « Non, lui dis-je, ma chere amante; tu as » la figure de la reine, & tu coucheras dans » ſon lit. Il ne ſera pas dit qu'un original » comme moi occupera la couche d'une » ſouveraine, tandis qu'une fille angélique, » comme toi, ſera reléguée dans celui d'une » domeſtique. Je ſerai encore trop honoré » de te ſervir de valet de chambre. » A ces mots, je me mis à la déshabiller. Elle ne ſavoit où elle en étoit, la pauvre enfant; elle n'oſoit preſque réſiſter. Je ne peindrai pas tout ce qui ſe paſſa entre nous: il faut voiler les triomphes remportés ſur la pudeur. Nous fûmes entraînés bien au-delà de nos intentions, dans un moment critique au-deſſus de nos forces. Si l'innocence de mon amante, & le reſpect du lieu devoient m'en impoſer, je n'étois pas libre. Quelle nuit! Accablé de ſommeil & de volupté, je m'endormis enfin dans les bras de ma divinité.

Digitized by Google

Le lendemain, de grand matin, quand je réfléchis sur ce que je venois de faire, je me dis : « que penseroit-on de moi, si » l'on savoit que j'ai abusé si irrespectueuse- » ment de l'appartement de la reine? » Quoi! dans le lit même de S. M. attenter » sans pudeur à la virginité d'une fille sage » & innocente, dont je devois être le pro- » tecteur! & si l'on alloit vouloir me la faire » épouser!... » Ces réflexions m'inquié- toient. Je jetai un coup d'œil sur ma com- pagne de lit; elle étoit adorable. » Après » tout, me dis-je, ne serois-je pas bien » malade quand on me feroit épouser un » ange? » Je l'éveillai par mes baisers: elle ouvrit un œil confus, rougit, & se cacha le visage. » Oh! ma chere ame, lui dis-je, » regarde-moi, regarde un homme qui » t'adore. Je te demande pardon. Que » l'amour soit mon excuse. » Je vins à bout de la consoler, en commettant une nouvelle offense. Nous nous levâmes, elle remit ses habits ordinaires & je la reconduisis à la ville. Elle étoit languissante, & plus tou- chante encore qu'à l'ordinaire. Elle me sup- plia du moins de lui garder le secret; &, en me demandant cette grace, elle laissa tomber une larme, me donna un baiser, je la quittai, avec les protestations les plus solemnelles de l'amour le plus vif.

La petite personne vint faire le lende- main son service ordinaire, avec ses petits

Digitized by Google

habits journaliers, humbles & propres ; elle avoit un air plus soumis & plus respectueux encore que de coutume, s'il est possible. Je la dévorois des yeux ; il me sembloit qu'elle avoit du plaisir à me servir, & moi j'étois charmé de l'aider, de sorte que nous fîmes la chambre à nous deux. Cette chambre étoit à elle comme à moi ; le lit étoit le trône où elle devoit régner. Ayant commencé à Marly-neuf il falloit bien qu'elle continuât à Paris-neuf. Ce temps de jouissance fut court ; mais je le regarde comme un des plus heureux de ma vie. Dorothée fut toujours tendre & soumise, quoique adorée ; car je confesse que je l'idolâtrois. Je ne pensois qu'à elle ; à peine Julie me revenoit-elle quelquefois dans la mémoire.

Je voyois souvent la reine, qui avoit toujours son maudit masque ; elle me demandoit quelquefois des nouvelles de ma servante : je me rappellois toujours alors les libertés que j'avois prises dans le lit de S. M. & ce n'étoit pas une chose à lui révéler.

Cependant j'avançois tous les jours en faveur. Les courtisans en frémissoient d'envie, & me faisoient très-bassement leur cour. Le ministre étoit ulcéré contre moi ; mais son accueil paroissoit des plus polis ; & comme je connois un peu les hommes, je n'en ai jamais été si las qu'à cette époque, où j'étois accablé de leurs embras-

Digitized by Google

fades, dans lesquelles ils auroient voulu m'étouffer.

La reine me combloit de pensions, d'honneurs & de dignités; elle en vint enfin à me donner le cordon bleu, qui étoit positivement le même que chez nous; avec la différence qu'il n'étoit donné qu'au mérite.

Le jour que je devois recevoir le grand cordon, avec plusieurs autres favoris, je me rendis à la cour, revêtu du grand habit de l'ordre; je fus introduit dans la salle de l'audience. La reine étoit sur son trône, dans le faste le plus imposant. La foule me la cachoit. J'arrive assez près d'elle, sans pouvoir l'appercevoir. Je demandois: « Est-elle aussi masquée en donnant le cordon-bleu? » Tout le monde m'assuroit qu'elle étoit alors à visage découvert; & je disois: enfin je vais donc » la voir » Mon tour vint; on me fait place pour aller à ses pieds. Je la regarde avidement. C'étoit toute la figure de Dorothée: je restai immobile aux pieds du trône de S. M., qui, dans cette circonstance, avoit un air de dignité sévere & composée; elle me regardoit, du moins à ce qu'il me parut, aussi froidement & aussi indifféremment que les autres; mais peut-être lui en coûtoit-il un peu d'effort, pour affecter cette indifférence. Je ne savois qu'en penser. Quoi qu'il en soit, je me jetai

Digitized by Google

à ſes pieds, elle me paſſa le cordon avec les cérémonies ordinaires, & d'un air parfaitement calme. Je la regardois de tous mes yeux, & je jurois en moi-même que c'étoit ma Dorothée. Il fallut que le maître des cérémonies me criât bien fort de me lever, tant je m'oubliois aux pieds de la reine. Je me levai enfin hors de moi-même, & ne ſachant ſi je dormois, ou ſi je veillois.

Le lendemain Dorothée vint chez moi, avec ſon petit air innocent comme à ſon ordinaire. Je la fixai de l'œil le plus perçant qu'il me fut poſſible, ſans pouvoir découvrir rien de particulier dans ſes regards. « Oh çà, lui dis-je, Madame, je reſpecterai tant qu'il vous plaira, l'*incognito* que vous voulez garder; je ne reconnoîtrai pas ce que vous ne voulez pas que je reconnoiſſe; mais vous me permettrez au moins de ne pas vous manquer au point de me laiſſer ſervir par vous. Si je l'ai fait juſqu'ici, pardonnez à mon ignorance. A préſent mes yeux ſont ouverts, & je ſuis prêt à vous ſervir à genoux. » Dorothée me répondit d'un air tout étonné & tout affligé : « Que voulez-vous donc me dire? Eſt-ce que je vous aurois déplu, ou que mes ſervices vous ennuient? — Non, Madame, repris-je, non, j'oſe dire que je vous aime d'un amour reſpectueux, & qui n'altere en rien la profonde véné-

Digitized by Google

» ration que je vous dois. Je vous aime, » pour vos propres qualités, pour les bien- » faits dont vous m'avez honoré, pour des » choſes enfin dont je n'oſe plus parler à » vos pieds. — Mais encore un coup, que » voulez-vous donc me dire ? reprit Do- » rothée. Qui peut rien comprendre à ce » langage ? — Madame, repartis-je, je » reſpecte vos ſecrets; mais j'adorerai toujours » la main qui m'a décoré de ce cordon. » En diſant ces mots, je baiſai le cordon. Mon hôteſſe qui étoit entrée, pendant cet entretien, paroiſſoit étouffer de rire. « Ah ! » parbleu ! cela eſt excellent, dit-elle, tu » ne ſais pas, Dorothée, il te prend pour » la reine. — Moi ! la reine, répondit la » belle, d'un air confus & riant, oh ! je » ne puis m'empêcher d'en rire. Mais cela » eſt donc bien vrai que je reſſemble à » S. M. ; on me l'a tant dit de tous côtés, » que j'oſerois preſque en croire quelque » choſe. Si cela eſt vrai, elle devroit bien » me faire ma fortune, & ne pas laiſſer » languir dans l'état de ſervante une per- » ſonne qui a l'honneur de porter ſa reſ- » ſemblance. Mais que dis-je ? ah ! je ne me » plains pas de l'état de ſervante : je n'ai » jamais été ſi heureuſe : non, mon cher » maître, puiſque j'ai le plaiſir de vous ſer- » vir, je ne changerois pas mon ſort pour » celui de la reine elle-même. »

A ces mots, je ne pus m'empêcher de

Digitized by Google

donner un baiſer à ma belle Dorothée ; qui me le rendit de tout ſon cœur. « Ma »chere madame Jovial, dis-je à mon hô- »teſſe, ne trouvez-vous pas que c'eſt la »reine ? .... Allez, vous êtes fou, inter- »rompit la maligne femme : vous êtes plein »de votre belle, & vous la voyez par- »tout. Pour moi, j'ai parlé vingt fois à »notre ſouveraine ; il y a bien quelque »choſe, un faux air de reſſemblance ; »mais ma foi ! monſieur Merveil, il faut »être amoureux de votre ſervante, pour la »prendre, comme vous faites, pour S. M. » Madame Jovial ſortit, ſans m'avoir con- vaincu : & je dis à ma Dorothée : « J'ai »entendu dire que la reine ne peut ſe ma- »rier, & que, pour avoir de la poſtérité, »elle doit ſe déguiſer, de peur d'être con- »nue de ceux qu'elle daigne choiſir pour »un ſi glorieux emploi ; or on ne peut voir »une reſſemblance plus frappante que la »vôtre avec cette auguſte perſonne, ainſi.... »— Ah ! mon cher maître, interrompit »Dorothée, je vous ai entendu dire auſſi »que vous reſſembliez à un jeune homme »de Paris ; que tout le monde, même ſes »parents, vous prenoient pour lui, & que »cette reſſemblance a beaucoup influé ſur »votre vie. Vous ſaviez bien cependant que »vous n'étiez pas ce jeune homme. » Cette réponſe me ferma la bouche, & je ne ſus plus que répliquer, ni que penſer.

Digitized by Google

Cependant je lui dis : « quoi qu'il en » ſoit, je ne ſerai plus dans le cas de ſouf- » frir que d'auſſi belles mains me ſervent. » La décoration dont la reine m'a honoré » exige que je vive ſur un ton plus relevé. » (Cela étoit vrai ; il y avoit même déja long-temps que j'aurois dû le faire.) » Il faut que j'établiſſe une maiſon, que » j'aie un certain nombre de gens à mon » ſervice, & que je ne ſois pas reſtreint à » une jeune perſonne, qui vient faire ma » chambre ! — Quoi, me dit-elle en pleu- » rant, vous ne voulez plus me voir ! — A » Dieu ne plaiſe, lui répondis-je ! je regar- » derai comme la plus précieuſe faveur, » ſi vous voulez bien permettre que j'aie » l'honneur de vous faire ma cour de temps » en temps. — Soyez aſſuré, reprit-elle » du ton le plus déterminé, que ſi vous » ne voulez pas que je vous ſerve, comme » ci-devant, vous ne me reverrez ja- » mais. »

Cette menace m'effraya ; je fis tout ce que je pus pour la faire changer de réſo- lution ; elle demeura inébranlable ; & je fus obligé de me laiſſer ſervir par elle. Les bienfaits de la reine me mirent dans le cas de monter une maiſon aſſez honnête ; mais ma chambre ne fut faite que par Do- rothée.

Un jour, on me dit que la reine étoit fort en colere, elle me fit appeller, & je

Digitized by Google

parus devant elle assez embarrassé. Elle avoit un petit air vraiment sévere, & je m'en apperçus très-bien ; car son visage étoit découvert. Jamais celui de Dorothée n'avoit annoncé un pareil courroux. « Qu'est-ce que j'apprends, Monsieur ? » me dit-elle d'un ton fort singulier, est-ce » vous qui avez l'impertinence de me prendre » pour votre servante ? A-t-on jamais » conçu une pareille absurdité ? Parce que » j'ai daigné témoigner quelques bontés à » ce monsieur, il s'est imaginé que j'étois » éprise de lui, au point de me déguiser » pour aller tous les jours, par partie de » plaisir, balayer sa chambre. En vérité, » je ne sais qui me tient... Si l'extravagance » n'étoit pas si burlesque, que je ne puis » m'empêcher d'en rire, vous mériteriez » que je vous fisse punir comme criminel » de leze-majesté. » Je voulus m'excuser sur l'extrême ressemblance. « Allez, dit-» elle, cette ressemblance est une idée offen-» sante : votre excuse est un outrage. Que » je n'entende plus parler de cette sot-» tise. » A ces mots elle me congédia fort impérieusement.

Sa confidente me dit : « Pour Dieu, ne » parlez de cela à ame qui vive. Vous de-» viendriez le jouet de la cour, si cela » transpiroit. Figurez-vous un homme assez » fat pour dire que la reine est amoureuse » de lui, jusqu'à se rendre sa servante. »

Digitized by Google

Je me retirai fort embarrassé, bien résolu de ne plus parler de cela, & de me laisser servir par ma Dorothée, quelle qu'elle fût; car j'en étois venu à ne savoir que penser d'elle.

Cependant elle devint grosse, & dans le même temps on publia la grossesse de la reine; ce qui occasiona de grandes réjouissances. Toute mon incertitude ne put tenir contre tant de preuves. Je me regardai donc comme assuré que j'étois servi par la reine; mais je me gardai bien d'en témoigner rien.

Je m'accoutumois peu-à-peu à recevoir les services d'une souveraine que j'adorois; mais la grossesse paroissoit tous les jours de plus en plus; & le temps arriva où S. M., pour cette raison, devoit garder la chambre. Elle fut obligée enfin de me dire un jour, après avoir fait mon lit avec assez de peine: « Mon cher maître, je ne pourrai plus » vous servir d'ici à quelques mois; le mé» decin m'ordonne de rester chez moi. » Il m'en coûtera beaucoup, pour être pri» vée de vous voir; ne vous faites pas » servir au moins, pendant mon absence, » par une autre femme. Je lui répondis: » Il est vrai, en effet, que la reine va » garder l'appartement, & toi, ma chere » Dorothée, qui lui ressembles tant, il est » bien juste que tu fasses comme elle. » En disant ces mots, je l'accablai de ca-

Digitized by Google

reſſes. Elle y fut ſenſible ; l'attendriſſement pénétra ſon cœur, & lui fit perdre le peu de force qu'elle avoit. Je trouvai le moment deſiré depuis long-temps ; ſon ſecret, qui lui peſoit, lui échappa. Elle m'avoua tout. « Ah ! cruel, me dit-elle, que veux-» tu ſavoir ? Ignores-tu que c'eſt ta perte » & la mienne ? La loi ordonne ma dépo-» ſition, mon ſupplice & ma mort, ſi celui » que j'admets dans mon lit ſait qu'il eſt » reçu dans celui de la reine ; la loi veut » qu'il périſſe avec ſon indiſcrete amante. » Garde au moins un ſecret d'où dépend » notre vie. » Alors elle me raconta où elle m'avoit vu pour la premiere fois, l'impreſſion que je lui avois faite ; en un mot, tout ce qui s'étoit paſſé dans ſon cœur à ce ſujet. Il réſultoit de ſes aveux, qu'elle m'aimoit beaucoup. Je n'étois pas tout-à-fait ingrat, je ne mettois que Julie au deſſus d'elle. Notre ſéparation fut arroſée de nos larmes mutuelles ; & je ſentis que dans cet inſtant, mon amour pour elle fut porté à ſon comble.

J'allois ſouvent la voir dans ſon palais, elle me recevoit avec une tendreſſe qu'elle ne pouvoit cacher, & qui faiſoit froncer le ſourcil à beaucoup de monde. Elle accoucha enfin très-heureuſement d'une fille ; ce qui occaſiona les plus ſolemnelles réjouiſſances. Je me trouvai autour de ſon lit, avec toute la cour, dans le moment

Digitized by Google

qu'on présenta à tout le monde l'enfant nouveau né qui devoit hériter du trône. Quand ce gage de nos amours vint à moi, la reine me jeta un coup d'œil tendre, qui sembloit me dire : *voilà ta fille*, tandis qu'on disoit à tous les autres *voilà votre princesse.* Beaucoup de gens remarquerent & comprirent ce coup d'œil ; elle s'apperçut de son imprudence, & m'annonça bientôt sa crainte par un autre coup dœil.

Le lendemain, tandis que nous étions seuls, elle me dit : « Mon ami, voilà ta » fille, puisse-t-elle être pour moi le gage » d'un amour qui dure autant qu'elle & » nous ! » Des espions entendirent ces paroles, & en firent leur rapport au gouvernement. Je n'ai su tous ces incidents, que trop long-temps après. L'orage se formoit sans que nous pussions le soupçonner. On ne témoigna rien : on laissa la reine terminer ses couches, & se rétablir à son aise. Enfin, déja l'infortunée étoit relevée solemnellement, & elle alloit recommencer à me servir ; un beau matin un exempt de la couronne vient chez moi, & me dit : » De la part de la nation Françoise-Aus- » trale, je vous arrête. » Surpris, je m'écrie : « On n'arrête ici que de la part de la reine. » On me répond sur le champ : La reine » elle-même est arrêtée. »

Je fus douloureusement frappé de cette nouvelle. « Ah ! ma chere reine, dis-je en

Digitized by Google

» moi-même, je suis la cause de ton mal-» heur ! On s'est apperçu que tu m'as dé-» voilé le secret de ton rang ; & tu vas être » privée, pour moi, du trône & de la vie.» Soudain je formai dans moi-même le projet de délivrer cette adorable victime, de la remettre sur le trône, & d'y monter avec elle. Mais comment conquérir un royaume, dans un moment où je me voyois enlever ma liberté, où je n'avois pas une épée ? (Car on m'avoit soustrait toutes mes armes.) Je jurai cependant de sauver mon amante, & de punir mes ennemis.

L'exempt seul étoit entré chez moi, je consentis à sortir devant lui, & il me suivit sur l'escalier. Je trouvai en bas dix fusiliers. Je méditois profondément comment j'échapperois aux mains de ces coquins ; je restai même un instant immobile dans cette situation. Un des grenadiers, me voyant arrêté, me poussa rudement, & joignit à cette insolence des paroles injurieuses. « Ah ! » scélérats, dis-je en moi-même ; j'avois du » scrupule de tuer aucun de vous autres ; » mais ce malheureux ne mérite aucune » pitié. » Il falloit cependant céder à la force, en attendant que je pusse m'y soustraire. Un carrosse m'attendoit à la porte, avec une escouade de vingt cavaliers. Malgré mes beaux projets, je fus saisi par ces brigands, empaqueté dans la voiture, con-

Digitized by Google

duit & renfermé dans une étroite prison ; jugé suivant des loix contre lesquelles je déclamai vainement, & condamné à perdre la tête. Au bout de peu de jours, je fus conduit sur un échafaud dressé hors de la ville ; je vis un peuple immense qui me plaignoit ; je roulai mes yeux sur l'assemblée ; j'y reconnus plusieurs amis ; qui me firent comprendre, par leurs regards, qu'ils étoient prêts à perdre leurs jours pour me sauver. Je leur fis signe des yeux de se réunir tous en un peloton ; ce qu'ils firent peu-à-peu. Tandis qu'ils se disposoient ainsi, pour gagner du temps, je haranguois l'assemblée, & je lui faisois sentir l'atrocité d'immoler le mari de leur souveraine, & le pere de l'héritiere du trône. Mon éloquence, mon malheur & mon courage arrachoient au peuple des larmes de tendresse & d'admiration, & le disposoient favorablement pour moi.

Enfin, je vis l'instant propice pour échapper aux mains de mes bourreaux. Mon évasion va paroître un prodige ; mais il faut songer, comme je l'ai dit, que le vrai n'est pas toujours vraisemblable. Le peloton de mes amis étoit rassemblé proche de l'échafaud. Je saisis un moment où personne ne tenoit le lien dont j'étois garrotté, je m'élance au milieu d'eux, ils me reçoivent dans leurs bras. Le bourreau me suit ; ils l'écartent à grands coups de sabre ; l'un coupe mon sans

Digitized by Google

me faire un peu saigner, la corde qui lioit les mains ; l'autre me donne une épée nue ; un troisieme me jette un manteau sur les épaules ; un quatrieme enfin me met sur la tête un grand chapeau bordé, rabattu, qui me couvre le visage. Tout cela fut l'ouvrage, pour ainsi dire, d'un clin-d'œil. Les bourreaux & les archers crient : *Arrête !* fondent sur mes amis & les dissipent. Le peuple applaudit à ma fuite. Les soldats me cherchent & ne me reconnoissent pas sous mon déguisement. Je me coule, le mieux qu'il m'est possible, & je me perds dans la foule. Je suis déja loin de la place, qui étoit hors de la ville. Le maudit grenadier, à qui j'en voulois déja, me reconnoît, & me saisit ; je lui abandonne mon manteau & je m'esquive. Vingt autres accourent ; je me sauve & je parviens enfin sur le bord d'une jetée élevée, au pied de laquelle couloit le fleuve. Le détestable grenadier m'avoit rattrapé ; je lui donne un épouvantable coup de tête dans l'estomac : il tombe à la renverse dans l'eau, & je m'élance avec lui. Le saut étoit de plus de cent pieds ; personne n'osa le faire après nous. Le malheureux, dans sa chûte, laissa échapper son fusil, dont je m'emparai. Il tomba lui-même la tête sur le bord d'une chaloupe, se débattit un moment, & alla s'engouffrer dans un tournant. Pour moi, je me mis à nager de toutes mes forces, afin de gagner l'autre rive.

Digitized by Google

Cependant les ſoldats à qui je venois d'échapper, pouſſoient des cris affreux, pour avertir ceux qui pouvoient ſe trouver ſur l'autre bord; & ils me tiroient des coups de fuſil que j'eſquivois en plongeant. Je gagnai enfin la rive oppoſée; là je me voyois libre & dans la campagne. J'avois le bonheur qu'il ne s'y trouvoit preſque perſonne; que ceux qui devoient me pourſuivre, manquoient de bateaux pour traverſer la riviere, qu'ils étoient obligés de remonter contre le courant, qui étoit très-rapide, & contre le vent, qui devenoit toujours plus violent. Ces circonſtances me donnoient le temps de reſpirer & de me cacher: j'allois en profiter; mais je vis accourir deux ſoldats, qui voulurent fondre ſur moi, avant que je fuſſe tout-à-fait ſorti de l'eau: leurs balles n'attraperent que mes habits. J'avois en main l'arme de celui que je venois de précipiter avec moi. Je fonds ſur les deux nouveaux venus, la baïonnete au bout du fuſil; ma rapidité les déconcerte, & je les éventre. Mais j'en vois bientôt accourir d'autres. J'ai le temps, avant que ceux-ci ſoient arrivés, de ſaiſir les armes de ceux que je viens d'immoler: & me voilà ſeul, il eſt vrai, mais avec pluſieurs fuſils & piſtolets. Je me cache derriere un buiſſon, j'y diſpoſe artiſtement ma batterie, & je tire à coup ſûr. De ſix ennemis qui arrivoient,

Digitized by Google

deux sont couchés sur le carreau ; quatre autres tirent sur le buisson, sans me faire mal ; mais ils viennent à moi, en courant l'un après l'autre. Je ne leur donne pas le temps de recharger, j'en abats encore deux à coups de pistolets, avant d'être à portée de leurs baïonnettes : avec la mienne je blesse le troisieme ; & le quatrieme, se trouvant seul vis-à-vis de moi, s'enfuit. Je l'atteins & le précipite dans un fossé, d'un coup de crosse. Ainsi me voilà débarrassé de six hommes ; mais j'en vois survenir douze autres. Ces coquins menoient en prison un déserteur, & vouloient me joindre à lui. J'étois au milieu de mes morts ; j'ai le temps de charger six fusils, avant que les ennemis arrivent. Ils tirent tous à la fois sur moi, d'assez loin ; un tronc d'arbre, derriere lequel je me cache, reçoit toutes leurs balles. Je tire plus heureusement six coups l'un après l'autre. Quatre portent & abattent quatre hommes. Les huit ennemis qui restent avancent jusqu'à moi ; j'étois déja caché dans un fossé sous des feuillages. Ils apperçoivent tous les cadavres que j'ai déja couchés par terre. Je les entends dire : « C'est le » diable ; il n'est pas possible que cet homme » là soit seul : prenons garde à nous. » Une bête fauve, que je ne pus distinguer, passe heureusement dans mon fossé, & court sous les feuillages : ils entendent le bruit,

Digitized by Google

bruit, voient remuer les feuilles, prennent la bête pour moi, & courent après, en tirant dessus. Je saute sur un fusil des nouveaux morts, & je tire encore un coup derriere eux. Un homme en est atteint au dos: ils s'imaginent alors avoir plusieurs ennemis sur les bras, & crient: *Sauve qui peut!* Le déserteur reste garrotté, & me demande la vie.

Je le reconnois du premier coup d'œil; c'étoit un garçon d'une intrépidité à toute épreuve. « Mon ami, lui dis-je, veux-tu » me servir? Songe qu'on t'alloit mener à » la mort, qu'on te peut rattraper: ne vaut-» il pas mieux périr avec moi les armes à » la main, que de te laisser casser la tête? » — Déliez-moi, me dit-il, & vous ver-» rez ce que je sais faire. » Je le déliai, je l'armai. Il y avoit parmi les morts, sur le champ de bataille, des fusils de reste. Me voilà bien armé, avec un second; &, par mon bonheur autant que par mon courage, j'ai déja tant tué que dissipé une compagnie entiere.

Les soldats, qui m'avoient laissé échapper sur la place, venoient à ma poursuite en traversant le fleuve dans un bateau. Nous chargeâmes tous nos fusils, nous nous cachâmes derriere des buissons, & nous tirâmes tout à notre aise sur les ennemis. Nous en fîmes périr plusieurs; le reste rebrousse chemin.

Digitized by Google

De malheureux payſans nous apperçurent dans notre embuſcade ; ils tirerent ſur nous, mais ils n'eurent pas l'adreſſe de nous atteindre. Nous fondîmes ſur eux intrépidement, & les rouâmes de coups. Ils nous demanderent grace à genoux. Cependant je voyois venir, dans le lointain, une nouvelle compagnie de grenadiers. « Mon » ami, dis-je à mon camarade, il ne faut » pas tuer nos coquins de payſans, ils » peuvent nous être utiles : vois ce que » j'en vais faire. » Ils étoient au nombre de ſix ; je leur fis prendre l'habit de ſix ſoldats morts. Je leur donnai à chacun un fuſil ſans baïonnette, que je ne leur laiſſai pas charger, de peur qu'ils n'en abuſaſſent contre nous. En cet état, armés juſqu'aux dents, nous étions maîtres de leur vie. Nous les fîmes marcher devant nous, & nous devions paroître de loin un certain nombre, aux yeux des ſoldats qui approchoient. J'allai vers eux, en m'arrangeant pour que le vent, qui étoit fort, leur donnât dans le viſage. Nous avions chacun ſix fuſils, mon camarade & moi. Les ennemis tirerent de trop loin pour atteindre. Le vent leur renvoya la fumée & la pouſſiere, qui leur cachoient notre petit nombre. Nous avançâmes aſſez rapidement, en chaſſant devant nous nos payſans, afin qu'ils reçuſſent les balles. Nous tirions entre leurs épaules ; preſque tous nos coups porterent. Deux de

Digitized by Google

nos ruſtres furent tués, les quatre autres furent bleſſés, & nous n'eûmes pas une contuſion. Nous en vînmes ainſi juſqu'aux ennemis, qui avoient déja perdu bien du monde ; nous fondîmes ſur eux la baïonnette au bout du fuſil ; nous leur parûmes deux diables. Trois de leurs gens, qui vouloient déſerter, ſe joignirent à nous : entre nous cinq nous abattîmes encore bien des ennemis ; le grand nombre prit la fuite. Il reſta plus de vingt morts ſur le champ de bataille. Nous voilà cinq, nous avons déja diſſipé plus de deux compagnies ; il n'y a qu'un régiment dans toute la ville.

Nous pourſuivîmes les fuyards, de maniere que nous les forçâmes de ſe jeter à la nage, au milieu d'une petite riviere, ou plutôt d'un torrent, qui alloit ſe jeter dans le fleuve. Là nous en bleſsâmes quelques-uns ; l'eau emporta le reſte. Deux déſerteurs vinrent encore nous joindre. Ils vouloient tous quitter le royaume ; je prétendois y reſter pour le conquérir & délivrer la reine. « Mes amis, leur dis-je, » nous ne ſommes que ſept ; mais il ne » ſera pas dit que ſept braves comme » nous s'enfuieroient comme des lâches ; » je veux vous rendre maîtres de l'état. » Vous ſavez qu'à trois lieues d'ici, à Her- » beville, il y a eu un complot parmi les » ſoldats ; qu'une compagnie entiere a

Digitized by Google

» voulu déserter, & que tous ces braves » compagnons sont dans les fers. Allons » les délivrer; ils se joindront à nous; » alors je vous menerai au trésor royal, & » nous aurons autant d'argent que nous vou- » drons. »

Mes compagnons applaudirent à ma proposition. Nous volâmes à Herbeville; nous enfonçâmes aisément la prison: il ne nous en coûta qu'une balafre, que le geolier reçut de nous sur le visage. Nous délivrâmes plus de quarante héros ou coquins, comme on voudra les nommer. Nous les emmenâmes, & nous allâmes sur le champ faire rendre gorge à une sangsue publique, qui passoit pour le plus riche fermier-général du royaume. Munis d'argent, nous nous chargeâmes chacun d'un havre-sac plein de vivres, & nous nous mîmes en campagne. Nous avions traîné avec nous deux petites couleuvrines prises dans la ville. Nous étions plus de cinquante; mais nous vîmes venir à nous deux régiments. Dans l'instant je pris mon parti. J'avois lu, dans notre histoire, la maniere dont le prince-noir s'y prit à la bataille de Poitiers, pour battre une armée de soixante mille hommes avec huit mille hommes. Je résolus d'imiter ses manœuvres, parce que le local s'y prêtoit. Je fis grimper mes gens sur une montagne très-roide, & je les plaçai tous derriere des

Digitized by Google

haies. Il n'y avoit pour monter qu'un petit chemin très-escarpé entre deux haies; mes gens étoient cachés de chaque côté, mes deux couleuvrines en face. J'eus le temps encore de lâcher l'écluse d'un ruisseau, & d'inonder ainsi le chemin, pour le rendre impraticable. Les ennemis vinrent pour me forcer dans mon retranchement : les pauvres gens se traînoient sur les mains & les genoux dans le sentier glissant & inondé; mes soldats, qui avoient chacun deux fusils, tiroient à bout portant. Pas un coup ne manquoit; mes deux couleuvrines foudroyoient d'en-haut les malheureux qui vouloient monter, & le désordre se mettoit nécessairement parmi eux. Malgré nos efforts, leur grand nombre nous gagnoit; plusieurs vouloient traverser nos haies, ils étoient reçus à coups de baïonnettes; & nous avions déja couché sur la place plus de trois cents hommes, sans qu'aucun des nôtres eût été blessé.

Cependant le canon de nos persécuteurs approchoit & pouvoit nous nuire; & nous étions en danger de nous voir forcés. J'avois muni mes gens de crampons de fer; ils s'en servirent merveilleusement pour grimper plus haut. Les ennemis, privés de ce secours, ne pouvoient nous suivre. Nous les *canardions* d'en-haut à notre gré. Qu'on me passe quelques termes peu choisis : ici je suis militaire. En

Digitized by Google

marchant sur les hauteurs, nous avançâmes vers un endroit très-escarpé de la montagne, où le fleuve baignoit précisément le pied du roc; ils nous suivirent plus bas, comme ils purent. Nous trouvâmes quantité de pierres énormes, que nous roulâmes sur eux, & qui tomboient avec eux dans le fleuve.

Ils me paroissoient encore au nombre de plus de deux mille; mais nous nous étions arrangés de façon qu'il ne pouvoit pas en échapper un seul. Ils se jeterent à genoux, en nous tendant les bras & demandant grace. Nous leur descendîmes des cordes, leur ordonnant d'y attacher leurs armes, que nous montâmes vers nous. Ensuite nous descendîmes jusqu'à l'endroit où ils étoient, & nous les laissâmes approcher de nous par parties. Plus de deux cents nous prierent d'abord de les engager avec nous: nous les reçûmes & leur donnâmes des armes. Nous demandâmes ensuite, à haute voix, s'il y en avoit encore quelques-uns qui voulussent prendre parti avec nous. Plus de quatre cents nouveaux se laisserent persuader. J'enfermai ceux-ci au milieu de nous; mais je ne leur promis des armes que quand je serois sûr de leur bonne volonté. Pour les autres, je les fis garrotter, & nous les conduisîmes à notre suite. On me conseilloit de les égorger; mais je rejetai cette proposition avec horreur. Cette jour-

Digitized by Google

née si meurtriere ne me coûta pas un seul homme.

Je ne tardai pas à gagner à mon parti tous mes prisonniers. Je leur fis bientôt rendre à tous leurs armes. Il me vint une foule de déserteurs, & en deux jours j'eus un régiment complet. Je pillai une espece de temple, où des dévotes avoient enterré des bijoux extrêmement précieux, en prétendant les consacrer au Seigneur. Ces bijoux ne servant à rien, pas même aux prêtres qui avoient la peine de les garder & de les nettoyer, je crus devoir en tirer parti; j'en fis des lingots, & je me donnai les airs de battre monnoie. Je ne tardai pas à lever un second régiment. J'en dissipai bientôt six des ennemis, & j'en recueillis plus de la moitié dans mon armée. Je dis mon armée, car au bout de dix mois j'en avois déja une de dix mille hommes : il ne m'en falloit pas davantage. C'étoient tous gens déterminés, & qui se seroient jetés dans le feu pour moi, parce que je les payois bien, & que je veillois très-scrupuleusement à ce qu'ils ne manquassent de rien. J'allois moi-même soigner les malades & les blessés; je leur parlois à tous comme à mes amis particuliers; & je les avois accoutumés à la discipline la plus exacte, sans aucuns châtiments; par la raison qu'il n'y avoit point chez moi de distinction de naissance; que le

Digitized by Google

mérite seul élevoit les hommes; qu'il n'y avoit entr'eux que la différence des grades, auxquels chacun étoit sûr de parvenir s'il se comportoit bien, sans aucun passe-droit. La principale peine que j'infligeois, & qui faisoit autant d'impression que la mort en d'autres lieux, étoit de chasser de mon service ceux qui s'en montroient indignes.

Je crus devoir enfin m'emparer d'une place d'armes : il ne me fut pas difficile d'y réussir. Le peuple étoit pour moi; ma réputation de bienfaisance l'avoit gagné. Dès que je fus maître de cette ville, qui étoit assez grande, j'eus soin d'y chercher les hommes de la probité la plus reconnue. On m'en présenta six qui paroissoient très-honnêtes. Je les questionnai; je leur donnai occasion de m'ouvrir leur ame, & j'en découvris deux entr'autres, qui paroissoient avoir la vertu la plus épurée. Je m'informai d'eux quelles étoient les personnes en place qui avoient commis le plus d'injustices : quels étoient les torts les plus criants qu'on avoit faits au public & aux particuliers; & quels pouvoient être, d'un autre côté, les plus honnêtes gens, les plus éclairés, ceux qui avoient fait le plus de bien. D'après les informations les plus exactes, je punis les gens en place coupables, je déposai les personnes inhabiles, je leur en substituai de plus capables,

Digitized by Google

ayant égard seulement au mérite; je récompensai tous ceux que j'en crus dignes; je réparai toutes les injustices; je pourvus au bien du public, en m'informant de ses besoins, en y apportant les remedes nécessaires, en allant moi-même soulager les moindres particuliers, jusques dans leurs maisons. Enfin je devins, en peu de jours, l'idole de ce peuple. Je fis la même chose dans toutes les villes dont je prenois possession, & toutes m'ouvirent leurs portes d'elles-mêmes.

Ma réputation s'étendoit de jour en jour, & mon parti se fortifioit. J'avois déja sous mes loix un grand nombre de villes, & une étendue considérable de pays. Chacun vantoit mes bonnes qualités; & comme on savoit que j'étois d'un autre hémisphere, on m'appelloit le général de l'autre monde. Le peuple, qui ne connoissoit pas d'autre continent que le sien, s'imaginoit qu'on vouloit dire par-là que j'étois d'un autre univers, d'un séjour céleste, & par conséquent d'une nature supérieure: il n'en avoit que plus de confiance & de respect pour moi. Les grands eux-mêmes, & jusqu'aux princes, venoient se ranger sous mes drapeaux; mais cette nouvelle acquisition fut plus pénible à ménager que le reste. Ces nobles prétendoient commander, & regardoient comme un affront de servir sous un homme de rien

Digitized by Google

tel que moi. Des princes élevés en princes, étoient capables de tout gâter. Je sus concilier tout, & je parvins à m'en faire obéir.

Le brave général, mon bienfaiteur, étoit mort depuis quelque temps : si je l'avois eu contre moi, il m'auroit cruellement embarrassé. Sachant que la reine étoit en sûreté pour quelque temps, & qu'on avoit suspendu son procès, parce que des médecins, qui la favorisoient, l'avoient déclarée grosse de nouveau, je n'avois pas craint de me réfugier vers l'extrémité du royaume, où les conquêtes étoient plus faciles. Une armée de soixante mille hommes vint m'y combattre ; je la défis complétement avec une poignée de monde. Mes soldats étoient tous des héros, parce que je les traitois comme tels. Je passe sous silence le détail de mes opérations militaires. J'écrirai peut-être quelque jour l'histoire de mes campagnes ; je me contente d'en donner ici les résultats.

J'avançois toujours dans le cœur de l'état ; mais je n'avois pas encore des forces suffisantes pour approcher de la capitale. Fier de mes victoires, j'en remportois tous les jours de nouvelles. Tout-à-coup on vient m'apprendre qu'on a osé faire le procès à la reine ; qu'elle a été condamnée à avoir la tête tranchée, & que la sentence

Digitized by Google

eſt peut-être déja exécutée. Mes cheveux ſe dreſſerent ſur ma tête à cette nouvelle; je voulois ſur le champ voler au ſecours de mon amante; mais comment faire? J'avois en tête une armée nouvelle de quatre-vingt mille hommes; la mienne avoit beſoin de ma préſence pour réſiſter. Comment la conduire juſqu'à Paris-neuf, ſur le corps de tant d'ennemis, à travers tant de pays ravagés? Comment forcer cette ville auſſi grande que Paris, mieux fortifiée, & munie d'une forte garniſon? Mais le danger de ma reine étoit preſſant; pouvois-je la laiſſer périr? Je choiſis cent de mes ſoldats les plus braves, qui me promirent d'aller à tous les diables pour moi, car ce fut leur expreſſion. Je partis en poſte avec eux tous. Nous manquâmes peu de chevaux, & nous arrivâmes en moins de deux jours. Nous trouvâmes les portes de la capitale fermées. Nous entendîmes toutes les cloches tinter, comme pour les morts; & il y avoit des drapeaux noirs au haut de toutes les tours. On tiroit à chaque minute un coup de canon. « Oh ciel, me dis-je! la reine » eſt-elle morte, ou ſont-ce-là les apprêts » de ſa mort? »

Nous ne pouvions entrer dans la ville par force; il falloit donc recourir à la ruſe. Je connoiſſois un ſouterrain qui conduiſoit, de la campagne, juſtement dans la place où l'on devoit immoler la victime:

Digitized by Google

il ne me fut pas difficile d'en trouver la porte, & de la faire enfoncer. J'y introduis mes gens chargés d'une poutre énorme, pour briſer la grille de fer qui donnoit ſur la place. Je les charge de traverſer le ſouterrain, d'attendre, quand ils ſeront arrivés, que je leur donne le ſignal de deſſus la place même; & de ſortir alors, en faiſant un feu d'enfer. Je les laiſſe marcher ſous terre; & pour moi je me rends à découvert au pied des murs. Je grimpe par deſſus la muraille, dans un endroit où je ne pouvois être vu; j'entre dans la ville déguiſé en prêtre du pays; (car il y avoit auſſi des prêtres dans cette extrémité du monde.) J'avois les épaules couvertes d'un manteau, ſous lequel j'étois cuiraſſé & armé de toutes pieces. Il y avoit dans chaque rue double rangée de ſoldats, la baïonnette au bout du fuſil. On laiſſoit paſſer le peuple dans le milieu. On me prit pour un bon eccléſiaſtique, & l'on me laiſſa avancer. Je me rendis ſur la place qui étoit immenſe. Il y avoit bien dans ſon enceinte juſqu'à cinq mille hommes, rangés en armes le long des maiſons, ſur cinq d'épaiſſeur. La foule étoit fort preſſée au milieu. Dans le centre s'élevoit l'échafaud redoutable. Il n'étoit que trop vrai; la reine alloit y être décapitée; elle y montoit juſtement quand j'arrivai. Elle fut la premiere qui me frappa la vue. Je la vis revêtue de noir, grande,

Digitized by Google

& majeſtueuſe. Ma ſouveraine, celle que j'adorois étoit au milieu des bourreaux, elle alloit perdre la vie pour moi. Hélas! peut-être on l'eût épargnée; mais on l'avoit regardée comme l'auteur de ma révolte; le contre-coup de mes ſuccès étoit retombé ſur elle : on l'en puniſſoit; en un mot, un conſeil fanatique, ſemblable à celui qui fit périr Charles I, roi d'Angleterre, avoit condamné cette perſonne ſacrée à avoir la tête tranchée. Le peuple, qui avoit demandé ſa mort, la pleuroit. Tous les yeux étoient en larmes; ſon rang, ſa jeuneſſe, ſa beauté, touchoient tous les cœurs, le mien étoit tenaillé : l'expreſſion eſt haſardée, mais elle n'eſt pas trop forte. Je vis ſur la place, pluſieurs amis, que je ſavois lui être parfaitement attachés, & qui étoient abymés dans la douleur. Je me découvris en ſecret à eux, & je leur dis : « Suivez-moi, ſans » témoigner aucun deſſein, & rangez-vous » autour de l'iſſue du ſouterrain. » Ils en vinrent à bout.

Cependant la reine tint au peuple un diſcours, qui fit ſangloter toute l'aſſemblée. Elle adreſſa au ciel une fervente priere; & elle donnoit le dernier baiſer aux perſonnes qui la ſervoient. Tout-à-coup elle m'apperçoit, elle rougit au milieu de ſa pâleur. Je donne le ſignal. Soudain la grille eſt enfoncée; la porte s'ouvre, avec une décharge épouvantable d'artillerie, & d'autres

Digitized by Google

feux qui sortent du gouffre. Le peuple s'enfuit, en poussant des hurlements. Les soldats font de vains efforts pour approcher ; mes amis n'ont pas de peine à les arrêter pour le moment, d'ailleurs tous étoient, en secret, pour la reine, jusqu'aux bourreaux, qui restoient confondus. Je m'élance sur l'échafaud, le sabre à la main ; ma reine vole dans mes bras ; je l'enleve, comme un oiseau, sans que personne cherche à y mettre obstacle. Descendus dans le souterrain, nous y trouvons des chevaux qui nous attendent ; nous fuyons à toutes brides dans cet obscur sentier, tandis que nos amis & mes gens soutiennent l'effort des soldats, qui donnent enfin signe de vie. Nous arrivons bientôt à l'issue qui aboutit dans la campagne. Nous voilà dehors, nous voilà déja bien loin. Mes gens me rejoignent peu-à-peu, &, en deux jours, je me revois au milieu de mon armée.

Enfin, je conquis le royaume pied-à-pied. Au bout de deux mois, j'entrai avec la reine dans la capitale, dont je m'étois emparé d'emblée. Tout fut soumis en très-peu de temps. On amena aux pieds de la reine tous ses juges garrottés. Elle leur pardonna ; j'en fis autant ; mais les malheureux ne nous pardonnerent pas.

Digitized by Google

LIVRE CINQUIEME.

LA reine fut de nouveau univerſellement reconnue pour ſouveraine. J'étois maître de l'état; on la ſupplia de m'aſſocier à ſon empire, & de m'avouer pour ſon époux. Je me vis ſolemnellement marié & couronné avec elle; & notre fille fut reconnue pour la princeſſe héréditaire. Me voilà roi d'une ſeconde France, qui ne le cede guere à ſon aînée, & mari d'une des plus belles femmes du monde. Suis-je heureux? non. Mon bonheur étoit en France, & non pas avec moi; il repoſoit dans le ſein de ma Julie. Toujours cette fille admirable étoit préſente à mon eſprit. Son image déſolée me perſécutoit la nuit & le jour. Je me reprochois ſes malheurs & mon bonheur. Je me reprochois de briller ſur un trône, tandis qu'elle gémiſſoit peut-être dans les fers. Cependant j'idolâtrois ma femme & mon enfant. J'aimois ſur-tout le bien public: je m'en occupois infatigablement; mais mon eſprit inquiet cherchoit, malgré lui, les moyens de me dérober à mon épouſe, à mon trône, à mon royaume. O vanité du monde! que de ſang répandu pour me placer dans ce

Digitized by Google

rang périlleux ! Et quel fruit en recueillois-je ? Jamais le sang n'a fait naître le bonheur.

Je goûtois cependant quelquefois de vrais plaisirs, avec mon épouse & mon enfant. Ceux qui me charmoient le plus, étoient ceux qu'on puise dans la nature. Souvent ma reine se plaisoit à redevenir ma servante ; nous passions quelquefois des semaines entieres à la campagne, à mener notre ancienne vie. Ma chere amante venoit alors chez moi tous les matins, sous les habits de Dorothée. Elle faisoit ma chambre, & je l'embrassois tendrement, pour la remercier de ses soins. Nous n'étions jamais plus contents que dans ces moments, où, dépouillés de la royauté, nous retrouvions les sensations de simples particuliers. Ah ! si l'on pouvoit comparer les deux conditions, qui envieroit celle des rois ? Enfin, je faisois le bonheur d'une femme & d'un grand état ; & je ne pouvois faire le mien.

Comme on s'appercevoit de ma mélancolie, pour me distraire, d'honnêtes courtisans me proposoient, sans façon, de faire la guerre, d'attaquer, d'envahir quelqu'état voisin. Moi qui étois né dans la classe du peuple, j'envisageois les maux qu'un si cruel passe-temps devoit causer au peuple, & le sang des hommes me sembloit aussi précieux que le mien propre.

Digitized by Google

Cependant, autant pour me distraire que pour me mettre en état de mieux gouverner mon royaume, en le connoissant mieux, je résolus de le parcourir & de l'examiner de mes propres yeux; mais je voulus observer le plus rigoureux *incognito*. Pour en venir à bout, je feignis d'être attaqué d'une maladie de langueur, qui me forçoit de garder le lit, & de ne me laisser voir de personne. Je me déguisai très-soigneusement; j'embrassai mon épouse; notre séparation fut d'une tendresse inexprimable: jamais je ne l'ai tant vue pleurer. Il m'en coûta beaucoup pour me séparer d'elle; & je partis avec mon ministre intime, qui étoit mon ami. J'en avois un autre de la plus haute naissance, qui ne faisoit guere que représenter.

Loin d'être pris pour un roi, je ne voulus pas même qu'on me prît pour un seigneur. Je me mis enfin dans cet état médiocre où l'on peut entendre la vérité, parce que les hommes ne daignent pas se déguiser devant nous. On me parla beaucoup du roi sur la route; & j'avoue que je fus un peu trompé dans l'idée que j'avois de ma réputation. D'après ce que mes courtisans m'avoient dit, je me flattois d'entendre chanter par-tout mes louanges, & beaucoup de monde, au contraire, disoit assez volontiers du mal de moi. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que la plupart

Digitized by Google

du temps le monde avoit raiſon. J'étois fort ſurpris de voir qu'on connoiſſoit tous mes défauts. Perſonne n'ignoroit que j'étois arrivé entiérement nu : cependant, à tout prendre, il faut avouer que dans ce qu'on diſoit de moi, le bien l'emportoit ſur le mal. Il eſt vrai que je me donnois infatigablement des ſoins pour me faire bénir de mon peuple ; mais c'étoit toujours un grand crime pour moi d'être étranger ; je vis bien qu'on ne me le pardonneroit jamais : mais comment faire ?

Quoique ce pays ne ſoit pas loin de la mer, il n'a point de ports de mer. La ſituation en eſt ſinguliere. Le royaume eſt à peu près auſſi grand que la France ; la chaleur du climat eſt preſque la même, quoiqu'il ſoit plus loin de la ligne. Ce pays enfermé de montagnes, eſt garanti des vents froids, & conſerve preſque toujours une température aſſez uniforme. Autant que j'en puis juger, ce doit être une grande preſqu'iſle, dont l'iſthme eſt ſans doute caché, parce que la mer de chaque côté eſt couverte de glaces énormes, ce qui doit faire prendre cette terre pour une iſle. Sur les bords de la mer regnent preſque par-tout des rochers eſcarpés, inabordés & inſurmontables. Dans les endroits où ces rochers ſont éloignés de la mer, les rives n'offrent que des ſables déſerts. Au milieu de cette immenſe vallée, fermée

Digitized by Google

de tous côtés, le pays eſt riant & enchanteur. On ne peut guere y entrer que par des fentes de rochers, qu'il eſt preſque impoſſible de découvrir. C'eſt-là ce qui forme la sûreté de cet empire, en le faiſant ignorer des Européens, qui peut-être auſſi n'y trouveroient pas leur avantage, s'ils vouloient y pénétrer. Les naturels du pays ſont preſque auſſi policés que les François. Ils m'ont paru d'auſſi bonne mine; & j'ai trouvé les femmes charmantes. Ce peuple a tous les arts de l'Europe, ſans oublier celui de la guerre. Il a nos armes & tout ce que nous poſſédons, excepté nos vaiſſeaux, la navigation lui étant inconnue à raiſon de ſa poſition. Ainſi, les Auſtro-Francs ne verſent leur ſang que ſur la terre.

J'ai déja parlé du plaiſir que j'éprouvois à retrouver ma vie obſcure. Depuis que je ſuis redevenu ſimple particulier, je n'ai jamais regretté le rang de roi; étant roi, j'ai ſouvent regretté celui de particulier.

Que je vis de maux auxquels je croyois avoir remédié! Que j'en vis d'autres auxquels je ne pouvois remédier! Je ne détaille point tout ce que je reconnus dans ma tournée. Beaucoup de miſere, comme partout ailleurs; beaucoup d'injuſtices commiſes en mon nom; un petit nombre de gens blaſés regorgeant de richeſſes; un bien plus

Digitized by Google

grand ſans pain, traité comme un vil troupeau : voici ce que j'apperçus chez moi, de commun avec les autres états ; mais voilà ce que j'y vis de particulier.

On aura reconnu que les Auſtro-Francs, ſemblables aux anciens Germains, avoient une certaine vénération pour les femmes. C'étoit à elles excluſivement qu'on avoit accordé la couronne. Bizarrerie ſinguliere dans un état fondé par des François ! Je vis une province où le ſexe avoit encore de bien plus grands privileges : non-ſeulement les femmes y étoient reines, non-ſeulement elles y rempliſſoient toutes les fonctions honorables que les hommes ſe réſervent parmi nous ; mais il n'y avoit pas chez elles un ſeul homme qui ne fût eſclave. Quand le beau ſexe a de ſon côté l'empire, il n'en jouit pas avec modération.

Cette province étoit une eſpece de république qui ſubſiſtoit ſous la protection de ma couronne. A la fondation du royaume, quand on eut élu Ninon premiere pour reine, quand les François ſe furent emparés des plus jolies Françoiſes pour en faire leurs épouſes, quelques mécontentes, qui n'avoient pu trouver de maris, piquées contre les hommes, ſe retirerent dans ce canton, ayant à leur tête une femme indignée de ce qu'on ne l'avoit pas choiſie pour reine. Elles y fonderent ce petit état, d'où elles chaſſerent tous les naturels du pays,

Digitized by Google

au moins quant aux hommes. Leur ſexe ſe trouva bientôt en plus grand nombre que le nôtre ; &, comme elles étoient cent femmes contre un homme, elles n'eurent pas de peine à ſe rendre les maîtreſſes. Mais on ſait que le ſexe timide ne connoît plus de frein quand il a paſſé les bornes. Ces Virago, (car tel eſt le nom qu'on leur donnoit) ces Virago, dis-je, ne ſe contenterent pas d'uſurper le ſceptre, elles réduiſirent tous les hommes au plus dur & plus vil eſclavage ; tellement qu'ils ſe trouverent traités dans ce pays comme de vraies bêtes de ſomme. L'amour y étoit inconnu ; & rien de ſi barbare que ce gouvernement femelle.

Je fus indigné que les reines de France Auſtrale euſſent ſouffert juſqu'à mon regne cet étrange abus ; & je me promis bien, le plutôt qu'il ſeroit poſſible, d'apprendre à vivre à ces mégeres. Mais tandis que je méditois les moyens de les ſubjuguer, ces malheureuſes projetoient de me détrôner & de m'enlever, pour m'enfermer chez elles dans une cage de fer, & m'y expoſer aux plus indignes outrages. Elles avoient frémi d'apprendre qu'un homme venoit de changer la forme du gouvernement, & de s'élever ſur le trône. Elles s'indignoient d'être ſous la protection d'un roi ; elles ſe préparoient à la révolte ; & mon image étoit chargée chez elles de tous les opprobres

Digitized by Google

dont elles vouloient accabler ma perſonne.

On ſent combien il étoit dangereux pour moi d'entrer dans ce pays. Auſſi je me gardois bien d'en approcher de trop près, & je me promettois ſeulement d'en faire le tour extérieurement : mais je fus trahi cruellement. A deux ou trois lieues de cette province, j'eus le malheur d'entrer avec mes compagnons dans une auberge ſcélérate, pour y paſſer la nuit. L'hôte étoit un coquin, qui s'entendoit avec un tas de bandits, dont le métier étoit d'enlever le plus d'hommes qu'ils pouvoient, & de les conduire aux Virago, à qui ils les vendoient pour l'eſclavage. On vint nous ſurprendre dans notre lit : on nous garrotta, & l'on nous entraîna juſqu'à la fatale république, où l'on nous vendit par échange à des mégeres. J'eus l'honneur d'être échangé (le dirai-je ?) contre un pourceau. Dès que nous fûmes dans les mains de ces furies, garrottés comme nous étions, elles nous rouerent de coups de bâton ; enſuite, ne nous laiſſant de libres que les pieds, elles nous conduiſirent à coups de fouet comme des troupeaux. En avançant dans le pays, j'obſervois des hommes attelés aux voitures & aux charrues. J'en voyois qui portoient des vivres ou autres marchandiſes ſur leur dos, & qu'on chaſſoit à coups de fouet & d'aiguillon, comme des brutes ; de ſorte que dans ce pays, les

Digitized by Google

hommes, plus vils que les eſclaves, étoient rabaiſſés à la condition des bêtes. Chacun d'eux portoit le nom de l'animal dont il rempliſſoit les fonctions : l'un étoit un cheval, l'autre un âne, l'autre un chien, ainſi du reſte.

On conçoit à quel point je devois être indigné de tant d'horreurs. J'arrivai à la ville dans les réflexions les plus déſeſpérantes, & je fus ſur le champ conduit au marché. Je me rappelle que ſur toute la route, mes furies avoient paru s'amuſer à me maltraiter plus que les autres. « Coquin, » diſoient-elles en me fouettant, tu as l'air » étranger, tu es peut-être de la vile na» tion du roi. Oh ! ſi nous le tenions, comme » nous le fouetterions ! que n'es-tu lui ! nous » aurions le plaiſir d'avoir un roi pour notre » jouet. Mais voyez ce gredin, nous croire » ſous ſa protection ! On dit qu'il eſt malade: » puiſſe-t-il crever ! » A chaque mot qu'elles diſoient, nouveaux coups de fouet de leur part ; à chaque coup de fouet, nouvelle grimace de la mienne ; & ce jeu paroiſſoit les amuſer beaucoup plus que moi.

Enfin nous arrivâmes, comme je l'ai dit, ſur le marché des hommes ; il y en avoit là une quantité prodigieuſe expoſés en vente. Ce ſpectacle me paroiſſoit douloureuſement comique. Tous ces hommes étoient nus, à la réſerve d'une ceinture,

Digitized by Google

qui leur cachoit ce qu'on doit le plus voiler. Les femmes venoient les marchander le fouet à la main, de la maniere la plus cavaliere & la plus insultante. On me fit déshabiller comme les autres; & pour ajouter à ma peine, le temps étoit assez froid. Des malheureuses venoient me marchander, en m'examinant à la dent comme un cheval, & en me faisant faire les mouvemens les plus originaux. L'une m'ordonnoit de courir; l'autre montoit sur moi. On me faisoit tousser, porter des fardeaux, accompagnant toujours chaque exercice de coups de fouet. Enfin une femme dont l'air étoit fort dédaigneux, acheta un attelage de six grands hommes, & livra en échange plusieurs grand barils de ce qu'il y a de plus honteux à nommer, pour fumer les terres. Le vendeur me céda à la dame par dessus le marché: l'indigne créature me donna à sa petite fille, pour faire de moi un jouet & tout ce qu'elle voudroit.

Je fus conduit à la maison de ma maîtresse, où l'on me chargea des fonctions les plus humiliantes: moi qui étois roi, moi qui avois été servi par une reine; trop heureux encore de n'être pas connu pour ce que j'étois; car si j'avois été découvert, mon supplice étoit tout prêt. Il n'y avoit pas moyen d'échapper; le pays me paroissoit trop bien gardé; d'ailleurs, j'étois chargé d'une chaîne qui m'empêchoit

Digitized by Google

choit de me déguiſer, & qui m'embarraſſoit beaucoup. Je cherchai à connoître mes compagnons d'eſclavage, tant de la maiſon que de la ville. Je vis que la plupart nés dans leur ſort abject, avilis par la maniere dont on les traitoit, paroiſſoient preſque bornés au ſeul inſtinct, comme les bêtes qu'ils repréſentoient, & qu'ils ſe croyoient bonnement d'une nature très-inférieure aux femmes, qui, de leur côté, croyoient auſſi, de la meilleure foi du monde, les hommes d'une eſpece au deſſous de la leur. J'eus pitié de mon ſexe, & je ne me rebutai pas dans mes recherches.

Il me falloit trouver quelqu'un qui pût aller inſtruire de mon malheur la reine mon épouſe, ou raſſembler quelques déterminés qui puſſent m'aider à ſecouer le joug de l'eſclavage. Un jour je vis dans une petite rue écartée un grand drôle bien bâti, à qui une femme à propos de bottes vint donner un ſoufflet. Il lui en rendit un plus peſant qui la jeta par terre. Vingt commeres accoururent pour défendre leur voiſine, animant tant qu'elles pouvoient leurs eſclaves à ſauter ſur le rebelle, comme on aiguillonne les dogues au combat du taureau. Peu de ces malheureux oſerent s'y frotter. Je défendis le généreux eſclave; je diſtribuois aux dames des ſoufflets à droite & à gauche; & chaque ſoufflet

Digitized by Google

couchoit par terre une championne. Le jour baiſſoit, nous étions vainqueurs; mais la garde venoit; & nous nous échappâmes à la faveur du crépuſcule. Quand nous fûmes en ſûreté, mon homme m'embraſſa, en me remerciant de l'avoir défendu. Je lui répondis en le comblant de louanges ſur ſa valeur, & nous devînmes une paire d'amis. Il étoit né libre; des coquins l'avoient enlevé pour le vendre à ces harpies. Je lui trouvai de l'ame & du courage. Il étoit tard; il falloit nous retirer chacun dans notre logis. Nous nous ſéparâmes, en nous donnant pour le lendemain un rendez-vous, auquel nous ne manquâmes pas. « Eſt-il permis, me dit-il en » m'abordant, que deux hommes de cœur » comme nous ſoient les eſclaves & les bê» tes de ſomme de ces êtres puſillanimes, » qu'on appelle des femmes? — Non, » mon ami, lui répondis-je, je vous jure » que nous abolirons cet indigne abus, ne » fuſſions-nous que nous deux. — Je vous » réponds de cent, interrompit-il. — Tant » mieux, la choſe eſt faite, repris-je; » & tous deux nous ſautons de joie. Tout-à-coup nos maîtreſſes vinrent, à coups de bâton, nous prier de les porter. Nous les prîmes chacun ſur nos épaules. Elles firent la converſation au deſſus de nos têtes, & nous au deſſous d'elles. Nous ſavions tous deux le latin, de ſorte que nous ne craignions

Digitized by Google

pas d'être entendus de ces tyranniques femelles.

Chaque ſoir nous nous trouvions au rendez-vous ; mon camarade ne tarda pas à m'amener une femme intrépide, que je chargeai d'une lettre en chiffres, pour porter à la reine. Je l'inſtruiſois de mon ſort, & la preſſois de m'envoyer délivrer au plus vîte. Cependant nous arrangions toutes choſes pour nous paſſer du ſecours, en cas qu'il ne vînt pas ; & nous avions dans notre parti cent déterminés prêts à nous ſeconder. Nous étions munis de toutes ſortes d'armes & de limes pour couper nos chaînes.

Le drôle m'apprit bien des particularités, touchant ce pays ſingulier. On ſent qu'une ſociété ſi bizarre devoit avoir des uſages non moins bizarres. Les hommes étoient regardés exactement comme des bêtes. Les femmes ſe donnoient la peine d'allaiter & d'élever leurs filles ; pour les mâles, elles les jetoient dans un grand enclos commun, où il y avoit des chevres & d'autre bétail. Ces pauvres enfants étoient allaités au haſard par les paiſibles femelles. Quand ils avoient quelques années, on les tiroit de là ; on leur mettoit une petite chaîne au pied & à la main, & on les laiſſoit s'élever dans la maiſon comme des animaux domeſtiques. On ne leur apprenoit rien ; ce qui rendoit leur intelligence

Digitized by Google

très-bornée. On les formoit cependant aux métiers les plus grossiers. Les femmes savoient bien qu'ils étoient plus forts qu'elles; & ces déesses leur faisoient remplir les fonctions les plus pénibles. On n'avoit point d'autres chevaux qu'eux dans la province; ils portoient & traînoient les fardeaux, les voitures & la charrue. Ils travailloient aux métiers de forgerons & autres semblables, mais toujours sous la direction des femmes qui les conduisoient à coups de fouet : pour en être les maîtresses, elles les tenoient toujours enchaînés. Les chaînes étoient même faites de façon que, pour peu qu'on les tirât, il entroit des pointes dans la chair des captifs; & l'on ne manquoit pas de les tirer, s'ils s'avisoient de résister. D'ailleurs, les femmes portoient les armes; pour les moindres fautes elles faisoient souffrir aux hommes des punitions cruelles; & la mort ne leur coûtoit pas beaucoup à donner. Enfin, les malheureux mâles étoient avilis, écrasés : n'ayant jamais connu d'autres état, ils se croyoient bonnement nés pour celui-là; & il ne leur venoit pas dans l'idée de chercher à secouer cet indigne esclavage.

Il falloit pourtant bien que les cruelles Virago daignassent se familiariser avec les hommes, pour avoir de la postérité; mais cela se faisoit solemnellement dans des temples, où des hommes étoient nourris

Digitized by Google

& engraiſſés, pour ſervir d'étalons. De peur que le mêlange des ſexes n'enfantât quelque déſordre dans les familles, on mettoit aux hommes une ceinture ſinguliere, qui ne les gênoit point, & dont chaque mere de famille avoit la clef. D'ailleurs, on inſpiroit aux filles tant d'horreur & de mépris pour eux, qu'il falloit que le tempérament fût bien fort, pour l'emporter ſur le préjugé. On conçoit que les hommes, de leur côté, ne devoient pas être fort tentés par ces Mégeres. On n'aime point des maîtreſſes impérieuſes, dont on reçoit un traitement cruel; & ces grenadieres, brûlées du ſoleil, vivant comme des hommes, n'avoient pas des attraits bien touchants.

Malgré tous ces obſtacles qui régnoient entre les deux ſexes, on faiſoit beaucoup l'amour, c'eſt-à-dire, qu'il y avoit beaucoup de libertinage. Toutes les femmes à leur aiſe avoient de jeunes garçons qu'elles entretenoient, & dont elles étoient folles. C'étoient les dames qui faiſoient leur cour aux hommes. Plus elles les aviliſſoient quand elles ne les aimoient pas, plus elles s'aviliſſoient devant eux quand elles les aimoient; mais elles avoient la clef de la ceinture; & il falloit que les hommes fuſſent toujours à leurs ordres. Les plus riches dames avoient des ſerrails entiers.

La fille aînée de ma maîtreſſe s'amouracha de moi. Elle loua une petite maiſon

Digitized by Google

& m'y entretint, comme nous en uſons à l'égard des filles à Paris. Pluſieurs dames jalouſes voulurent m'enlever. J'avois tous les jours chez moi un cercle d'adoratrices ; & je fus pendant quelque temps la beauté du jour. Il faut noter que les filles jouiſſent dans ce pays-là d'une très-grande liberté. Quand elles ont atteint l'âge de dix-huit ans, elles vont au temple ſe faire élever à la dignité de femmes. Alors elles ſont maîtreſſes de leurs actions. Leur mere les établit ; elles ont une maiſon & des eſclaves à elles, dont elles font ce qu'elles veulent, & dont elles ont la clef.

Ma maîtreſſe étoit fort jolie, ſa mere m'avoit cédé à elle ; cette jeune folle m'aimoit à l'adoration ; mais c'étoit un amour de libertinage. D'ailleurs je rougiſſois du rôle infame qu'elle me faiſoit jouer, & je n'eus jamais tant d'envie de ſortir de ce maudit pays. Mon amante étoit une des principales officieres de la garniſon de la citadelle. Je tirai parti de ſon amour, pour m'introduire dans cette fortereſſe ; j'y fis entrer auſſi pluſieurs de mes camarades ; & nous ne tardâmes pas à nous procurer des armes pour plus de cent perſonnes. Nous examinâmes auſſi le local, & nous prîmes toutes nos dimenſions pour nous emparer à loiſir de ce château.

Le jour que nous avions choiſi pour cette expédition, nous sûmes nous gliſſer dans la

Digitized by Google

citadelle, au nombre de cent. Nous nous armâmes au signal convenu. Nous nous réunîmes en corps ; nous poussâmes un cri mâle & terrible, qui fit trembler toute la garnison femelle : nous lui ordonnâmes de mettre bas les armes. Ces pauvres femmes étonnées, hors d'elles-mêmes, obéirent. Nous les mîmes toutes au cachot, & nous nous avançâmes dans la ville. Un régiment femelle se présenta ; la premiere décharge de mousqueterie le dissipa. Les ennemies voulurent se faire défendre par leurs esclaves, en leur promettant de quoi boire. Nous leur offrîmes la liberté ; & une grande partie de ces malheureux se rangea de notre côté. Le reste ne soutint pas trois décharges : alors les femmes ne firent plus que se sauver, en poussant des hurlements. Nos esclaves vouloient les mettre toutes en pieces ; ce que je ne permis pas. Il falloit contenir ces hommes furieux ; & je me gardai bien d'abord de leur faire ôter leur chaîne. « Il » vaut mieux, leur dis-je, garder les femmes » pour nous servir que de les égorger. Vous » étiez leurs esclaves, mes amis, elles seront » les vôtres. » Ce peu de mots flatta mes barbares ; mais j'eus beaucoup plus de peine à défendre les amazones qu'à les vaincre. Bientôt elles implorerent notre clémence, en mettant bas les armes, & se jetant à nos pieds. Je les fis dépouiller toutes jusqu'à la chemise. J'ordonnai qu'on garrottât celles

Digitized by Google

qui avoient quelques grades dans la milice & dans le gouvernement ; & je fis fouetter ces élues l'une après l'autre, sur le derriere, à la face des hommes, parmi lesquels s'éleva ce rire inextinguible dont parle Homere.

Tout étoit déja soumis, quand le secours arriva de la part de mon épouse. Je me servis de ces troupes pour subjuguer les cœurs des femmes. Mes jeunes officiers s'attacherent aux plus aimables, qui furent plus charmées de se voir courtisées par des jolis hommes, que servies à genoux par de vilains esclaves. En peu de temps leur austérité s'humanisa ; elles comprirent que, pour être heureuses, il falloit que femmes, vécussent en femmes. Les plaisirs vinrent sourire dans ce séjour, où plusieurs beautés m'avouerent qu'ils étoient inconnus auparavant. Ces femmes, plus civilisées, devinrent plus jolies Je donnai des fêtes voluptueuses, qui les enchanterent, & je régnai sur les cœurs. Moi-même je me permis quelquefois de profiter avec les plus aimables de l'absence de ma femme. Cette nation se mélangea entiérement avec la mienne ; &, ce pays devint une province de mon royaume parfaitement semblable aux autres pour les mœurs & le gouvernement. Je rétablis mon sexe dans sa dignité, & je confinai l'autre dans ses graces. Je distribuai aux laboureurs de mes états, les

Digitized by Google

eſclaves malotrus de ces femmes ; & j'envoyai, pour les remplacer, de très-jolis jeunes gens. De cette maniere, les deux ſexes ſe mirent naturellement à leur place, & l'ordre fut rétabli. Pour faire cette révolution, il ne m'en coûta pas un homme ; & il n'y eut guere qu'une vingtaine de femmes qui montrerent leur derriere.

La reine voulut elle-même viſiter ce pays : ſon arrivée donna lieu à une infinité de fêtes, qui mirent le ſceau à l'ouvrage de la converſion de ces femmes. Toutes les jeunes goûterent les nouvelles mœurs ; il n'y eut que les vieilles & les laides, à qui nul jeune homme ne ſe chargea de faire goûter le nouveau ſyſtême, qui s'obſtinerent à louer & à regretter le temps paſſé. Je donnai pour gouverneur à cette province, le premier compagnon d'eſclavage dont j'avois obtenu la confiance, & qui m'avoit très-bien ſecondé dans toute cette expédition. Je lui fis épouſer ma maîtreſſe qui m'avoit entretenu, & qui m'avoit paru fort aimable, dès que je n'avois plus dépendu d'elle.

Je formai, des plus robuſtes & des plus jolies grenadieres de ce pays, un régiment des gardes amazones, au ſervice de la reine. En un mot, preſque tout le monde fut content de ce que je fis dans cette contrée, tant un ſexe que l'autre. On ne ſe laſſoit point d'admirer la clémence qui m'avoit

Digitized by Google

fait traiter avec tant de bonté un peuple qui avoit usé envers moi d'une si étrange barbarie. Je laissai la reine au milieu des fêtes, & je poursuivis, sous mon déguisement, la visite de mon royaume.

Je continuai de voir des pays charmants, parmi lesquels il s'en trouvoit quelques-uns tout-à-fait singuliers. Un jour qu'il faisoit bien chaud, je m'arrêtai, pour me rafraîchir, auprès d'une grande glaciere, & je vis un jeune homme, qui avoit l'air fort naïf, mais en même temps fort embarrassé. « Mon Dieu, s'écrioit-il, que vais-je de» venir ? La neige va me manquer ; mes » hommes vont se réveiller plutôt qu'ils ne » l'ont fixé. Il n'y a que soixante ans qu'ils » dorment ; quand ils seront éveillés, ils » me tueront. » Je regardai ce jeune homme attentivement, en me demandant à moi-même s'il étoit fou. « Voyez, Monsieur, » me dit-il, si c'est ma faute ; il y a trois » ans qu'il ne tombe point de neige. » Je lui demandai pourquoi il avoit besoin de neige. « C'est, me répondit-il, pour con» server des hommes. — Et comment les » conservez-vous ? lui dis-je. — Dans une » glaciere, reprit-il. — Vivants ou morts ? » repris-je. — Engourdis, me repliqua» t-il. » Je ne compris rien à ce galimatias ; & je plaignis ce pauvre garçon, que je jugeai avoir perdu l'esprit.

Tout-à-coup je vis approcher de moi

Digitized by Google

un grand homme de bonne mine, qui paroiſſoit fort poli, & dont le viſage annonçoit une quarantaine d'années. Il m'aborda en me ſaluant, & me dit : « Pardon, » Monſieur ; à votre air, je juge que vous » êtes un François d'Europe. Votre patrie » eſt bien changée, depuis la derniere fois » que je l'ai vue. — Oſerois-je vous demander, lui dis-je, s'il y a long-temps que » vous avez vu la France ? — Oh, me répondit-il, c'étoit dans le plus brillant du » ſiecle de Louis XIV ; & je ſens qu'il eſt » difficile qu'un pays ſe ſoutienne dans cet » éclat. » Je regardai cet homme, avec de grands yeux ébaudis. « Encore un fou, me » dis-je. — Ah ! Monſieur, reprit-il, » avouez que c'étoit un beau ſiecle que » celui-là. Quelle grandeur ! quel éclat ! » quel concours de tous les grands hommes, » de tous les beaux arts, qui ſembloient » s'être donné le mot pour ſe réunir dans » cette heureuſe époque ! Je m'étois trouvé » à Rome ſous Léon X, dans mon autre » veillée. C'étoit un beau ſiecle, à la vérité : » il s'y trouvoit de grands hommes de tout » genre ; mais celui de Louis XIV m'a » frappé, par un air de grandeur & de » majeſté, auquel je n'ai rien vu de com- » parable. »

Je ne ſavois que penſer d'un pareil langage. « Quelle différence, ajouta mon » homme, de ces deux beaux ſiecles, à celui

Digitized by Google

» d'ignorance & de barbarie, que j'avois vu » auparavant en France, quand les Anglois » firent brûler votre Pucelle d'Orléans ! Je » me trouvai à cette cruelle exécution ; cela » me fit saigner le cœur — Hé mais, Mon- » sieur, lui dis-je enfin, quel âge avez- » vous donc ? » Il me répondit qu'il n'avoit guere que quatre cents ans. A ce propos, je ne pus retenir un grand éclat de rire ; & cet homme singulier me dit, sans s'émouvoir : « Vous êtes François, & de plus vous » êtes jeune ; il faut vous passer un rire peu » discret. Je ne crois pas que vous puissiez » me soupçonner d'être plus âgé que je ne » vous l'accuse. Je ne me suis encore en- » dormi que quatre fois ; & j'ai vécu peu » d'années depuis que je me suis éveillé. »

Je le regardai de l'air le plus stupéfait. Il dit enfin : « Pardonnez, Monsieur ; j'avois » cru que vous étiez de notre société ; que » par conséquent vous deviez entendre » mon langage ; mais comme vous n'êtes » pas initié dans nos mysteres, je ne suis » plus surpris de l'étonnement que vous » cause mon discours. Au reste, Monsieur, » nous n'avons rien à cacher ; & si vous » voulez nous faire l'honneur de venir dîner » avec nous, vous nous obligerez beau- » coup. » Curieux de connoître cet homme & sa société, j'acceptai l'invitation.

Je vis une société d'hommes, qui me parurent fort honnêtes & fort gais. La

Digitized by Google

plus naïve aisance régnoit parmi eux. Nous étions une douzaine à table. Le plus pressé de parler, qui étoit le plus jeune, s'écria: « O que ce siecle me paroît différent de » l'autre ! quelle futilité ! quelle petitesse ! » Il y a un peu plus long-temps que vous, » Messieurs, que je suis éveillé ; je crois » appercevoir qu'on est plus raisonnable » qu'autrefois ; mais aussi l'on est bien moins » gai. Je vois de temps en temps des gens » qui daignent sourire : on rioit à gorge » déployée, sous Louis XIV. » Je ne pus » m'empêcher de rire moi-même de ce langage. « Vous auriez bien remarqué une » plus grande différence, dit un des plus » vieux de la compagnie, si vous aviez vu » tous les siecles d'ignorance que j'ai eu le » malheur de voir ; mais alors, il faut » l'avouer sans ménagement, les hommes » étoient vraiment des bêtes. Sous Louis le » Grand, de cet humble état ils furent élevés » à la dignité d'enfants, & je les vis folâtrer. » Maintenant ils commencent à être ce qu'on » appelle de grandes personnes ; & je ne » sais pas s'ils ont gagné à cet avance- » ment. »

J'étois confondu d'entendre dire à mes convives tant de disparates, avec un faux air de raisonnement. « Hé bien, dit un » troisieme, comment ferons-nous pour » nous transporter dans l'autre hémisphere ? » c'est perdre notre vie, que de la passer

Digitized by Google

» dans celui-ci. Il me tarde de voir la » France ; elle aura décliné ſans doute. Il » n'étoit pas poſſible qu'elle ſe ſoutînt dans » l'état de grandeur où je l'ai vue le ſiecle » paſſé. Elle a dû cependant accroître la » maſſe de ſes lumieres ; elle doit même » avoir à préſent des philoſophes ; mais je » doute fort qu'ils aient encore une influence » bien marquée dans le gouvernement. On » ne doit pas voir aujourd'hui des choſes » auſſi affreuſes que j'en ai obſervé ſous le » tyran catholique Philippe II, & du temps » des Vaudois & des Albigeois. Il falloit alors » frémir d'horreur, & regretter les ſiecles » où les Egyptiens adoroient des oignons. » Ces meſſieurs parlerent tous à peu près dans le même ſens, ſe donnant pour témoins oculaires de toutes les ſcenes dont ils parloient ; je ne faiſois que rouler de grands yeux étonnés, diſant : « que de folie & de » bon ſens ! »

En diſcourant ſur différentes matieres, on tomba ſur le chapitre de l'âge, & l'on ſe demanda mutuellement combien on avoit d'années. L'un dit : j'en ai ſix cents, l'autre ſept cents, l'autre huit cents, d'autres plus ou moins ; enfin le plus vieux avoit près de mille ans. Je regardai tous ces viſages de patriarches, qui me paroiſſoient d'âges très-ordinaires. Le Mathuſalem de la bande n'annonçoit pas même avoir plus de ſoixante ans. On en vint enfin à mon tour,

Digitized by Google

& l'on me demanda mon âge : j'avouai naïvement que j'avois vingt-huit ans, ce qui fit un peu rire la compagnie. « Vous » n'avez donc pas encore dormi ? me dit-on. » Je répondis que je dormois toutes les nuits. On ſourit ; & celui qui m'avoit amené, dit : « Monſieur n'eſt pas de notre ſociété, » mes chers confreres ; j'ai été trompé » comme vous. » Chacun me fit ſes excuſes, & l'on redoubla de politeſſe pour moi.

Ces meſſieurs n'en continuerent pas moins leur converſation. Ils raconterent pluſieurs anecdotes ſingulieres arrivées ſous leurs yeux, dans le cours des différents ſiecles qu'ils diſoient avoir vus. Ils parloient des princes & des perſonnages les plus fameux dont l'hiſtoire faſſe mention. Ils diſoient les avoir connus. Ils ſe moquoient ſouvent des hiſtoriens, qu'ils oſoient démentir & redreſſer ſur nombre d'articles. Je me garderois bien de raconter tous les faits dont ils avoient été témoins ; cela paroîtroit ſouvent une ſatire, qui pourroit être fort mal reçue. Le doyen avoit connu, diſoit-il, dans ſa jeuneſſe un homme qui prétendoit avoir vécu dans le ſiecle d'Auguſte, & qui même en paſſant à Jéruſalem, avoit entendu parler du divin Légiſlateur des chrétiens. Il s'étoit trouvé ſix cents ans après en Arabie, quand Mahomet fonda ſa religion. Il ſavoit mieux qu'aucun théologien faire la différence de ces

Digitized by Google

deux fondateurs célebres, l'un sacré, l'autre profane, entre lesquels on ne doit établir aucune comparaison. En un mot, tous ces convives avoient vu une infinité de choses extraordinaires, mais aucun n'osoit se vanter d'avoir jamais vu de miracles.

Leur conversation étoit des plus curieuses; mais, malgré tous les détails qu'ils exposoient avec beaucoup de netteté, & tous les raisonnements très-bien suivis qu'ils faisoient, je ne pouvois m'empêcher de regarder tout ce qu'ils disoient, comme un tissu d'extravagances & d'absurdités.

Celui qui m'avoit amené remarqua mon embarras, & me dit : « Je sens, » Monsieur, combien vous devez trouver » nos discours étranges, n'étant pas ini- » tié dans nos mysteres. Il faut pourtant » vous apprendre enfin qui nous sommes. » Si vous avez voyagé dans ces hautes » montagnes, dont le sommet est couvert » de frimas, vous avez dû voir quelque- » fois des hommes que des coups de vent » ou quelqu'autre accident avoient couverts » de neige. Quand on les déterroit, au bout » de quelques années, ils paroissoient frais » & vermeils, comme s'ils n'avoient fait » que dormir. On les enterroit dans cet état, » les prenant pour mort, malgré leur bril- » lant coloris. Nos Peres furent autrefois » plus éclairés; ils jugerent que des corps » si frais étoient plutôt engourdis que morts;

Digitized by Google

» & ils chercherent à les ranimer, au lieu » de les enterrer.

» Ils firent d'heureux eſſais, dégour- » dirent par une douce chaleur pluſieurs » prétendus morts, & leur rendirent la vie. » Leur méthode avec le temps ſe perfec- » tionna ; quand ils ne trouverent plus de » corps dans la neige, ils y ſuppléerent par » un ſage expédient. Ils firent d'abord pren- » dre une eſpece d'opium à des criminels, » qu'ils enterrerent ſous la neige, & qu'ils » eurent le talent de reſſuſciter au bout de » quelques années. Ils alongerent peu-à- » peu le ſéjour de ces corps dans la gla- » ciere, & parvinrent enfin à les conſerver » intact juqu'à cent ans. Alors l'infaillibilité » reconnue du ſecret a engagé d'honnêtes » gens à tenter volontairement l'épreuve, » & cela s'eſt perpétué depuis plus de trois » mille ans. Tous ces gens conſervés ſe » contentant d'être ſpectateurs dans le mon- » de, leur vie extraordinaire a preſque » toujours été un myſtere pour le commun » des hommes : ainſi, il n'eſt pas ſurpre- » nant que vous n'en ayez jamais entendu » parler. La fable du Juif-errant vient » peut-être d'une fauſſe idée qui ſe ſera re- » pandue dans le public, d'un de nos con- » freres chargé de ſiecles ; mais c'eſt un » conte populaire, qu'un homme de bon » ſens ne peut adopter. Quoi qu'il en ſoit, » il y a un grand nombre de ces immor-

Digitized by Google

» tels répandus dans tout l'autre hémiſ-
» phere : ce ſont là les vrais adeptes. Pour
» nous autres nous étions venus il y a
» une centaine d'années dans ce pays,
» avec les François qui s'y ſont établis.
» Ne trouvant point de vaiſſeaux pour re-
» tourner en Europe, en attendant qu'il
» en vînt, nous réſolûmes de nous endor-
» mir ; & nous nous fîmes conſerver dans
» la glaciere que vous avez vue. L'on nous
» a tous éveillés ces jours derniers ; & nous
» allons nous arranger pour partir le plutôt
» qu'il nous ſera poſſible, afin de profiter
» de la vie que nous voulons bien nous
» procurer pendant quelques années. Nous
» avons encore pluſieurs de nos confreres
» qui dorment ſous la neige. Pour vous,
» mon cher Monſieur, ſi vous voulez, il
» ne tiendra qu'à vous d'être du nombre :
» nous vous enterrerons du plus grand cœur
» du monde ; & nous vous ſouhaiterons le
» bon ſoir, juſqu'au plaiſir de vous revoir
» dans quelques ſiecles. » Je remerciai ce galant homme le plus poliment qu'il me fut poſſible ; mais en lui témoignant quelque répugnance d'accepter ſon offre.

« Que riſquez-vous ? ajouta-t-il. La na-
» ture nous a fixé un nombre déterminé
» d'années ; nous ne les multiplions pas, mais
» nous les diſtribuons à notre gré dans
» pluſieurs ſiecles. Pendant le temps que
» nous vivons, nous apprenons tout ce qui

Digitized by Google

» s'eſt paſſé tandis que nous étions enterrés» » & nous ſuppléons ainſi mentalement tout » l'eſpace qui s'eſt écoulé depuis une de » nos veillées juſqu'à l'autre ; de même que » vous ſavez à peu près pendant votre vie » ce qui ſe paſſe chaque nuit que vous dor» mez. Ainſi nous jouiſſons réellement de » pluſieurs ſiecles d'exiſtence, quoique nous » ne vivions que quelques années de chaque » ſiecle. Vous ſentez le plaiſir que nous » donne la grande variété des objets que » nous voyons, & la différence d'un âge » à l'autre. Enfin, nous nous endormons » quand nous trouvons le temps mauvais ; » & celui qui a ſoin de nous, eſt chargé » de nous éveiller dans les temps les plus » heureux. Examinez & peſez bien tout » ceci ; & voyez ſi en ménageant notre » vie, & la faiſant filer, pour ainſi dire, » nous n'avons pas de l'avantage ſur vous, » qui dépenſez bonnement la vôtre tout » d'une traite. Ainſi dites un mot, & l'on » va vous enterrer. »

Ce beau diſcours ne me perſuada point. «Venez voir notre glaciere, me dit l'*im*» *mortel* ; vous obſerverez comment on nous » arrange, & cela vous tentera peut-être. » Je le ſuivis, en me ſentant peu diſpoſé à ſubir l'épreuve. La glaciere étoit profonde, & d'une grandeur extraordinaire. Les corps y étoient rangés en bon ordre ; mon conducteur en découvrit quelques-uns ; je vis

Digitized by Google

des gens frais & vermeils, qui paroiſſent dormir. Il ſe hâta de les recouvrir, pour qu'ils ne priſſent pas l'air. « Nous les laiſ-» ſerons dormir, me dit-il, juſqu'à ce que » nous trouvions un vaiſſeau pour partir. » Alors nous les éveillerons pour les emme-» ner avec nous. Il n'y a guere que quatre-» vingts ans qu'ils dorment.»

Je paroiſſois toujours incrédule. « Je » vais vous en montrer d'autres, me dit-» il, qui dorment pour bien plus long-» temps. » Alors il écarta la neige, & découvrit une eſpece de vivier ou réſervoir tout glacé. Au milieu de la glace tranſparente, qui paroiſſoit un vrai cryſtal, je vis pluſieurs vieillards bien rangés, qui ſembloient endormis, cryſtalliſés, & comme faiſant corps avec la glace. « Vous voyez » bien, me dit-il, ces gens frais & ver-» meils; c'eſt une épreuve que nous faiſons. » Nous avons imaginé qu'un corps humain, » ſi l'on pouvoit l'incruſter ſi étroitement » dans la glace, pourroit ſe conſerver mille » ans, & nous avons tenté l'épreuve ſur ces » braves vieillards, qu'on ne réveillera que » vers l'an 2800. Ce ſont eux qui ſe ſont » courageuſement dévoués pour cette expé-» rience. Ils avoient déja vécu à peu près » tout ce qu'ils comptoient vivre; & ils au-» roient attendu tout doucement la mort, » ſans faire un nouveau ſommeil juſqu'à » leur dernier moment; mais l'épreuve réuſ-

Digitized by Google

» ſira. Voyez quel air frais & riant ! cela » ne vous fait-il pas envie ? »

Je lui avouai que je ne me ſentois aucune tentation. Il ſe hâta de recouvrir la glace de neige. « Vous vous imaginez, con» tinua-t-il, que nous nous contentons tout » bonnement d'endormir nos gens avec de » l'opium, & de les enterrer ſans façon. » Cela ſe pratiquoit ainſi d'abord ; mais » tous les corps ne réuſſiſſoient pas. Nous » avons imaginé depuis bien d'autres pré» cautions que nous nous impoſons, & qui » rendent le ſuccès infaillible. Il faut des » préparations, & un régime que vous ne » connoiſſez pas. L'air, les aliments & les » humeurs renfermés dans un corps ordi» naire, pourroient le corrompre. Nous » vous expliquerions tout cela, ſi vous con» ſentiez à vous endormir ; & vous pour» riez rencontrer nos vieillards à leur ré» veil. » Je ne comptois point du tout ſur ce réveil. Je n'avois pas pu même croire un mot de ce que cet honnête homme & ſa ſociété m'avoient dit. Le lecteur en croira ce qu'il pourra. Je remerciai l'*immortel*, ſans lui témoigner rien de mon incrédulité. Je lui donnai une adreſſe dans ma capitale, le priant de m'avertir quand il trouveroit un vaiſſeau : il me le promit, & nous nous quittâmes fort bons amis.

En continuant ma tournée, j'arrivai bientôt dans une petite république, ſem-

Digitized by Google

blable, à peu près, à celle de Geneve, qui étoit ſous la protection de ma couronne. J'y vis régner la paix & l'abondance. La ſérénité & l'air de fraternité me ſembloient peints ſur tous les viſages. Le terrein me paroiſſoit infiniment mieux cultivé que dans mon royaume : en un mot, ce pays faiſoit envie, & toute ame bien née ne pouvoit manquer de ſouhaiter d'y vivre.

Dans le peu de temps que j'y paſſai, je vis des inſtitutions qui annonçoient une profonde ſageſſe. Tous les enfants étoient élevés en commun ; les peres & les meres ne pouvoient ſe dévoiler à eux. Les freres mêmes ne connoiſſoient pas leurs freres : cela paroîtra ſingulier ; mais on tiroit un fort bon parti de cette ſingularité. On répétoit chaque jour à ces enfants, pendant le cours de leur éducation : « Songez que chaque vieillard que vous trouverez peut être votre pere, chaque femme votre mere, chaque jeune homme votre frere. Traitez-les comme tels, ſi vous ne voulez outrager ce que vous avez de plus cher au monde. » Il eſt inconcevable combien cette idée, qui prenoit chez eux de profondes racines, les lioit tous les uns aux autres. On ne ſauroit imaginer le reſpect qu'ils portoient aux vieillards, & l'amour qu'ils ſe témoignoient entre égaux. Il n'y avoit pas à craindre qu'on vît qui que ce ſoit manquer du néceſſaire. Tout

Digitized by Google

riche qui voyoit un indigent, pouvoit-il laiſſer ſon plus proche parent dans la miſere ? Tout vieillard étoit appellé mon pere, tout jeune homme mon frere. Ce peuple ne faiſoit vraiment qu'une famille.

La loi avoit fixé le taux au-delà duquel on ne pouvoit plus acquérir, & ne permettoit pas qu'un ſeul homme pût jouir à ſon gré de la portion d'un grand nombre d'autres. Cela faiſoit que chez ce peuple il n'y avoit pas de riches, ni par conſéquent de pauvres. Loin d'eſtimer les créſus, ces braves républicains les regardoient comme des uſurpateurs & des ſang-ſues publiques ; ils les repréſentoient ſous un emblême à peu près ſemblable à celui du géant Gargantua, pour la bouche duquel il falloit tant de pain, tant de vin, &c. &c. &c. C'étoit donc un déshonneur à leurs yeux d'être riche, comme aux nôtres d'être pauvre. Ils ne concevoient pas non plus l'idée que nous avons de la nobleſſe ; plus elle eſt ancienne, plus nous l'eſtimons ; eux au contraire en faiſoient plus de cas à meſure qu'elle étoit plus récente. « Voyez, » diſoient-ils, ces nobles d'Europe ; ils ſe » vantent qu'il y a deux mille ans qu'ils ſont » nobles, c'eſt-à-dire, qu'il y a deux mille » ans qu'ils ont eu un honnête homme dans » leur famille ! »

Le code de ce pays n'étoit pas un tiſſu barbare d'uſages & d'abus ; c'étoit vrai-

Digitized by Google

ment un corps de loix, fondé sur la loi naturelle, & justement obligatoire, parce que la nation y donnoit son consentement réel, exprès & non tacite. On ne pouvoit dire à ces peuples : « vos peres ont juré l'ac-» complissement de ces loix. » Ils auroient répondu : « ce que nos peres ont juré, n'a » obligé que nos peres. Mais notre législa-» tion nous oblige, parce que nous avons » juré nous-mêmes, librement sur-tout. » En effet, on apprenoit aux enfants, jusqu'à l'âge de vingt ans, le code du pays, qui étoit fort simple, & qui faisoit partie essentielle de l'éducation. Alors on demandoit publiquement à ces jeunes gens, s'ils consentoient d'obéir à ses loix. S'ils s'engageoient à les observer, ils étoient reçus citoyens, & ils pouvoient rester dans le pays, où ils devenoient membres du gouvernement ; sinon, on leur faisoit un petit fonds honnête, avec lequel ils alloient vivre hors de la république, qui n'avoit plus aucune autorité sur eux. Chaque citoyen avoit le droit de proposer au gouvernement les idées qui lui venoient, pour la formation de quelque loi nouvelle, ou bien pour la réforme ou abolition de quelque ancienne. Alors on affichoit ce projet, on l'exposoit sur les places publiques, à l'examen du public. Chaque citoyen donnoit sa voix par écrit, pour ou contre. On comptoit ensuite, en public, les suffrages ; & l'affaire passoit,

Digitized by Google

paſſoit, ou étoit rejetée, à la pluralité des voix.

Tandis que j'examinois, avec plaiſir, le gouvernement de ce petit pays, & que je faiſois des notes utiles, tant pour en tirer parti, ſi je continuois de régner, que pour laiſſer des lumieres à mon ſucceſſeur, en cas que je trouvaſſe occaſion de quitter le pays, tout-à-coup je reçus de ma capitale un courier foudroyant, qui m'apprit que la reine étoit dangereuſement malade. Je fus frappé juſqu'au fond du cœur de cette nouvelle; & je courus, jour & nuit à franc-étrier, pour aller rejoindre ma Ninon. A mon arrivée je trouvai une agitation extraordinaire dans tout le peuple. Je vis tout le monde s'accorder à me fuir; à peine me rendit-on froidement les honneurs dus à mon rang. Je crus même entendre ſortir de la foule une voix qui diſoit: « ſi la reine » meurt, prends garde à toi. » Je compris aiſément que ce peuple ne me reſteroit pas long-temps fidele, ſi la mort m'enlevoit mon épouſe. La perte de mon trône ne m'effrayoit pas; je me propoſois bien d'y renoncer ſi je reſtois veuf; mais j'étois dans le cas de craindre que la nation ſoulevée ne ſe contentât pas de mon abdication, & ne voulût me reconduire ſur l'échafaud; &, quelque dangereuſe qu'on me peignît la maladie de la reine, je crus dès-lors ma vie en danger autant que la ſienne.

Digitized by Google

J'allai trouver en tremblant mon adorable épouſe : je la vis étendue dans ſon lit, preſque ſans mouvement, déja couverte de la pâleur de la mort ; mais plus raviſſante dans cet état que la plus belle ſtatue de Praxitele, par la noirceur de ſes cheveux & de ſes ſourcils, par les ramifications de ſes veines bleuâtres, par l'air attendriſſant répandu ſur toute ſa perſonne. Je vis ſon enfant dormir tranquillement auprès d'elle. Quel ſpectacle touchant ! De vieux reſtes de femmes, venues de France, l'avoient couverte de reliquaire & autres amulettes, ſûrement ſans qu'elle les en eût priées. Elle paroiſſoit dans une grande oppreſſion ; à peine pouvoit-elle prononcer un mot. Cependant elle diſoit d'une voix éteinte : « Du moins, ſi je pouvois le voir, & ren-» dre mon dernier ſoupir dans ſon ſein ! » J'étois plus accablé qu'elle. On lui dit : *Le voilà*. Une foible couleur ſe répandit ſur ſon teint : elle ſouleva ſes yeux appeſantis, m'apperçut, & m'adreſſa un regard touchant & douloureux, qui me perça juſqu'à l'ame. Jamais je ne l'avois trouvée ſi belle. Julie diſparut de mon cœur. Pardonne, ma Julie, j'étois tout-à-fait à ma Ninon. Elle détourna ſon regard de deſſus moi, pour le fixer ſur ſon enfant. Nouveau trait qui la rendit plus touchante à mes yeux ! Je tombai à genoux auprès de ſon lit ; elle me tendit, avec effort, ſa belle main,

Digitized by Google

blanche comme l'albâtre. Je manquai de m'évanouir en la baisant, en l'arrosant de mes larmes ; & je restai long-temps la bouche collée sur cette chere main, le cœur abymé dans ma douleur.

Enfin, elle poussa un profond soupir, & dit : « Ah ! les cruels, comme ils m'ont » traitée ! » Sa maladie étoit le crime des médecins de cour. Elle n'avoit eu d'abord qu'un léger rhume. Les malheureux, pour faire accroire qu'ils l'avoient sauvée d'une grande maladie, lui en avoient donné une mortelle. Ils l'avoient affoiblie par une diete cruelle, par des drogues insoutenables, & des saignées redoublées. Enfin ils lui avoient ouvert l'artere en la saignant : alors ils s'étoient troublés. Avant qu'ils eussent pu arrêter le sang, elle avoit déja perdu tout ce qui lui en restoit. Pour comble de malheur, l'inflammation s'étoit mise à sa poitrine ; & les scélérats qui pour la ramener par degrés à la vie, l'avoient plongée dans cet état voisin de la mort, ne savoient plus comment l'en tirer. J'étois si furieux de cette indignité, que j'aurois voulu les faire tous pendre ; mais leur supplice auroit-il rendu la vie à mon adorable reine ? J'étois aussi mourant qu'elle. « Ah ! mon ami, me dit- » elle avec effort, que vas-tu devenir ? à » quels excès ne se porteront-ils pas contre » toi ? » Excellente femme ! dans un état si déplorable, elle n'étoit presque occupée

Digitized by Google

que de moi. J'étois bien à plaindre. J'allois perdre une épouse que j'adorois ; j'allois voir mon royaume en feu, par le soulévement que je prévoyois ; j'allois perdre mon trône & peut-être ma vie.

Il est inutile de rappeller ici tout ce que nous nous dîmes de touchant & de déchirant : c'étoient deux cœurs feignants qui parloient. On m'entraîna presque mourant sur mon lit, pour que j'y prisse un peu de repos ; mais il ne me fut pas possible d'y fermer l'œil. Mon lit me parut de fer. Ninon à l'agonie, mes sujets soulevés, toutes les horreurs d'une guerre civile, les échafauds, les gibets, tout ce qu'il y a de plus horrible dans la nature, se présenta successivement à mes esprits désolés ; & Julie gémissante, qui me tendoit les bras de l'autre hémisphere, venoit mettre le comble à ma désolation. Tout ce que j'avois souffert de peines depuis que j'existois, venoit frapper de nouveau mon imagination & mon cœur ; & je sentois distinctement jusqu'au moindre de mes malheurs. Mais ce qu'il y avoit de plus douloureux, c'est que je ne pouvois me livrer à ma douleur. Le poids d'un vaste royaume ébranlé pesoit sur moi ; il falloit que je le soutinsse, sinon, je risquois de voir périr des milliers d'hommes, & d'être moi-même traîné sur l'echafaud. Dans mon agitation cruelle, je me levai en sursaut : j'ordonnai qu'on as-

Digitized by Google

ſemblât le conſeil ; & je me recueillis en moi-même, pour prendre une fermeté capable d'en impoſer.

Je ſentois mon courage s'échauffer, & je me rendois au conſeil ; tout-à-coup on vient m'appeller auprès de mon épouſe, qui touche, dit-on, à ſon dernier inſtant. Mon courage retombe ; je m'y traîne. Je la trouve plongée dans un profond évanouiſſement. Jamais on n'approcha avec tant de reſpect du ſanctuaire de la divinité, que j'en reſſentis en m'avançant vers cet objet céleſte. Je collai ma bouche ſur ſa bouche ; mes larmes coulerent en ſecret ſur ſes belles joues. Mon haleine échauffa ſes levres glacées ; elle ouvrit ſes yeux & rencontra les miens. Un foible rayon parut encore briller dans ſes regards : elle vouloit parler, & ne faiſoit que remuer les levres. Que ne lui dis-je point ! O Dieu ! elle entendoit mes expreſſions enflammées, elle en étoit touchée, & me ſerroit tendrement la main. Je prenois notre enfant, je baiſois cette chere petite, je collois ſa joue enfantine contre la joue de ſa mere ; & l'amour maternel ſe peignoit encore dans ſes beaux yeux. Je vis que ma tendre épouſe avoit encore quelques heures à vivre, mais ſeulement quelques heures. Je m'arrachai de ſon chevet, & je me rendis au conſeil qui m'attendoit. Un morne ſilence régnoit dans l'aſſemblée ; je voyois quelques yeux où

Digitized by Google

ſe peignoit un touchant intérêt pour moi ; mais la plupart me lançoient, preſque ſans ménagement, des regards envenimés. J'étudiai & jugeai tous ces courtiſans. Ceux que j'avois comblés de plus de bienfaits, étoient mes plus mortels ennemis.

« Meſſieurs, leur dis-je, la reine va » peut-être mourir ; il faut prendre un parti. » Si je la perds, ne comptez pas que je » vous faſſe le ſacrifice de ma patrie, de » ma liberté, de mon repos, peut-être de » ma vie. J'ai reſté chez vous pour cette » femme adorable : vous m'avez forcé de » vous conquérir ; vous m'appartenez par » le droit de l'épée, ſi c'eſt là un droit. Je » veux vous rendre votre ancienne conſtitu- » tion. La reine a une fille, mettez l'enfant » ſur le trône, ſi vous perdez la mere. Je » ne veux que l'y établir, & retourner dans » ma patrie. Là je rentrerai dans l'état de » ſimple citoyen, le ſeul où je puiſſe être » heureux ; car la couronne commence fort » à me peſer. Au reſte, je veux de la li- » berté dans les ſuffrages. Les états-généraux » ſont aſſemblés, je prétends que les dépu- » tés de tous les corps & de toutes les pro- » vinces donnent librement leurs voix. S'ils » la refuſent à ma fille, je l'emmene avec » moi dans mon pays natal ; & gouvernez » vous comme il vous plaira : mais je ne » veux pas que l'ambition de quelques par- » ticuliers faſſe naître des guerres civiles,

Digitized by Google

» & déchire le royaume. Allez dire aux états-» généraux que j'entends qu'ils s'assemblent » demain, pour élire celui ou celle qui doit » succéder à ma tendre épouse, & pour prê-» ter à la personne élue le serment de lui » obéir, dès que l'auguste mourante aura » fermé les yeux. Je veille sur vous; j'em-» ploierai les derniers moments de ma » royauté à placer solidement sur le trône » le roi ou la reine qu'on aura juridique-» ment élu, à récompenser ceux qui auront » bien mérité de l'état, à punir les ambi-» tieux & les turbulents, à consolider le » saint empire des loix, & par conséquent » à fixer la vraie liberté de la nation. » Qu'avez-vous à répondre? Parlez. » Tous s'écrierent que l'unique réponse qu'il y eût à faire, étoit d'obéir; Je leur dis, *obéissez*, & je les congédiai.

J'allai retrouver la reine; sa derniere heure étoit arrivée. Elle revenoit d'un long évanouissement. On voyoit, sur son visage, le sceau de la mort; mais sans sa lugubre horreur: on entrevoyoit, au contraire, une sorte de sérénité dans ses beaux yeux & sur ses levres: ses joues mêmes paroissoient colorées, comme par l'aurore du bonheur dont elle alloit jouir. On voyoit qu'elle avoit pris son parti, & qu'elle étoit élevée au dessus de la nature humaine. Quel pur amour se peignit dans ses yeux, quand elle m'apperçut! Elle eut la force

Digitized by Google

de parler. Ame céleſte ! Mon intérêt ſeul l'occupoit, & celui de ſa fille. Je lui rendis compte de ce que je venois d'ordonner au conſeil. Ce récit me parut la calmer un peu ſur notre ſort. Que de choſes attendriſſantes, enlevantes, elle me dit ! Que je la trouvai grande & ſublime dans ces moments ſuprêmes ! que je me ſentis petit devant elle ! Quel paſſage que celui de la vie à l'éternité !

Enfin le moment terrible arriva. J'en ſentis l'approche à une ſueur froide qui couvrit tout mon corps, à un tremblement qui ſaiſit tous mes membres. Je vis la mort s'emparer pas-à-pas de ce beau corps. La voix de mon amante s'éteignit peu-à-peu. Ses mains que je ſerrois, d'abord devinrent froides & mortes dans les miennes ; & ſes yeux me diſoient qu'elle ne ſentoit plus ma douce étreinte. Je remontai plus haut, & ſerrai le bras, que le froid & l'inſenſibilité gagnerent bien vîte ; enfin la vie ne parut plus exiſter que dans ſes yeux. Elle regarda ſa fille, & ſembla me la recommander. Elle éleva ſes yeux au ciel, les fixa ſur moi, & s'éteignit. Ainſi paſſa cette belle ame. Ma bouche chercha à la recueillir ; je reſtai un moment mes levres collées ſur les levres de ma Ninon, auſſi mort qu'elle. Enfin je revins à moi ; je ſentis qu'il falloit de la réſolution, & non des larmes. Je me levai déterminé, je défendis,

Digitized by Google

à qui que ce fût, de dire que la reine étoit morte. J'avois fait déguiſer au public, autant que j'avois pu, l'état de ſa maladie. J'ordonnai ſur le champ, que mon régiment des gardes ſe tînt prêt pour faire l'exercice dès l'après-midi ſous mon commandement. Je me promenai à cheval dans toute la ville : ma contenance étoit fiere, & je ſentis qu'elle en impoſoit à tout le monde. Le peuple me parut tranquille. J'ordonnai que les états-généraux & tous les corps fuſſent aſſemblés le lendemain. Je commandai l'exercice avec fermeté ; mais quel déchirement intérieur je reſſentois ! J'ignore ſi le jeune Lacédémonien, qui ſe laiſſa dévorer le ventre par un renard, dut ſouffrir plus que moi.

Je me rendis le lendemain à l'aſſemblée des états-généraux ; j'y fis porter ma fille, je montai ſur le trône, avec ma couronne ſur la tête. « Meſſieurs, dis-je en » l'ôtant, la reine eſt morte, je ne vous » dois plus rien. Je vous rends votre cou» ronne & vos ſerments ; voilà votre nouvelle ſouveraine. *Vive la reine !* Les portes étoient ouvertes ; le peuple, qui étoit en dehors, cria : *Vive la reine !* Le cri ſe communiqua de proche en proche ; & tout le monde fit chorus.

Je mis à ma fille la couronne ſur la tête. Je me créai régent ſous elle, pour le temps que je ſerois dans le pays. J'ordonnai à

Digitized by Google

tous les corps de lui prêter ſerment de fidélité. Tout le monde obéit ; & je congédiai l'aſſemblée.

Cependant le peuple avoit crié : *Vive la reine !* ſans ſavoir encore ſi c'étoit pour mon épouſe, dont il ignoroit la mort, ou pour ma fille. Je fis promener la reine enfant, avec la plus grande pompe, dans toutes les rues. La capitale apprit en même temps la mort de l'ancienne & l'avénement de la nouvelle. On pleura ſincérement celle qu'on perdoit ; car elle étoit adorée, & l'avoit mérité.

Tout paroiſſoit tranquille ; mais la haine veilloit. Ce n'étoit plus l'amour pour les anciennes conſtitutions de l'état, qui faiſoit des mécontents, puiſque la fille de la reine avoit ſuccédé à ſa mere ſelon les loix. L'origine du trouble venoit de ce que les principaux de la cour ayant vu dans moi un homme monter ſur le trône, vouloient en faire autant, regardant comme abolie la loi qui en excluoit notre ſexe. Ma fille, couronnée, renverſoit tous leurs projets ; & ils ne vouloient ni d'elle pour reine, ni de moi pour régent. Je m'apperçus qu'on tramoit ſourdement quelques conſpirations, dont, tous ceux qui s'étoient flattés de me ſuccéder me paroiſſoient les chefs. Je réſolus de m'aſſurer d'eux ; ils étoient tous du conſeil. J'aſſemblai le conſeil, après avoir fait entourer le palais par deux régiments,

Digitized by Google

& je dis à ces ambitieux : « Messieurs, la » nouvelle reine est établie paisiblement sur » le trône ; les constitutions de votre état » sont rétablies ; mais je vois ici des semen- » ces de divisions. Ce royaume ne fait que » de naître ; & vous avez soutenu déja une » guerre civile à l'occasion de mon avé- » nement. Il en peut renaître un autre ; le » trouble vient de ce que vous n'avez pas » de législation : il en faut faire une pour » affermir le sort de votre empire. Vous en » êtes les chefs, c'est à vous d'y travailler. » Les cardinaux s'enferment à Rome pour » élire un pape. L'objet de donner des loix » à une grande nation, n'est pas moins im- » portant. Suivons les mêmes moyens. Son- » gez, Messieurs, que vous êtes dans un » conclave, & que vous n'en sortirez pas, » qu'il n'y ait un code sage & lumineux, » dressé par vos soins, & honoré de la sanc- » tion publique, par le consentement de la » nation. » Quelques mutins voulurent se récrier. Je leur dis : « Messieurs, que ceux » qui ne veulent pas se regarder comme » conclavistes, se regardent comme pri- » sonniers d'état. » A ces mots je me levai ; je les fis conduire & enfermer chacun dans un appartement ; là ils n'eurent plus la li- berté de parler à personne, & je leur fai- sois donner à manger par un trou.

Au sortir du conseil, je me rendis aux états-généraux ; je dis à cette assemblée :

Digitized by Google

« Meſſieurs, je viens d'établir une eſpece » de conclave, où j'ai renfermé tous les » premiers de l'état, pour travailler chacun » ſéparément à un plan de légiſlation né- » ceſſaire à ce royaume. Communiquez-moi » pareillement vos lumieres, & je profite- » rai des mémoires que chacun de vous me » fera paſſer. » L'établiſſement de mon conclave fut applaudi, & il étoit néceſſaire, parce que je voulois avant de partir, fixer la paix dans ce pays, & qu'il falloit m'aſſurer des boute-feux qui pouvoient troubler le calme, juſqu'à ce qu'il fût bien établi. Alors je fis le tour de la ville, où le bruit de mon conclave s'étoit répandu. Tout le peuple crioit : *Vive la reine ! Vive le régent !*

De là j'allai rejoindre ma tendre épouſe, qu'enchaînoit ſur ſon lit un repos éternel. Femme adorée ! Je dépoſai à ſes pieds la fermeté que j'avois déployée dans mon conſeil. Je m'étendis ſur ce corps chéri, verſant des larmes en ſilence. Hélas ! mes larmes le mouillerent ſans le ranimer ! Je contemplois, j'admirois avec enthouſiaſme ces charmes adorés. Quels tréſors de beautés la nature avoit moiſſonnés, en leur enlevant une ame ! Ce qui eût fait d'un ſourire mon bonheur & celui de mon peuple, devoit être la proie des vers. Je le revoyois ce ſourire angélique, retracé ſur les levres de ma fille, & je couvrois de baiſers cette

Digitized by Google

chere petite. Enfin, je fis au cadavre précieux de magnifiques obſeques ; elles furent honorées des larmes de mon peuple. J'eus la force de retenir les miennes en public ; mais elles coulerent au ſein de l'ombre ; & la plaie n'eſt pas encore fermée dans mon cœur.

J'allois voir au conclave chacun de mes priſonniers ; je conférois avec eux, & je travaillois ſincérement à un code favorable à la nation, prenant toutes les précautions poſſibles pour le rendre immuable. Je voulois ardemment le bien de mon peuple ; mon rang me l'impoſoit ; & les pleurs qu'il avoit répandus ſur la tombe de mon épouſe, me l'avoient rendu plus cher.

Tout prenoit, par mes ſoins, une tournure avantageuſe. La nation paroiſſoit heureuſe ; elle béniſſoit mes travaux, & ſon bonheur étoit une conſolation pour moi : mais Dieu ! que je cueillois de fruits d'amertume ! On vouloit me donner la mort. Je reçus & pardonnai deux coups de couteau. Je fus manqué deux fois à coups de fuſil ; & ſouvent je m'apperçus qu'on avoit voulu m'empoiſonner. Une fois, entr'autres, ſans des remedes prompts & violents, j'aurois péri. La haine ne ſe rebutoit pas, & ma fermeté ne m'abandonnoit jamais.

Je paſſois tous les jours une heure au fond du tombeau de mon épouſe, avec mon enfant dans mes bras ; je m'y nour-

Digitized by Google

rissois d'une douce mélancolie, qui avoit ses charmes ; je m'appliquois infatigablement aux soins du gouvernement & de la législation. Telle étoit ma vie.

Les hommes, d'un côté, me tendoient de cruelles embûches, pour me faire périr ; les femmes, de l'autre, me dressoient de plus doux pieges, pour gagner mon cœur. Je sentois qu'il falloit fuir, pour me défendre des uns & des autres ; & je faisois construire un vaisseau, sur le bord du fleuve. Pour peu que je restasse, je voyois que je devois succomber sous les ennemis multipliés & couverts qui m'assailloient. On m'envioit mon rang, que je trouvois si pénible ; & je ne sais pas si jamais j'ai mené une aussi triste vie.

Enfin, j'achevai mon code ; je le fis recevoir solemnellement par la nation, qui l'approuva, même avec enthousiasme. J'avois établi dans l'état l'ordre le plus parfait, & la plus grande tranquillité. On aimoit la reine ma fille ; & du moins on n'en vouloit qu'à moi. Je sentois qu'il étoit temps de partir ; je voyois mon vaisseau prêt, & je l'étois aussi.

J'avois fixé le jour de mon départ ; je me voyois à la veille de ce jour desiré. J'avois nommé un régent très-honnête homme. J'allai prendre congé du conseil, des états-généraux & du peuple. Je vis couler des larmes, sur-tout parmi le peu-

Digitized by Google

ple; & j'eus le plaisir d'appercevoir que j'étois regretté. J'allai embrasser ma tendre enfant dans son berceau. Il me sembla qu'on m'arracha le cœur, quand je me séparai d'elle. On lui avoit mis à la main son portrait, avec celui de sa mere, qu'elle me présenta d'un air enfantin : je les baisai l'un après l'autre, & les mis dans mon sein. Je mariai & je dotai toutes les pauvres filles de la capitale. On célébra ce jour-là dix mille noces, où je fus béni. Je répandis enfin mes bienfaits sur toutes les classes, & je jouis de l'attendrissement que j'y fis naître.

Cette derniere journée avoit été très-fatigante pour moi. Je me sentois harassé & fort altéré ; je me fis donner un verre d'orgeat. Malgré la précipitation avec laquelle je l'avalai, je le trouvai d'un goût amer & très-singulier. Celui qui me l'avoit présenté, me regarda d'un air sinistre, & me donna quelque soupçon. « Grand » Dieu, me dis-je, serois-je empoisonné? » J'envoyai sur le champ chercher mon premier médecin, qu'on ne put trouver; j'en fis appeller, sans fruit, un second & un troisieme. Je fus une heure avant de pouvoir être secouru. Je me sentis bientôt dans le corps un feu épouvantable. On me donna du contre-poison qui me fit encore plus souffrir que le poison. Mon mal-aise augmentoit sans cesse; une fievre terrible me

Digitized by Google

consumoit. On me mit au lit, &, dans ma tête échauffée, je fis les plus horribles réflexions. Si près de partir, ô ciel! après avoir échappé à tant de dangers, mourir, je ne sais comment! Et Julie, que je m'étois flatté si long-temps de revoir!... « Hélas, me disois-je, est-elle » encore au monde pour que je l'y revoie? » Ah! si elle est dans l'éternité, je bénis » mon trépas qui va me rejoindre avec » elle. »

On ne me déguisoit pas que j'étois en danger. Accoutumé à braver la mort, je sentis qu'il ne m'étoit pas permis de la craindre. Je pris sur le champ mon parti; &, loin de redouter le trépas, je le trouvai trop lent. Cependant je rêvois continuellement à ma Julie. De la rêverie je tombai dans l'assoupissement; de là je ne tardai pas à m'évanouir, & à perdre toute connoissance. J'ignore combien de temps je restai dans cet état. Je commençai enfin à m'éveiller par degrés. D'abord je ne faisois qu'entendre un murmure affreux; je sentois un cahotement épouvantable; j'étois transis & glacé. Je ne voyois pas encore: j'allois ouvrir les yeux; mais qui pourroit se figurer ce que j'allois voir.

Digitized by Google

LIVRE SIXIEME.

J'OUVRIS enfin les yeux : quel ſpectacle ! J'étois nu, les mains liées derriere le dos, étendu ſeul dans une chaloupe, au milieu d'une mer agitée. Je regardai autour de moi, je ne vis qu'un ciel orageux & des flots mutinés. J'entendis le bruit de la tempête redoutable, quoiqu'expirante. De pâles éclairs me battoient encore ſur la vue, & le bruit du tonnerre murmuroit dans le lointain. J'étois inondé de l'eau du ciel, froid comme un marbre, foible comme un mourant. Je refermai mes yeux, & je reſtai un moment immobile, recueilli en moi-même. « Eſt-ce un ſonge, me diſois-je ? » eſt-ce une réalité ? »

Je rouvris bientôt mes triſtes regards, & je recueillis la certitude déſeſpérante que je veillois, & que mon malheur étoit réel. « Je ſuis éveillé, me dis-je alors ; » je vis, mais pour combien de temps ? » Merveil ſeul, ainſi garrotté ſur l'abyme » des mers : ſerois-tu capable de te déſeſ- » pérer ? Non, je ſuis toujours moi-même. » A ces mots je me levai furieux. Je portai des regards perçants autour de moi. Je n'apperçus rien pour me nourrir ; je ne

Digitized by Google

vis dans la nacelle qu'un petit papier tout mouillé, que je ne pouvois déployer pour le lire. Enfin je remarquai un clou, dont la tête éraillée ſortoit un peu du bois de la chaloupe. Je ſentis qu'en frottant contre ce clou, les cordes dont j'étois lié, peu-à-peu ſeroient grattées & ſciées par ce bout de fer déchirant. Je frottai donc mes liens contre ce ſecours heureux, en m'écorchant un peu les mains. Je dus paſſer beaucoup plus de douze heures à faire opiniâtrément ce métier; & je mis enfin mes mains en liberté, quoiqu'en ſang. Alors je ſautai de joie; je ramaſſai le petit papier tout trempé; je vins à bout de le lire. En voici la ſubſtance.

« Nous n'avons pas voulu te donner la » mort, parce qu'enfin tu as été notre roi. » La potion que tu as priſe, par nos ſoins » ſecrets, n'a fait que te jeter dans un éva- » nouiſſement léthargique; mais nous avons » prétendu abſolument nous défaire de toi. » Conſole-toi, malheureux; ſi tu lis ceci, » tu ſauras que ta fille eſt & ſera conſervée » ſur le trône.

TAYLOR INST. OXFORD

» LES GRANDS DU ROYAUME. »

Les ſcélérats! ils ne vouloient pas me donner la mort, & ils me jetoient nu, garrotté, ſans pain ſur la mer, pour y mourir de faim, ou pour aſſouvir, tout

Digitized by Google

vivant, celle des poissons. Enfin ma fille vivoit du moins, & restoit sur le trône. C'étoit vraiment une consolation pour moi; mais il falloit manger. Je trouvai par hasard à mes pieds une vieille épingle crochue, que je courbai encore davantage. J'en fis un hameçon, que j'attachai au bout de la ficelle dont j'avois eu les mains liées, & je formai, par ce moyen, une espece de ligne. En coupant cette ficelle, je m'étois écorché la main tellement, qu'il en pendoit un petit morceau de chair: j'arrachai ce morceau de ma propre substance, je l'attachai à mon épingle pour servir d'appât, & je jetai ma ligne à l'eau. Je ne tardai pas à sentir un poisson qui vint y mordre. Je l'enlevai rapidement, avant qu'il eût le temps de se débarrasser de mon hameçon, qui, n'étant qu'une épingle, n'avoit rien pour le retenir.

Le poisson étoit assez gros; je le fis sécher au soleil, & je le mangeai de bon appétit. J'en pris successivement d'autres, qui me fournirent une nourriture suffisante; la chair des premiers servit d'appât pour amorcer les suivants; mais il falloit boire. Ma nacelle étoit pleine d'eau de mer; je la nettoyai le mieux que je pus. Le temps devint assez calme, mais pluvieux: c'est ce qui me sauva; car je recueillis assez d'eau de pluie dans ma nacelle, pour m'abreuver. Je passai six jours dans cet état, vi-

Digitized by Google

vant de ma pêche & de l'abondante rosée du ciel : mais cette vie ne pouvoit pas durer. Le beau temps devoit me faire périr de soif ; & je mangeois tristement des poissons, en attendant que je fusse mangé par leurs confreres. Dans mon inquiétude, je me laissois emporter au gré du vent & des flots. Enfin j'apperçus, dans le lointain, quelque chose que je pris pour un vaisseau, & qui en étoit un (je n'ai jamais su ce qui l'avoit amené si loin) ; je tressaillois de joie. Jamais des mariniers, après un voyage autour du monde, n'ont vu la terre avec tant de plaisir.

Il ne me suffisoit pas de voir ce bâtiment secourable, il falloit le rejoindre. Comment y parvenir sans rames, sans rien pour me conduire ? Je fus secondé par la fortune & par le vent, qui, chassant le vaisseau à peu près de mon côté, l'approchoit de moi, quoiqu'en me chassant moi-même. Quand j'en fus à une moyenne distance, je me mis à pousser les cris les plus aigus, en élevant les bras au ciel. On m'apperçut, on m'entendit, on tira un coup de canon, & je vis venir à moi la chaloupe, qui ne tarda pas à me rejoindre. Elle étoit conduite par deux mousses, qui se mirent à rire en me voyant tout nu. Ils me firent entrer avec eux, » attacherent mon esquif au leur, & me conduisirent au vaisseau. Je me vis entouré d'Anglois ; car

Digitized by Google

l'équipage étoit de cette nation. Je n'entendois pas leur langue, ils n'entendoient pas la mienne; quels éclaircissements pouvois-je en tirer? Dès que je fus à bord, on me présenta au capitaine, qui me parla anglois; je lui répondis en françois. Il l'entendoit un peu, mais il avoit beaucoup de peine à le parler. Il n'avoit pas d'ailleurs le temps de m'entretenir, parce qu'un autre vaisseau qui approchoit, & qu'il jugeoit être François, tiroit déja quelques coups de canon, & qu'il falloit se préparer au combat. Je demandai de quoi me restaurer; le capitaine ordonna qu'on me satisfît, & l'on m'apporta de l'eau-de-vie, du biscuit & du bœuf salé. J'avalai délicieusement un verre d'eau-de-vie, je rompis le jeûne avec ardeur. Déja l'on se canonnoit, & le combat devenoit très-chaud. Je restai sur le pont; les boulets passoient autour de moi, sans me causer de distraction, tant j'étois occupé à réparer mon individu.

Il y eut beaucoup de sang répandu; il en jaillit jusque sur mon corps nu; ce qui me rendit encore plus agréable à voir. Enfin nous fûmes victorieux, & nous conduisîmes à bord nos prisonniers. Il y avoit parmi eux une dame fort bien faite & pétrie de graces; son visage étoit couvert d'un voile, & je le supposois très-beau. Notre capitaine la conduisit respectueuse-

Digitized by Google

ment dans sa propre chambre, & parut faire beaucoup plus d'attention à elle qu'à moi. Elle passa devant moi, & détourna les yeux comme avec horreur; ce qui me fit réfléchir sur ma nudité. Le chef du vaisseau, qui s'en apperçut aussi, commanda qu'on me couvrît, & l'on me donna un habillement de mousse. Enfin il daigna jeter les yeux sur moi, & me demanda, en passant, qui j'étois. « Je suis, » lui dis-je, un roi détrôné. » Je me proposois de lui expliquer l'énigme. « Point » de bouffonneries, s'écria-t-il en m'interrompant; d'où venez-vous? — D'un pays » inconnu, lui répondis-je. — Qui vous a » mis, reprit-il, dans l'état où nous vous » avons trouvé? — Je n'en sais rien, répli- » quai-je. — C'est un bouffon, dit-il. Puisqu'il » est François, qu'on le mette à servir les » prisonniers de sa nation. » A ces mots il passa son chemin. « Mais, Monsieur, » lui criai-je, écoutez-moi. » Il étoit plein de sa belle Françoise; il ne me répondit pas.

Je me vis traité comme le dernier polisson. Je servis à table les officiers prisonniers, sans pouvoir parler qu'avec beaucoup de peine; car j'avois la voix éteinte par un gros rhume. Je fus envoyé chez la dame, pour lui offrir mes services; je la trouvai le visage appuyé sur son lit, immobile & gémissante. J'eus beau la prier

Digitized by Google

de m'ordonner ce qu'elle voudroit, elle ne me répondit point; mais quelqu'un me chargea de lui envelopper les pieds de peaux de mouton, parce qu'elle y avoit mal, & qu'il faiſoit froid. Je m'acquittai avec joie de ma commiſſion; elle me laiſſa faire, ſans daigner lever ſon viſage. Ses deux pieds étoient couronnés de deux jambes faites au tour; mais il falloit que le reſpect étouffât dans moi toute ombre de deſir. Cette chere perſonne ne pouvoit ſe ſoutenir ſur ſes jambes; à la fin du jour, elle voulut prendre le frais ſur le tillac, au clair de la lune. Je fus obligé de la porter dans mes bras, & je la ſerrai contre mon cœur avec un plaiſir ſingulier, quoique je n'euſſe pas encore vu ſon viſage ni preſque entendu ſa voix; car elle ne me parloit que par monoſyllabes, & encore d'une voix ſuffoquée. Elle paſſa ainſi pluſieurs jours ſans montrer ſon viſage, & j'eus du plaiſir à la ſervir.

Cependant notre long voyage approchoit de ſon terme; nous paſſions devant les côtes de France; ce qui faiſoit ſoupirer la dame & moi auſſi; car nous aurions voulu tous deux débarquer dans notre patrie: il falloit aller juſqu'en Angleterre; nous y arrivâmes bientôt, & nous débarquâmes à Plimouth.

Je ſentois toujours malgré moi un tendre intérêt pour la dame que j'avois ſervie, & dont je n'avois pas vu la figure, ni preſque

Digitized by Google

pas entendu la voix. Je disois en moi-même : « probablement je la verrai. » A peine fûmes-nous à terre, que le capitaine lui rendant la liberté, un paquebot Hollandois se trouva tout prêt à faire voile vers la France. Elle y monta, & partit, sans que j'eusse eu le bonheur de la voir. Elle laissa à terre un homme, qui paroissoit lui être attaché, pour avoir soin de quelques effets. Je m'accostai de ce personnage, & liai connoissance avec lui. Il vanta beaucoup sa demoiselle, & l'éleva jusqu'aux nues. « C'est, disoit-il, la plus adorable personne » du monde; je ne lui connois d'autre défaut » qu'une passion bizarre, qu'elle conserve, » dit-on, pour un malotru, que ses yeux » ne reverront jamais. Ceci m'éveilla. Et » ce malotru, lui dis-je, le connoissez-vous? » — Non, me répondit-il; je ne l'ai jamais » vu; mais je connois sa figure, parce que » Mademoiselle a un autre amant qu'elle ne » peut souffrir, & qui ressemble, dit-on, » parfaitement à celui qu'elle aime. » A ces mots, le cœur me battit d'une force extraordinaire. « Et, repris-je d'une voix » tremblante, comment appellez-vous cette » chere personne? — Julie de Noirville, » me repliqua-t-il. — Puissances du Ciel! » m'écriai-je alors; j'ai eu ma Julie dans » mes bras, & je ne l'ai pas connue: mon » cœur m'a trahi! Ciel! je l'ai laissée échap- » per; je ne la reverrai peut-être jamais.

» Mais

Digitized by Google

» Mais comment se trouvoit-elle sur mer ? » — C'est ce que j'ignore, me répondit cet » honnête homme ; » & je n'en pus tirer d'autre éclaircissement.

J'étois furieux d'avoir laissé partir ma maîtresse ; mais comment la rejoindre ? Je venois d'obtenir ma liberté ; mais je ne possédois pas une obole. On m'offrit, gracieusement de me garder pour mousse, dans le vaisseau qui m'avoit amené. Cela me donna l'idée de solliciter ce poste sur quelque autre bâtiment qui partît pour la France. Je trouvai, non sans peine, ce que je cherchois ; mais je fus obligé d'attendre quinze jours un vaisseau qui partit pour Rouen. Nous eûmes beaucoup à souffrir dans la traversée ; j'essuyai bien des humiliations dans l'honorable fonction de mousse que j'exerçois ; mais enfin j'arrivai dans la capitale de Normandie ; & j'y quittai le service maritime. Je rencontrai, sur le port, un ancien ami, à qui je me fis connoître. Il me donna un louis ; il venoit du Havre ; il y avoit vu débarquer une dame, telle que je lui peignis Julie, & il m'assura qu'elle avoit pris la route de Paris. Je partis sur le champ pour le lieu qui devoit m'offrir Julie. Je me rendis à la maison où je l'avois vu jadis demeurer. La maison n'existoit plus ; on en avoit bâti une autre à sa place ; & l'on ne connoissoit pas, dans ce logis, la reine de mon cœur.

Digitized by Google

J'avois très-peu d'argent quand j'arrivai dans la capitale. Je rodai, pendant trois jours inutilement, pour chercher l'objet de mes vœux. Au bout de ce temps, je me trouvai ſans Julie & ſans argent. Je rencontrois de tous côtés mes anciennes connoiſſances; mais perſonne ne me reconnoiſſoit. Il eſt vrai qu'un habit de mouſſe, dont j'étois couvert, n'attiroit pas beaucoup les regards ſur moi.

Enfin, je rencontrai Saint-Jean, mon ancien valet: il étoit pâle & défait, & j'eus peine à le reconnoître. Il n'eut pas plus de ſagacité à mon égard: je fus obligé de lui dire qui j'étois, & nous nous embraſſâmes avec tendreſſe & avec joie. Il étoit ſans argent comme moi: il fallut faire notre reconnoiſſance à ſec, &, pour célébrer mon arrivée, nous eûmes le plaiſir de paſſer la ſoirée enſemble ſans ſouper. Il avoit été chaſſé ſans raiſon & ſans la moindre gratification, du ſervice de mon rival. Ne ſachant comment vivre, & las de ſervir, il s'étoit adonné au métier de porte-faix; mais depuis quatre mois il étoit conſumé par les fievres, & à peine ſe pouvoit-il porter lui-même. Tout ce qu'il put faire pour moi, fut de me propoſer d'embraſſer ſa profeſſion, juſqu'à nouvel ordre, & de me procurer des pratiques; ce qui me fournit les moyens de le ſoutenir avec moi. Ainſi tout ce que je gagnai, en

Digitized by Google

arrivant à Paris sans argent, fut un affamé à nourrir. Il fallut donc soumettre ma majesté, ci-devant royale, à porter des fardeaux; & le nouvel état que je trouvois dans la France Européenne, me laissoit regretter de temps en temps le rang que j'avois occupé dans la France-Australe.

Saint-Jean & moi nous ne négligions rien pour déterrer Julie. Je croyois l'appercevoir dans toutes les voitures que j'examinois. Une fois, entr'autres, je suis bien trompé si ce ne fut pas elle qui passa rapidement dans un très-beau carrosse. Je voulus courir après elle; mais j'étois chargé, & j'eus le malheur de glisser, & de faire une chûte assez douloureuse. Son équipage n'eut pas la complaisance de m'attendre; & avant que je fusse relevé, je la perdis de vue.

Il y avoit déja quinze jours que je menois cette joyeuse vie, soutenu par le seul espoir de retrouver mon amante. Enfin, S. Jean vint me rejoindre un beau matin, tout transporté de joie: « Réjouissez-vous, » me cria-t-il, j'ai vu... — Qui, Julie? » lui dis-je. — Non, son pere, me répon- » dit-il. — Et sa fille? repris-je. — Il ne » sait pas ce qu'elle est devenue, répondit-il; » mais enfin il m'a communiqué bien des » lumieres. — Et que t'a-t-il appris? lui » dis-je avec impatience. — Mais, répon- » dit-il, il m'a dit: 1°. Que votre lettre de

Digitized by Google

» cachet ſubſiſte toujours ; & qu'il eſt encore dans l'eſpérance & le deſſein de vous » faire périr dans un cul de baſſe-foſſe. — » Bravo, repartis-je : voilà des nouvelles » charmantes. — Ainſi, ajouta-t-il, continuez votre déguiſement. » Je lui promis, avec beaucoup de remerciements, d'y être fidele, ſur-tout tant que je n'aurois pas de quoi acheter des habits moins *déguiſants*.

« Mon cher ami, dis-je à S. Jean, la » découverte que tu as faite de mon plus » mortel ennemi, eſt admirable ; il ne » faut pas la négliger : va le voir le plus » ſouvent que tu pourras ; par ce moyen, » nous découvrirons peut-être quelque » choſe. »

Dès le lendemain, S. Jean fit ſa viſite au vieux ſpectre ; il le trouva liſant Séneque par paſſe-temps, comme le joueur dans la comédie de Regnard. Cet homme noir y vit que quelqu'un avoit été guéri de la fievre, à coups de fouet. « Ouais, dit-il, ceci eſt » plaiſant. Sans doute l'émotion que ce trai» tement a dû cauſer au patient, aura pro» duit dans ſon ſang une révolution qui » l'aura guéri. Il faut tenter cette épreuve. » Le vieillard étoit auſſi fou que méchant, tant il eſt vrai, je crois, qu'il n'y a point de méchanceté ſans folie ! Le hideux perſonnage avoit une maîtreſſe preſque auſſi vieille que lui. Cette harpie étoit bien la plus impertinente pécore qu'il y eût ſous la

Digitized by Google

voûte des cieux. C'eſt ſur cette impertinente même que le projet fut fondé. Cette Vénus antique avoit une fievre quarte qui réſiſtoit à tous les remedes. Noirville dit à S. Jean : « je veux faire une expérience. Séneque » m'apprend qu'on a guéri des fiévreux à » coups de fouet. La marquiſe d'Aigreville » a la fievre : rien ne peut l'en délivrer. » Il faut que je la faſſe ſouffleter & bâton- » ner ; elle eſt d'une hauteur inſupportable : » un traitement ſi humiliant & ſi révoltant » la mettra hors d'elle-même, & lui cauſera » une révolution qui la guérira. Connois-tu » quelqu'un en état de faire l'opération ? — » Oh ! je vous en aſſure, répondit-il ; j'ai » à ma diſpoſition un grand gaillard, fort » comme un Hercule, qui fera au mieux » votre affaire. — Mais il faut, reprit le » méchant homme, que ce ſoit un va nu- » pieds, quelqu'un de bien bas, afin qu'elle » ſoit encore plus frappée d'un pareil trai- » tement de ſa part. — C'eſt un porte-faix, » répondit S. Jean. — Fort bien, dit le vieil- » lard, amene-le-moi demain matin ; il y » aura deux louis pour lui, & un pour toi. » Nous pourrons même commencer l'épreu- » ve ſur toi ; car tu as auſſi la fievre. » S. Jean lui témoigna ſon peu de goût pour ce remede, en lui obſervant qu'étant pré- venu, & le battant ſe trouvant ſon ami, la baſtonnade ne pourroit lui faire une grande impreſſion, ni par conſéquent un grand effet.

Digitized by Google

Mon camarade vint me rendre compte de ce projet, & me dit : « Savez-vous quel » eſt le va-nu-pieds que je veux prendre » pour l'exécuteur ? c'eſt vous-même, s'il » vous plaît. » J'eus beau lui dire qu'il me faiſoit trop d'honneur, que le vieux ſquelette pourroit me reconnoître. « Non, dit-il, » les années & l'accoutrement préſent vous » ont rendu méconnoiſſable ; il s'agit de » gagner trois louis. » Il fallut céder.

Le lendemain je ſalis le mieux que je pus mon viſage, ſur lequel je laiſſai tomber une partie de mes cheveux. Le vieux cacochime, bien loin de me reconnoître, à peine me regarda. Il nous conduiſit à la campagne, chez ſa vieille marquiſe, & il ordonna à tous les domeſtiques de ne pas remuer, quelque bruit qu'ils entendiſſent chez leur maîtreſſe, fût-ce même des cris de ſa part. C'étoit lui qui fourniſſoit à la dépenſe de cette maiſon ; par conſéquent on lui obéiſſoit.

Il me fit entrer chez ſa beauté ſurannée. C'étoit une très-méchante femme, qui m'avoit beaucoup tracaſſé autrefois, & de laquelle je n'avois pas daigné me ſouvenir dans tous mes voyages. Je ne devois avoir aucun ſcrupule de la ſoufflèter copieuſement. « Ma chere poule, lui dit ſon vieux coq, » voilà le médecin dont je vous ai parlé » hier au ſoir. Remettez-vous entiérement » entre ſes mains. — Où eſt-il ? dit-elle

Digitized by Google

» en cherchant de tous ses yeux, & ne » voyant qu'un crocheteur. — C'est ce » monsieur, répondit-il, en me montrant » fort positivement. — Quoi ! ce po- » lisson ? repliqua-t-elle avec la surprise » la plus dédaigneuse. — Qu'appelles- » tu polisson ? lui dis-je en lui appliquant » un soufflet, qui lui fit voir mille chan- » delles. »

Il faudroit peindre la stupéfaction, l'indignation, la rage qui saisirent cette furie, & la rougeur & la pâleur qui se succédérent cent fois sur son visage. « Où suis-je ? » s'écria-t-elle enfin. A moi ! au voleur ! » au feu ! on m'assassine ! — Crie donc » pour quelque chose, vieille sorcière, lui » dis-je, en lui appliquant le second volume » sur la joue. — Fort bien, disoit Noir- » ville ; à merveille ! — Indigne monstre ! » s'écria la marquise en se jetant sur lui ; » en le défigeant. — Coquin ; me » crioit-il, défends-moi. » Pour toute réponse, j'empoignai le bâton, & j'en jouai terriblement sur le dos de la vieille, qui aimoit mieux le souffrir que de lâcher prise. Elle mordoit ; elle déchiroit son amant décharné. J'avois le plaisir méchant de me venger d'elle par mes mains, & du vieillard par ses dents & ses ongles.

Enfin elle tomba évanouie de rage. Je continuois le jeu du bâton, & j'en distribuois tellement les faveurs, que l'homme

Digitized by Google

en recevoit ſa portion. Il me cria long-temps de finir ; je finis : il étoit tout en ſang. « Comment, gueux, me dit-il, tu » te tournes contre celui qui t'emploie ! » — Pardonnez-moi, Monſieur, lui répon-» dis-je ; vous voyez bien que je ne l'ai » pas fait exprès. Donnez-moi, je vous » prie, ce que vous m'avez promis, afin » que je me ſauve, de peur qu'il n'ar-» rive quelque eſclandre. — Comment, » ſcélérat, me dit-il, tu as oſé porter la » main ſur moi, au point de me mettre » en ſang, & tu veux que je te récom-» penſe ! Je te ferai pendre. Holà quel-» qu'un ! — Ah ! vieux monſtre, m'é-» criai-je, c'eſt ainſi que tu me paies. Tiens, » voilà ton reſte. » Alors je le rouai de coups de bâton, tout à mon aiſe : il avoit beau crier, les domeſtiques, fideles à ce qu'il leur avoit preſcrit en entrant, & retenus d'ailleurs par S. Jean, ne paroiſſoient pas. Le malheureux grinçoit des dents, & ſe caſſa les deux ou trois ſeules qui lui reſtoient. Enfin, je le mis dans le même état que ſa marquiſe, auprès de laquelle je le laiſſai couché, & je me ſauvai à toutes jambes avec mon camarade.

La fievre de la dame étoit cauſée par une maladie peu décente, qui n'eſt pas la petite vérole. J'avois un bras d'Hercule, & non de Mercure ; ainſi je ne pus

Digitized by Google

la guérir; mais, en récompenſe, je contribuai beaucoup à la guériſon de ſon ame, qui étoit fort gangrenée; car ſon aventure ayant été ſue, devint l'hiſtoire du jour, & occaſiona des chanſons & des épigrammes, qui firent rentrer l'héroïne en elle-même. La grace opéra par le bâton; & cette pieuſe béate s'aviſa de prendre le voile. On ſent quelle aimable novice elle dut être. Le ſeigneur daigna l'appeller à lui avant ſa profeſſion, ce qui veut dire, qu'elle mourut avant ce terme. Sa mort fit rire pluſieurs bonnes ames; mais je ne ſache pas qu'elle ait fait pleurer perſonne.

Cependant je me reprochai l'exécution que j'avois faite ſur cette ſainte, & ſur ſon vieil amant. Une telle vengeance étoit indigne de moi. Ce qu'il y avoit de plus malheureux, c'eſt que nous avions perdu les trois louis ſur leſquels nous comptions, & que nous n'avions pas le ſou; mais S. Jean ſe portoit mieux, & commençoit à me ſeconder. Nous continuons enſemble notre joli métier de porte-faix, nous vivions au jour la journée. On me croira ſans doute, quand je dirai que, de tous les métiers exercés par moi dans ce bas monde, ce n'étoit pas là le plus agréable, & qu'il falloit un peu de philoſophie pour ſupporter un pareil ſort, après avoir été roi. Pour ſurcroît de malheur, je ne trouvois

Digitized by Google

point Julie, & je ne ſavois même que penſer de cette chere perſonne. Elle revenoit de deſſus la mer. Comment avoit-elle quitté la maiſon de ſon pere ? Etoit-ce un amant qui l'avoit enlevée ? Vivoit-elle encore avec cet amant ? Julie étoit-elle infidelle ? Julie étoit-elle ſans honneur ?

Ces penſées me paroiſſoient accablantes. Que n'étois-je encore loin d'elle ! Que n'étois-je exilé ſur un trône au fond des Terres-Auſtrales ! Je ne pouvois vivre dans cette inquiétude mortelle. Saint-Jean n'oſoit retourner chez Noirville. Je gagnai ſur lui qu'il s'y rendit. Le vieillard le reçut très-mal ; mais étant dans ſon lit, il ne put lui caſſer la tête. Les domeſtiques, qui étoient tous plus ou moins nouveaux, (car ce méchant homme ne pouvoit garder long-temps perſonne chez lui) dirent à mon camarade, que depuis quelques jours ils avoient vu ſe préſenter une très-belle dame ou demoiſelle, qui étoit venue ſe jeter aux genoux de leur maître, en verſant beaucoup de larmes. Le colérique vieillard, ſe montrant fort irrité contre elle, l'avoit renvoyée avec la plus grande dureté ; mais avec la précaution de la faire ſuivre : précaution inutile ! Celui qui étoit chargé de cette commiſſion, avoit perdu de vue cette belle perſonne, proche d'un couvent, où il conjecturoit qu'elle pouvoit demeurer. Les gens de Noirville, enchantés de la

Digitized by Google

douceur & de la touchante beauté de la demoiſelle, ſoupçonnoient qu'elle étoit la fille du vieillard. Elle avoit paſſé tous les jours au logis, depuis cette entrevue, mais ſans pouvoir jamais obtenir de revoir ce barbare. Perſonne n'avoit pu la ſuivre, parce que ſon équipage alloit très-vîte, & qu'elle avoit l'attention de venir le ſoir; ce qui faiſoit qu'on la perdoit aiſément de vue. Je fus tranſporté de ce récit. « Oui, dis-» je à Saint-Jean, c'eſt Julie elle-même; » elle vient demander grace à ſon pere; » elle demeure dans un couvent, où ſon » honneur eſt en ſûreté. Ma Julie eſt ſage, » elle ſera fidelle. »

Nous allâmes le lendemain matin chez le vieux Noirville, pour tâcher de recueillir encore quelques lumieres. Il étoit ſorti. « Où peut-il être allé? m'écriai-je, ce ſera, » ſans doute chez ſa fille. Allons, mon » ami, au couvent où l'on ſoupçonne qu'elle » habite. » Nous nous y rendîmes; Saint-Jean parla à la Tourière, tandis que je l'attendois dehors. Il vint, au bout d'un moment, tout joyeux, me dire: « Vous » avez deviné juſte; c'eſt ici la demeure » de Julie. — Je trépignai de joie. Ah! » mon ami, lui dis-je en l'embraſſant, il » faut tout riſquer pour la voir: entrons. » — Tout beau, reprit-il, elle n'eſt pas ici » pour le préſent; un vieillard eſt venu ce » matin la prendre pour la mener je ne

Digitized by Google

» ſais où. L'on ne ſait pas même ſi elle
» reviendra ; car elle a ordonné à ſa femme
» de chambre de faire ſes malles. Je
» reſtai la bouche béante. Mais enfin,
» m'écriai-je, ſachons où elle eſt allée.
» — On n'en ſait rien, me répondit Saint-
» Jean. » Tout-à-coup nous vîmes paroître la femme de chambre de mon amante. Cette fille venant de dehors alloit rentrer au couvent : je la reconnus pour l'avoir vue ſur le vaiſſeau. « Ah ! mademoiſelle
» Marianne, lui dis-je, qu'eſt devenue votre
» maîtreſſe ? — Comment ! c'eſt toi,
» pauvre diable, me dit-elle, & par quel
» haſard te trouves-tu ici ? » Je lui racontai, en peu de mots, comment j'étois venu à Paris. « Et mademoiſelle Julie, ajoutai-
» je avec empreſſement, où eſt-elle ? —
» Et que t'importe ? me dit la ſoubrette.
» Elle eſt avec ſon pere. Il eſt venu la
» prendre, pour la conduire je ne ſais où.
» Je vois qu'il lui accordera ſa grace, ſi
» elle conſent à ſe marier ; & je la regarde
» déja comme mariée. — Mariée, Ma-
» demoiſelle ! m'écriai-je, comme frappé
» d'un coup de foudre. — Hé mais
» oui, marié, me répondit-elle. — Et
» avec qui, je vous prie ? lui repartis-je.
» — Avec qui, reprit-elle ; es-tu fou, avec
» tes deux grands yeux hébétés ? il eſt
» vrai que tu reſſembles aſſez à ſon futur.
» Je n'ai pas vu l'original ; mais voilà ſon

Digitized by Google

» portrait. » A ces mots, elle tira une boîte de sa poche, & me montra un portrait, que je reconnus pour celui de mon rival; car il me ressembloit parfaitement. Plein de rage, je frappai la terre du pied; ce qui fit faire de grands éclats de rire à mademoiselle Marianne. « Il est fou, disoit-» elle, sur mon honneur. » Je sentis enfin qu'il falloit me déguiser mieux. Je renfermai ma douleur, & j'affectai de rire de mon transport. « Mais, Mademoiselle, dit » Saint-Jean, ne pourriez-vous point faire » gagner quelque chose à ce pauvre garçon, » aux noces de votre maîtresse? — Oui, » me dit-elle; ne t'embarrasse pas: je tâ-» cherai de te fourrer dans la cuisine en » qualité de marmiton, ou de t'employer » à quelque autre bas office. Adieu, pau-» vre diable. » J'avois mille autres questions à lui faire; mais elle étoit déja entrée dans le tour.

J'étois si abymé dans ma douleur, que j'oubliois de me retirer. S. Jean me tira par le bras. « Hé bien, me dit-il, n'avons-nous » pas merveilleusement employé notre » temps? n'avons-nous pas recueilli bien » des lumieres? — Oui, de belles lumie-» res! lui répondis-je en soupirant, nous » voilà bien avancés! »

On sent combien je dus être affligé; mais je ne perdis pas courage. Il falloit trouver Julie: je la cherchois sans la trou-

Digitized by Google

ver. Je courus pendant quinze jours la campagne & la ville ; & je m'en retournois tous les soirs dans mon taudis, sans une obole & sans ma maîtresse. L'embarras que me causoit cette recherche, me faisoit négliger d'embrasser, pour vivre, des ressources plus décentes que celle du noble métier de porte-faix. Après avoir siégé sur le trône, je ne jouissois que de l'air & de la lumiere, & l'on ne pouvoit plus cruellement jouer au *roi dépouillé*.

Enfin, S. Jean vint tout joyeux un soir me dire : « mon ami, réjouissez-vous, le » mariage de mademoiselle Julie est une » chose constante. — Malheureux, lui » dis-je, en l'interrompant, & tu as la » cruauté de me proposer de me réjouir ! » — Ce n'est pas-là ce que je veux dire, » répondit-il ; je veux vous annoncer que, » comme son mariage se fait décidément, » mademoiselle Marianne, sa femme de » chambre, vous a tenu parole, & a trouvé » à vous placer chez elle en qualité de » marmiton. — Mais Julie est-elle mariée, » repris-je, ou doit-elle seulement se marier ? — Je n'en sais rien, répliqua-t-il ; » je sais seulement que demain on fait chez » son pere le repas des noces. Ainsi elle » est mariée, ou elle doit l'être ; c'est la » même chose. — Non, cruel, m'écriai-je en fureur, il y va de ma vie ou de

» ma mort : voilà la différence. — Quoi » qu'il en ſoit, reprit-il, j'ai rencontré » mademoiſelle Marianne, qui m'a recommandé de vous dire de venir au logis ; » m'aſſurant qu'elle avoit parlé de vous, » & qu'enfin vous étiez élu marmiton de » la maiſon de Noirville. Moi, j'étois charmé de vous avoir trouvé un morceau de » pain à gagner. Au reſte, vous irez à ce » logis ſi vous voulez ; que m'importe ? » — Sans doute j'y veux aller, repris-je » avec une eſpece d'indignation ; mais ce » ne ſera pas pour un auſſi vil motif que » celui de gagner un morceau de pain. » Je m'y rendis en effet, & je fus inſtallé ſolemnellement dans la cuiſine, en qualité de laveur d'écuelles.

Il me fut impoſſible de parler à mademoiſelle Marianne. Elle m'apperçut de loin, & me cria en paſſant : *bon jour, pauvre diable !* Je la remerciai de tout mon cœur. Je queſtionnai tous les gens, & je leur demandai ſi le repas qu'on préparoit étoit celui des noces, ou ſimplement des fiançailles. « Que voulez-vous que je vous » apprenne, me dit un petit marmiton, » mon camarade ? Nous ne ſavons pas tous » les ſecrets de nos maîtres. Ils veulent que » cette affaire ſoit ſecrete. Ils ſe marieront » ſans que nous nous en appercevions. Peut-» être le ſont-ils ; peut-être ne le ſont-ils » pas. Mademoiſelle a été religieuſe, elle

Digitized by Google

» veut éviter l'éclat en se mariant. — Rien » de plus juste, lui répondis-je ; mais com- » ment lui permet-on de se marier, après » avoir été religieuse ? — C'est qu'elle ne » l'est plus, ce me semble, répliqua-t-il ; on » a cassé ses vœux, & elle est libre comme » vous & moi. »

On doit sentir combien j'étois désespéré. « Est-elle mariée, ne l'est-elle pas ? me » disois-je. Si elle l'est déja, que devien- » drai-je ? & si elle ne l'est pas encore, » comment empêcherai-je qu'elle ne le » soit bientôt ? » J'étois abymé dans mes réflexions & dans ma douleur ; mais on ne me laissoit pas le temps de m'y livrer. « Allons, polisson, me disoient les cuisi- » niers, travaille. » Et il falloit travailler, parce que le repas étoit pour le soir même. Je brûlois de voir mon amante ; mais il n'y avoit pas moyen d'obtenir ce bonheur. Je savois qu'elle étoit en haut avec son prétendu ; & il ne m'étoit pas permis d'y monter. On ne laissoit pas entrer un être de mon espece dans les appartements. Mademoiselle Marianne même ne paroissoit pas ; je l'aurois priée en grace de me faire voir sa maîtresse ; elle l'auroit fait en riant comme une folle de ma démence.

Enfin le soir vint ; on servit. Le cœur me battoit en lavant les assiettes. Mes mains tremblantes en cassoient plusieurs, & je recevois à ce sujet quelques apostrophes,

Digitized by Google

auxquelles il ne falloit pas faire attention. Je voyois les domeſtiques qui montoient pour ſervir ; j'enviois leur ſort. Je cherchois dans les yeux de ceux qui deſcendoint, l'image de Julie, & l'impreſſion qu'avoit dû leur cauſer ſa vue. Hélas ! ils ne ſe doutoient pas qu'ils avoient eu tant de bonheur ; & le marmiton tant de jalouſie !

Il n'y avoit pas aſſez de domeſtiques, & le ſervice manquoit. Le maître-d'hôtel vint nous dire dans la cuiſine : » il me » faut encore un ou deux laquais. Qui pren- » drai-je de vous autres laveurs d'écuelles ? A ce mot mes palpitations augmenterent au point que je craignis de me trouver mal. Cependant M. l'Architriclin nous paſſoit en revue. « Enfin, à toi, drôle, me dit- » il, qu'on lui donne un habit de livrée. » Je m'élance d'un ſaut dans un petit réduit, où l'on me fournit de la poudre & de la pommade. Je me donne rapidement un coup de peigne, j'endoſſe une livrée, & je frappe tous les yeux dans la cuiſine. « Parbleu ! dit toute la valetaille, c'eſt le » marié, c'eſt lui-même tout craché. — » Oh ! la reſſemblance eſt plaiſante, dit le » maître-d'hôtel ; je vais bien faire rire mon- » ſieur. » A ces mots il me donne un plat à porter, & me dit : *marche*.

Je tremblois de tous mes membres. J'allois voir ma Julie ; & que pouvoit-il réſulter d'une pareille ſcene ? Cet original qui

Digitized by Google

nous conduiſoit, alloit fixer tous les yeux ſur moi, & me faire reconnoître. Jugez comment je devois être reçu du pere & du mari. D'ailleurs, ſi Noirville ne me reconnoiſſoit pas pour l'ancien amant de ſa fille, ne pouvoit-il pas me reconnoître pour celui qui lui avoit donné tant de coups de bâton, quelques jours auparavant?

J'entrai dans la ſalle en tremblant. Mes avides regards chercherent Julie, & ſe fixerent tout d'un coup ſur elle. Je la reconnus ſur le champ. Elle me parut embellie, comme un climat qu'on n'a vu qu'à la naiſſance du printemps, ſourit dans toute ſa gloire, au matin d'un jour ſerein de la belle ſaiſon. Je fus ébloui de ſa beauté; je demeurai ravi en extaſe; & le plat me ſeroit tombé des mains, ſi le maître-d'hôtel ne me l'eût enlevé dans le moment. Je me poſtai derriere la chaiſe du pere de Julie, vis-à-vis d'elle. Delà je m'abymois dans la contemplation de cette figure angélique. Elle cauſoit avec mon déteſtable rival, d'autant plus déteſtable, qu'il étoit triomphant. Quelle amertume inondoit mon ame! Voir mon amante après une ſi longue abſence, & ne pouvoir voler dans ſes bras, & la voir dans ceux de mon rival; être valet tandis qu'il étoit maître. Cependant une choſe me conſoloit: Julie étoit mélancolique; elle ne paroiſſoit point goûter ſon ſort, ni par conſéquent aimer mon rival.

Digitized by Google

« Elle m'aime encore, me disois-je ; mais, » hélas ! elle n'est plus à moi. »

Tandis que je m'occupois de ces pensées, Noirville, entouré de cinq ou six têtes à perruque, examinoit un feu d'artifice qu'on alloit tirer sur la table à la fin du repas, & dissertoit gravement sur cet objet important. Ils étoient tous si attentifs, lui à parler, les autres à l'écouter, qu'ils ne s'étoient pas apperçus qu'on leur avoit joué un tour assez plaisant ; une jeune espiegle s'étoit amusée à attacher ensemble leurs perruques, par les nœuds liés l'un à l'autre ; elle avoit passé autour d'eux tous un long ruban, tellement arrangé, qu'au moindre effort qu'ils devoient faire pour se désunir, ils alloient serrer des nœuds qui les enchaînoient ensemble. Je voyois préparer tout ce petit jeu, sans y faire attention. Je contemplois Julie, qui n'y faisoit pas plus d'attention que moi. On m'avoit mis à la main un réchaud à l'esprit-de-vin tout allumé ; je le tenois en tremblant, tout à ma Julie, toujours derriere la chaise de son pere. Dans ma distraction, sans m'en appercevoir, je mets le feu à sa perruque. Voilà les perruques de ses voisins qui prennent feu à l'envi l'une de l'autre. Voilà mon grouppe de causeurs qui, en voulant se séparer, se lie plus étroitement. Voilà toutes ces figures effrayées, toutes ces têtes

Digitized by Google

enflammées qui se tiraillent & s'entrebattent, tandis que les femmes, dont les coëffes se sentent de l'incendie, poussent des cris & s'évanouissent. Voilà un homme grave qui en se débarrassant, frappe du derriere de sa tête une glace, la casse, & rapportant sa tête en avant, heurte avec force contre celle d'un autre homme grave. On voit voler les coups de poings; on entend les jurements, les cris, les grincements de dents. Les valets, qui ont été chercher l'eau, en jettent galamment sur les dames & sur les dignes messieurs dont les perruques brûlent & aussi les fourrures; car on étoit en hiver. Tout ce qui se trouvoit sur la table prend feu, y compris le feu d'artifice, dont l'exécution fut très-belle, sans causer beaucoup de plaisir. La flamme monte jusqu'au cordon qui attachoit un lustre au dessus de la table; le cordon brûlé, le lustre tombe sur les porcelaines, & brise tout. Les gens qui se battent & s'entrepoussent augmentent le dommage; tout est renversé, tout est en morceaux. Le parquet est jonché d'hommes & de femmes foulées aux pieds, des débris de porcelaine, de lustre, de glaces, de bouteilles, de mangeaille, de meubles & autres effets nageants dans l'eau, le vin, les liqueurs, l'huile & le vinaigre, le tout arrosé sans interruption par les valets, pour éteindre les petites flammes qui voltigent sur

Digitized by Google

ces amas en désordre, sur ce chaos renouvellé des Grecs.

A force de jeter de l'eau, l'on vient cependant à bout d'éteindre le feu. Chacun se leve tout déchiré, tout débraillé, tout dépouillé, couvert de lambeaux; les hommes, avec des restes de perruques brûlées; les femmes, avec des morceaux de coëffes & des jupons délabrés, les uns & les autres avec des visages enflammés, brûlés, couverts d'ampoules. Enfin l'auguste assemblée reprend séance; on s'examine, on se reconnoît mutuellement, quoiqu'avec peine. Moi qui ne veux pas de reconnoissance, je me sauve où je peux, de crainte que l'orage ne retombe sur moi. Des valets m'attrapent; cinq ou six de ces coquins me traînent devant la compagnie majestueuse, sans faire attention aux coups de pied & poing que je leur distribue largement. Je me couvre autant que puis le visage de mes cheveux, afin de n'être pas reconnu pour l'auteur du trouble.

Cependant un valet de Noirville me reconnoît, & lui dit: « C'est là le coquin » qui vient de mettre le feu à votre per- » ruque, & c'est le même qui vous a donné » l'autre jour tant de coups de bâton. » Alors le vieux brûlé saute sur moi en disant: « Ah détestable scélérat! » Je lui applique sur le visage une furieuse apostrophe qui le jette à la renverse. Il s'écrie:

Digitized by Google

« Qu'on me le dépouille jusqu'aux os, & » qu'on le déchire à coups de fouet. » On lui obéit; on m'arrache par lambeaux mes habits & ma chemise. Je me vois tout nu devant des dames, devant ma Julie. On ne peut trouver d'abord que de petits martinets. En attendant mieux, on se dispose à m'en vergeter les épaules.

J'étois accablé par le nombre; il n'y avoit pas moyen de résister. Déja les ignominieux instruments de correction commençoient à outrager mon individu. Alors je m'écrie d'une voix douloureuse: « O » ma Julie, peux-tu laisser ainsi traiter ton » amant? » Figurez-vous, à ces mots, Julie, comme frappée de la foudre, qui tombe à la renverse, qui se releve, qui me regarde d'un air inquiet, qui rougit, qui pâlit, qui s'élance dans mes bras, qui me reçoit dans les siens; & toute la famille, frappée comme elle, qui se jette sur nous, pour nous arracher des bras l'un de l'autre. « Ah! cher Merveil, tu vis, s'écrioit » Julie défaillante! — C'est toi, abomi- » nable scélérat! disoit Noirville. — Tu » n'es pas à tous les diables, ajoutoit mon » rival; malheureux, ne t'ai-je pas donné » cinq cents louis pour aller te faire pen- » dre au bout du monde? — Ombre achar- » née sur nos pas, s'écrioit Noirville, tu » viens donc finir ici ton odieuse vie! Qu'on » redouble, qu'on redouble, qu'on le fasse

Digitized by Google

» mourir sous les verges. » On redoubloit en effet ; Julie poussoit des cris lamentables, &, dans mon désespoir, j'élevois les bras au ciel.

Tout-à-coup un vieux domestique s'écrie : « Arrêtez, respectez votre maître, le maî» tre légitime de cet hôtel, l'héritier véri» table de la famille. » On s'arrête. Noirville s'écrie : « Que veux dire ce misérable ? Il radote. — Voyez-vous, reprit le » vieillard, les armes de la famille qui se » peignent sous son bras, & qui sont plus » sensibles, parce que vous avez fait rou» gir sa chair par vos coups ? » On regarde, on voit en effet les armes de la famille dessinées, je ne sais comment, sous mon aisselle.

« Hé bien, que signifie cela, disoit la » compagnie ? — Cela veut dire, repliqua » le vieillard, que monsieur est le véritable héritier de cette maison. » On lui demande l'explication de cette énigme. « Sachez, répondit-il, que ce jeune sei» gneur (qui, par parenthese, étoit en fort » mauvais équipage) est le fils de feue » madame la marquise d'Erbeuil ; qu'avant » qu'il eût l'âge de trois ans il lui fut en» levé ; qu'elle eut le bonheur de le retrou» ver entre les mains d'une mendiante, & » de le reconduire chez elle ; qu'à l'article » de la mort cette dame, prévoyant qu'on » pourroit encore jouer à son fils le même

Digitized by Google

» tour, lui fit graver ſes armes ſous l'aiſ-
» ſelle, de maniere qu'elles devoient paroî-
» tre ſenſiblement, pour peu que la partie
» devînt rouge & colorée par un léger frot-
» tement. L'eſprit de cette chere malade
» étoit alors un peu exalté par la fievre ;
» cette idée le prouve. Elle me diſoit :
» S'il a le malheur d'être encore enlevé,
» & privé de ſon héritage paternel, qu'il
» ignore ſon rang, dont la connoiſſance lui
» rendroit ſon mauvais ſort plus inſuppor-
» table ; mais s'il ſe trouve dans un état
» digne de lui, ſes gens, en lui paſſant ſa
» chemiſe, pourront découvrir cette mar-
» que, & lui apprendre qui il eſt. C'eſt pour
» cela que j'ai fait graver ainſi, hors de la
» portée de ſa vue, ſes armes & ſon nom.
» Voyez, Meſſieurs, continua le vieux do-
» meſtique ; voilà ce nom qui paroît à pré-
» ſent dans toute ſon évidence. » Et chacun
lut au-deſſous des armes, *Louis, marquis d'Erbeuil.*

Alors il me ſembla qu'il me tomboit des écailles de deſſus les yeux. Je me rappellai, comme un ſonge, mon premier enlevement par le grand manteau rouge, la belle dame qui m'avoit retiré des mains de la Bohémienne, la cérémonie qu'elle m'avoit fait ſouffrir, quand on m'avoit gravé les armes ſous le bras ; mon ſecond enlevement, & enfin tout ce que j'ai raconté au commencement de ces mémoires, juſqu'à

la

Digitized by Google

la tendre amitié que j'avois pour la petite Julie au berceau. Je ne sais pas comment je n'avois jamais pensé à toutes ces choses, auxquelles tenoit mon sort.

Le vieux baron écumoit de rage, & s'écrioit que le domestique étoit un imposteur. « Non m'écriai-je, tout ce que Baptiste avance est vrai. Je me souviens très-» bien d'avoir été enlevé deux fois de la » maison maternelle. — Et par qui ? dit » Noirville en pâlissant. — Par vous, lui » répondis-je. » En effet, il me sembloit que le grand manteau rouge qui m'avoit enlevé, & que j'appellois alors mon oncle, ressembloit, comme deux gouttes d'eau, à ce grand efflanqué. « Tout cela est vrai, » reprit le domestique ; c'est vous, M. le » Baron qui l'avez enlevé ; je vais en cher-» cher la preuve. » Et sur le champ il courut à sa chambre, tandis que Noirville crioit à l'imposture, & vouloit nous deviser tous.

Les spectateurs ne savoient que penser de tout ceci ; & le noir baron sentoit qu'ils n'étoient pas pour lui. Le domestique revint avec un papier. Le furibond se jeta sur lui, pour le lui arracher ; mais le pere de mon rival s'y opposa, prit l'écrit, & lut ce qui suit :

« Le baron de Noirville, mon beau-» frere, m'ayant déja enlevé une fois mon » fils jumeau *Louis*, que j'ai retrouvé ;

» comme il m'avoit enlevé précédemment » mon autre fils jumeau *Charles*, qui reſ- » ſembloit parfaitement à ſon frere, & » que je n'ai jamais revu; en cas que ledit » baron ait encore une fois l'indignité de » ſouſtraire mon fils *Louis*, ce cher enfant » aura un ſigne évident pour ſe faire con- » noître; & l'on verra ſous ſon aiſſelle, » pour peu que la partie ſoit colorée par » un léger frottement, les armes de la fa- » mille & ſon nom, *Louis, marquis d'Er-* » *beuil*, que j'y ai fait graver au deſſous » d'un ſigne naturel; ce qui conſte par la » ſignature de celui qui l'a gravé, & de » pluſieurs témoins. Je dépoſe chez un no- » taire le double de cet acte, & je recom- » mande audit notaire de proteſter contre » l'uſurpation que mon beau-frere doit faire » des biens de mon fils, afin qu'ils ſoient » reſtitués au légitime héritier, quand il » reparoîtra. Je charge Jean-Baptiſte Cau- » dron, mon fidele domeſtique, de veiller, » autant qu'il lui ſera poſſible, ſur mon fils, » & je lui donne à cet effet huit cents liv. » de penſion, afin qu'il apprenne à ce cher » orphelin qui il eſt, & qu'il le faſſe recon- » noître par la famille. Fait à Paris, ce 15 » ſeptembre 1750. Signé *Louiſe Firmorin*, » *marquiſe d'Erbeuil*. »

On ajouta à cette lecture celle d'un acte confirmatif du précédent, ſigné de huit témoins. Beaucoup de gens qui étoient dans

Digitized by Google

la compagnie, & qui avoient été fort liés avec la marquise d'Erbeuil, reconnurent son écriture; &, voyant très-expressément sur ma chair les armes, le nom & le signe désignés dans l'écrit, ils dirent que cela paroissoit clair.

Alors Noirville entra dans une colere épouvantable: il s'écria qu'il étoit stupéfait & indigné de voir tout le monde se donner le mot pour accueillir une imposture, & se tourner contre lui. Il jura qu'il brûleroit la cervelle au premier qui oseroit lui soutenir les atrocités qu'on avoit inventées. Il voulut cent fois se jeter sur le vieux domestique & sur moi. Il paroissoit un démoniaque; on fut le contenir; mais ses extravagances ne firent que prouver davantage contre lui. Il parvint à arracher la lettre des mains du fidele Baptiste, & à la jeter dans le feu; mais on la sauva. « Laissez-le faire, dit l'honnête serviteur; »il y en a un double chez le notaire. » Et sur le champ le brave homme y courut.

Toute cette scene nous avoit conduits jusqu'au matin. Après avoir tardé longtemps, le notaire vint, avec un procureur & six témoins. « Messieurs, dit-il, voilà »la lettre, dont vous devez avoir la pa»reille.» Tout le monde les confronta ensemble: c'étoit exactement la même chose. L'officier public ajouta: « Voilà six témoins,

Digitized by Google

» de huit qui étoient autour du lit de ma-
» dame la marquise d'Erbeuil, quand l'ins-
» cription fut faite sous le bras de l'enfant;
» les deux autres sont morts. » On inter-
rogea tous ces témoins; leurs réponses fu-
rent unanimes. Ils demanderent à voir mon
aisselle, frotterent la peau, & virent exac-
tement les armes, le nom & le signe. Ils
s'écrierent: « Cela est clair. Monsieur,
» vous êtes chez vous. » C'étoit à moi qu'on
parloit ainsi. « Monsieur, me dit le pro-
» cureur, ayant été créé votre tuteur à la
» mort de madame votre mere, j'ai pro-
» testé contre l'usurpation de vos biens,
» faite par M. votre oncle. La protestation
» lui a été signifiée en forme; la voici,
» tout est en regle. Sous peu de jours nous
» obtiendrons une sentence qui vous mettra
» en possession. — Mon cher Monsieur,
» me dit un bon vieillard, j'ai été l'inten-
» dant de votre famille, sous M. votre pere
» & Mde. votre mere. Je suis encore tout
» prêt à vous servir. En attendant, voilà
» une bourse de trois cents louis que je vous
» avance sur vos revenus. — Mon cher
» maître, me dit enfin le fidele Baptiste,
» car il est à présent démontré que vous
» l'êtes, & ceux qui ont connu feu votre
» honnête homme de pere, conviendront
» que vous avez tous ses traits; daignez
» accepter mes services; je veux consumer
» chez vous les dernieres années qui me

Digitized by Google

» reſtent. » Je l'embraſſai tendrement. Tout le monde me ſalua & me complimenta, m'appellant M. le Marquis, d'une voix unanime : mais M. le Marquis étoit nu juſqu'à la ceinture. Baptiſte alla chercher un habit de mon pere, qu'il me mit ſur le corps, avec l'ajuſtement complet. Je me trouvai donc habillé, un peu à l'ancienne mode; mais ceux qui avoient connu mon pere s'écrierent qu'ils croyoient le voir reſſuſcité.

Alors je dis, d'un ton attendri : « O ma » Julie, êtes-vous mariée? — Oh! non, » non, s'écria-t-elle, avec la plus grande » vivacité, en ſe jetant dans mes bras. » Mon rival, à ſon tour, dit : « Tout beau, » s'il vous plaît, M. le Marquis; puiſque » tout le monde veut que vous le ſoyez, » je ne m'oppoſe pas à votre petite fortune; » mais pour cela vous ne devez pas m'en- » lever ma femme. Premiérement il n'eſt » pas encore prouvé, ou du moins déclaré » par un arrêt juridique, que vous ſoyez le » marquis d'Erbeuil : en ſecond lieu, ſi » vous l'êtes, Julie eſt votre couſine, & » vous ne pouvez l'épouſer ſans diſpenſe : » en troiſieme lieu, il faut ſavoir ſi votre » oncle, que vous dépouillez de tout, » voudra vous l'accorder : en quatrieme » lieu, vous êtes moine : & bien loin de » pouvoir vous marier, vous êtes dans le » cas d'être enfermé pour le reſte de votre

Digitized by Google

»vie, dans un cul de basse-fosse. Enfin »elle est fiancée avec moi, & vous ne me »l'enleverez pas à ma barbe. »

Je lui répondis : « Monsieur, l'arrêt qui »certifiera mon sort sera facile à obtenir, »vu les preuves incontestables qu'on vient »de produire. Si Julie est ma cousine, je »me procurerai facilement une dispense. Si »son pere veut que je lui cede quelque »chose, il me cédera volontiers sa fille. Si »l'on a pu casser les vœux de mon amante, »on pourra pareillement casser les miens, »qui ne sont pas plus solides ; & mes vœux »cassés, je ne crains plus les moines. Enfin, »si vous êtes fiancé, je suis aimé ; & je m'en »rapporte à la décision de Julie. Faites-en »de même. » Julie s'écria que sa décision étoit pour moi, & elle m'embrassa ; ce que je lui rendis avec usure.

Pendant tout ce colloque, Noirville confondu, abymé dans ses réflexions, cherchoit sans doute quelque biais pour se tirer de ce mauvais pas. Son incertitude étoit visible ; il me regardoit tour-à-tour d'un œil envenimé, & d'un air flatteur & caressant, & paroissoit tenté à chaque moment de se jeter sur moi, tantôt pour m'embrasser, tantôt pour m'étrangler. Enfin il se leva furieux pour aller se coucher ; & chacun en fit de même.

On sent combien le changement prodigieux & subit de ma situation devoit m'inspirer de réflexions, & tenir mes esprits

Digitized by Google

éveillés. De porte-faix, de malheureux, sans naissance, sans parents, sans argent, je me trouvois tout-à-coup l'héritier d'une riche & noble famille, & bientôt possesseur d'un bien immense. Je me voyois l'égal de Julie, digne d'elle, aimé d'elle; mon cœur palpita long-temps, & ne me laissa le pouvoir de m'endormir que fort tard, pour me livrer aux songes les plus heureux.

Sain-Jean vint me trouver dès que je fus éveillé. « Mon camarade, lui dis-je, » je serai toujours ton ami, je partagerai » avec toi. » Il me baisa la main, en pleurant, & en me disant: « Mon cher maître, » je vous consacre mes services & ma » vie. »

Mon procureur entra bientôt. Il me dit qu'il me regardoit comme en possession de mon état & de mon bien, tant la sentence en ma faveur étoit infaillible; qu'il n'y avoit d'obstacles que mes vœux. « Comment les » avez-vous faits? ajouta-t-il. » Je lui racontai l'histoire de ma profession monacale; il en rit, & me dit: « Il n'y a plus d'obsta- » cles. Je suis très-sûr de faire casser ces » vœux irréguliers. Je vais dès aujourd'hui, » envoyer, pour cet effet, un mémoire en » cour de Rome. Il faudroit des preuves; » mais quelques sequins en tiendront lieu. » Voulez-vous toujours épouser votre cou- » sine? — Sans doute, répondis-je avec » chaleur. — Il faut donc, reprit-il, de-

Digitized by Google

» mander en même temps les dispenses » nécessaires ; ce sera l'affaire d'un mois. » Ayez soin cependant de vous tenir caché, » pour éviter la vengeance de votre oncle, » & de votre rival, qui ont une lettre de » cachet contre vous ; & plus encore celle » des moines, qui pourroient mettre la griffe » sur vous. »

Il me quitta pour aller travailler à mes affaires. Au milieu de mes belles espérances, je me trouvois cependant avec une lettre de cachet sur le corps, & des vœux qui m'exposoient au danger d'être replongé, par les moines, dans le plus horrible souterrain.

Avec de l'argent, je me vis bientôt équipé d'une maniere qui me rendoit digne de me présenter devant Julie. J'allai la trouver ; je rencontrai à sa porte mon rival qui en sortoit, & qui paroissoit fort mécontent. « Ah! M. le Marquis, me dit-il, comptez-» vous toujours m'enlever mon bien ? Ecou-» tez, je suis généreux ; je pourrois vous » perdre : je n'aurois qu'à aller trouver vos » moines, ou faire mettre à exécution la » lettre de cachet que j'ai contre vous ; » mais, puisque vous êtes noble, je veux » procéder noblement avec vous. Faites ce » que vous pourrez pour réussir ; obtenez la » cassation de vos vœux, la dispense du » pape, pour votre mariage, & l'arrêt du » parlement qui établira votre sort. Quand

Digitized by Google

» vous aurez tout cela, si Julie vous préfere » à moi, nous nous couperons la gorge » ensemble. » Il dit & me quitta.

J'entrai chez Julie, & je m'apperçus que ma figure fit sur elle l'impression la plus heureuse. Que nous nous dîmes de choses tendres! Quels moments que ceux de ce tête-à-tête! Nous passâmes un mois dans l'union la plus douce & la plus intime. Enfin, je gagnai mon procès complétement. Mon bien me fut adjugé, avec arrérages, dommages & intérêts. On juge de la fureur de Noirville.

J'attendois impatiemment mes papiers de Rome, pour m'expliquer: ils arriverent enfin. Le pape avoit cassé mes vœux avec la plus grande authenticité, & m'avoit d'ailleurs accordé la plus ample dispense pour épouser ma cousine. Possesseur de ces actes favorables, j'invitai à dîner toute la famille.

Mon rival & Noirville s'y trouverent, malgré la haine qu'ils avoient contre moi. Le pâle vieillard, vers le dessert, rompit le silence qu'il avoit gardé obstinément, & me dit: « Vous triomphez; vous vous » croyez déja possesseur de mon imperti- » nente fille & de toute ma fortune. Hé » bien, sachez qu'il y a ici quelqu'un qui » peut réclamer la moitié du bien, & à » qui je donnerai la préférence pour l'in- » solente maîtresse que vous vous disputez

Digitized by Google

» tous deux. Vous avez un frere jumeau. » On l'a cru mort ; il vit, & c'eſt votre » rival. Voyez ſa figure, obſervez ſa reſſem- » blance avec vous, & oſez douter de la » parenté. »

Tout le monde paroiſſoit frappé de la vraiſemblance qui ſe trouvoit dans la découverte de Noirville. Je prends tout-à-coup mon parti. Je m'élance comme un éclair dans les bras de mon frere. « Em- » braſſe-moi, lui dis-je, mon cher frere ; » pardonne-moi tout ce qui s'eſt paſſé, & » que tout ſoit oublié. Prends la moitié de » mon bien, & laiſſe à Julie la liberté de » décider entre nous deux. » Toute la compagnie applaudit à la franchiſe de mon tranſport. Mon rival en parut touché & embarraſſé. « Monſieur, me dit-il, vous » êtes noble & généreux. Je ne puis faire » une meilleure acquiſition que celle d'un » frere tel que vous : mais voyons donc » ſi vous l'êtes. Expliquez-vous, M. de » Noirville. — En effet, dit M. de Bonac, » ſuppoſé juſqu'ici pere du jeune homme, » je ſais que d'Orville eſt mon fils, & l'a » toujours été ; & je ne vois pas pourquoi » l'on veut m'enlever mon fils. Noirville » répondit : l'hiſtoire eſt facile à dévelop- » per. Votre vrai fils mourut en nourrice, » & cette perte déſola les pauvres gens qui » le nourriſſoient, parce qu'ils comptoient » ſur une récompenſe, s'ils avoient pu

Digitized by Google

» vous le ramener en bon état. Cela me » donna l'idée de réparer cette perte, & » de me défaire d'un des héritiers qui de- » voient me voler la succession de ma belle- » sœur. Elle avoit deux petits jumeaux par- » faitement ressemblants. J'en volai un & » je le portai au nourricier de votre fils, » en attendant que je trouvasse l'occasion » d'enlever l'autre. Le villageois reçut l'en- » fant avec transport, l'éleva, & vous le » remit, en vous le donnant pour votre » fils ; vous le reçûtes pour tel. Ainsi de » deux jumeaux, je plaçai l'un sur les ro- » ses, l'autre sur le fumier. Ils ont poussé » tous deux, & leur extrême ressemblance » a fait naître des quiproquo & des évé- » nements singuliers. Au reste la nourrice & » le nourricier vivent encore ; ils peuvent » vous certifier tout ce que j'ai dit. »

Cette confession surprit beaucoup l'assemblée. Les uns s'écrioient : « Voilà qui est » bien extraordinaire ! les autres, voilà » un homme bien détestable ! » Et cependant les deux freres s'embrassoient de tout leur cœur.

On n'avoit jamais tant admiré notre ressemblance, que depuis qu'elle étoit devenue si naturelle. En effet elle étoit particuliere, mais non pas sans exemple. J'en ai vu souvent une aussi frappante entre jumeaux, comme nous. Tout le monde étoit surpris de n'avoir pas deviné une chose si simple.

Digitized by Google

On fit venir la nourrice & le nourricier, qui demeuroient à Paris. On leur promit de ne leur rien faire, pourvu qu'ils reconnuſſent la ſubſtitution qui avoit été faite entre leurs mains, d'un enfant à la place de l'autre. Ils ſe jeterent à genoux aux pieds du comte de Bonac, pere putatif de mon rival, & le conjurerent de leur pardonner leur faute, en l'avouant d'une maniere claire & détaillée, avec des circonſtances qui ne permettoient pas de révoquer en doute leur ſincérité.

Tout-à-coup le comte de Bonac s'écria: « Cependant je ne veux pas perdre mon » enfant. Puiſqu'il n'eſt pas mon fils, je » l'adopte pour tel, il aura tout mon bien. » A ces mots d'Orville embraſſa ſon pere avec tendreſſe, enſuite il ſe jeta dans mes bras. « Hé bien moi, dit-il, mon frere, » je te laiſſe ma part de ton bien; je ſuis » aſſez riche. Il n'y a que Julie que je veux » te diſputer; mais encore un coup, je » m'en rapporte à ſa déciſion. »

Julie, pour toute réponſe, me regarda tendrement. Je lui dis à l'oreille: « Je » vous demande un rendez-vous pour de- » main matin. » Elle me l'accorda, & je » m'y rendis. »

Je la trouvai fort inquiete; je paroiſſois héſiter à l'épouſer, & cherchai des éclairciſſements. Je lui pris la main, que je ſerrai contre mes levres, & je lui dis en-

Digitized by Google

fin : « Julie, ma chere Julie, je vous » adore avec plus d'ardeur que jamais ; » mais j'attends un aveu ſincere. Vous avez » été abſente, Julie, vous avez voyagé » ſur mer ; je vous ai rencontrée ſur un » vaiſſeau : expliquez-moi tout ce myſtere. » Julie parut extrêmement frappée quand je lui dis que je l'avois rencontrée ſur un vaiſſeau. « Comment, comment ? s'écria-t-» elle. — Je vous expliquerai cela par la » ſuite, lui répondis-je : éclairciſſez-moi » ſeulement ſur l'objet de mes demandes. — » Hé bien, mon cher ami, me dit-elle, » vos demandes ſon juſtes. Je les ai preſ-» ſenties ; je n'ai pas eu deſſein de vous » rien cacher. C'eſt mon pere qui m'a or-» donné de taire ce fatal ſecret. Apprenez » donc ce que vous deſirez ſi juſtement » de ſavoir.

» Vous vous ſouvenez de l'état où vous » m'avez laiſſée, il y a ſept ou huit ans. » J'étois plongée dans l'évanouiſſement : on » me fit revenir avec beaucoup de peine. » Mes yeux en ſe rouvrant vous cherche-» rent, ne vous trouverent pas, & ſe re-» fermerent. Je demandai ce que vous étiez » devenu. On me dit d'abord, (ſans doute » pour m'ôter l'eſpérance de vous revoir) » qu'on vous avoit rendu à votre prieur, » qui vous avoit replongé dans votre in-» fernale priſon. A cette nouvelle je re-» tombai dans l'évanouiſſement. On me fit

Digitized by Google

» encore revenir ; mais je refusai de rien » prendre, en disant que je voulois me laisser mourir de faim. On vit que je serois » fille à tenir parole, & l'on m'assura que » vous n'étiez pas dans votre prison ; mais » qu'on vous avoit fait partir pour les isles » avec une pacotille de dix mille francs. » On me le jura, je le crus, & je consentis » à prendre un bouillon. A les entendre, » vous étiez si gai d'avoir une pacotille, » que vous aviez bien fait voir combien » peu vous m'aimiez. Je n'en crus pas un mot, & je me rétablis ; car la rage dont » je m'étois crue attaquée n'étoit qu'une » chimere. La persécution m'attendoit au » sortir de la maladie. Je fus tourmentée » cruellement pour épouser votre frere ; je » ne pus m'y résoudre. On me donna un » mois pour m'y déterminer. On me promettoit de faire casser mes vœux, si je » consentois à me laisser mener à l'église » pour y contracter un lien qui m'étoit » aussi odieux que celui du couvent. Si je » refusois, on devoit me rendre à mes cruelles religieuses, pour qu'elles me reponsseassent dans ma prison souterraine.

» L'alternative étoit cruelle ; les vexations étoient affreuses. On me força de » quitter la maison de mon pere, pour me » conserver à mon amant.

» Dans mon embarras mortel, je pensai » à mademoiselle de Mirville. Le ciel me

Digitized by Google

» ſuggéra que je pourrois attendre du ſe-
» cours de ſon repentir & de ſon amitié.
» Je lui écrivis ; elle vint me trouver,
» elle ſe jeta dans mes bras. Je lui expo-
» ſai ma douloureuſe ſituation ; elle en fut
» touchée preſque autant que moi-même :
» & ſe leva ſoudain d'un air vif & déter-
» miné : Il faut vous ſauver de-là, me dit-
» elle ; je le dois, je le veux, j'en fais
» mon affaire. Quoique je fuſſe veillée,
» elle eut l'art de m'enlever, en me prê-
» tant ſa pelliſſe, qui m'enveloppa, & me
» fit éviter les regards des ſurveillants ; elle
» m'empaqueta dans un fiacre, elle me
» conduiſit... où... chez madame de Bon-
» neville, cette excellente & reſpectable
» dame qui vous avoit placé vous-même en
» penſion dans mon couvent ſous l'habit
» de fille, & qui vous avoit procuré le
» gros lot d'une loterie, montant à vingt
» mille livres. Cette généreuſe femme étoit
» parente de mon amie. Celle-ci lui avoit
» raconté vos aventures & les miennes ;
» elle en avoit ſouri, en nous plaignant
» cependant tous deux. Elle ne vous en
» vouloit point ; & elle deſiroit beaucoup
» de vous revoir en homme. Ce fut donc
» votre ancienne bienfaitrice qui devint la
» mienne. Elle conſentit à me cacher chez
» elle pendant un certain temps, qu'elle
» employa à m'obtenir la caſſation de mes
» vœux.

Digitized by Google

» Sur ces entrefaites ſon mari fut nommé » conſul de France à Lisbonne. Vous ſavez » que c'étoit un vieux libertin ; mais de- » puis quelque temps, il étoit perclus d'une » moitié de ſon corps ; ce qui l'avoit rendu » entiérement ſage. Je conſentis à ſuivre » madame de Bonneville en Portugal, pour » l'aider dans l'éducation de ſes deux peti- » tes filles. J'y ai paſſé avec elle plus de » ſix ans, auſſi heureuſe que je pouvois » l'être ſans vous. Enfin ſon mari mourut » l'été dernier. Sa pieuſe épouſe ne tarda » pas à le ſuivre. Je la pleurai bien tendre- » ment : mais que me reſtoit-il à faire dans » le pays ? Je ne voyois d'aſyle décent dans » l'univers que la maiſon de mon pere, » &, quoiqu'il en pût arriver, je réſolus » de m'y rendre. Je laiſſai les enfants de » ma bienfaitrice en de très-bonnes mains, » & je m'embarquai ſur un vaiſſeau Fran- » çois, qui, après avoir beaucoup voyagé, » fut pris par un Anglois, comme vous le » ſavez, à mon grand étonnement. Je fus » tranſportée en Angleterre, & de-là en » France, où je retrouvai mon pere. Il » fit le difficile pour me pardonner ma fuite, » & ne conſentit à révoquer la malédiction » qu'il avoit, diſoit-il, lancée contre moi, » qu'à condition que j'épouſerois d'Orville. » Il me fit voir des rapports inconteſtables, » qui m'apprirent que le vaiſſeau ſur lequel » vous étiez parti pour les iſles, avoit été

Digitized by Google

» pris par des corſaires Barbares, qui vous » avoient tous jetés à la mer. Dans la dé- » plorable certitude de votre mort, (cer- » titude accablante qui déchira mon cœur) » je crus devoir me ſacrifier pour conten- » ter mon pere, & combler les vœux d'un » homme dont j'avois le malheur d'être » aimée. Vous avez paru au milieu du ſa- » crifice; vous m'avez rendu la vie, que » je n'aurois pu conſerver long-temps dans » les bras de votre rival. Me rendrez-vous » auſſi votre cœur? Vous poſſédez le mien; » voyez & jugez. »

Je ſautai au cou de Julie, je l'embraſſai. « Ma chere ame, lui dis-je, je ſuis à » vous pour la vie. Je dois vous paroître » un grand malheureux d'avoir exigé de » vous cette explication; pardonnez-moi » vous-même, & décidez mon ſort. » En effet, n'avois-je pas bonne grace à prétendre éplucher la conduite de mon amante, après toutes les libertés que j'avois à cacher dans la mienne? Elle ſe jeta dans mes bras. Son pere vint; elle tomba à ſes pieds, & lui demanda ſon conſentement pour notre mariage. « Permettez-vous, me dit-elle, » que je remette à mon pere, pour ſon en- » tretien, un héritage récent qu'une de mes » tantes m'a laiſſé en mourant? — Oui, » ma chere Julie, lui dis-je, de tout mon » cœur: j'y joindrai, ſi vous voulez, la » moitié de notre bien. » Noirville, furieux

Digitized by Google

de notre générosité, nous remercioit en grinçant des dents. « Mariez-vous, mal-» heureux, dit-il enfin; je vous donne ma » malédiction. » Il dit & s'enfuit. Il alla s'enterrer dans le monastere où j'avois pris l'habit, & il est à présent un des moines les plus fervents.

Mon frere plut à mademoiselle de Mirville, par la ressemblance qu'il avoit avec moi. Flatté de cette conquête, il prit du goût pour elle, & l'épousa. Nos deux mariages furent célébrés ensemble, & ses parents adoptifs lui laisserent bientôt un très-gros héritage.

Je n'avois pas trente ans, & Julie n'en avoit guere plus de vingt-cinq. Elle étoit au comble de sa beauté. Nous nous adorions, nous vécûmes heureux ensemble. Pendant trois mois, je me plongeai dans le repos, je menai la vie la plus douce à Paris; mais mon étoile m'appella bientôt à de nouvelles aventures, que j'écrirai peut-être aussi par la suite, si le public, en me lisant, m'encourage à poursuivre.

Fin du Tome second.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google